

24/10/68

LE ROMAN
DE LAMARTINE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

LA CHANSON DE LA VIE, 1 vol. in-18. *Couronné par l'Académie Française*. Librairie académique Perrin (épuisé).

ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE

LES DERNIERS JANSÉNISTES, depuis la ruine de Port-Royal jusqu'à nos jours (1710-1870), 3 vol. in-8°. *Couronné par l'Académie française*. Librairie académique Perrin (épuisé).

LES ORIGINES DU CONCORDAT, T. I, PIE VI ET LE DIRECTOIRE; T. II, PIE VII ET LE CONSULAT, 2 vol. in-8°. Documents inédits. Librairie Delagrave (épuisé).

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY, 1 vol. in-8° illustré de nombreux portraits. Documents inédits. *Couronné par l'Académie française*. Librairie Juven (1902).

SAINTE-BEUVE, SON ESPRIT, SES IDÉES, SES MŒURS, 2 vol. in-8° et in-18. Documents inédits. Librairie du Mercure de France (1904).

SAINTE-BEUVE. CORRESPONDANCE INÉDITE AVEC M. et Mme JUSTE OLIVIER, avec une introduction et des notes par Léon Séché, 1 vol. in-18 (1904).

LAMARTINE DE 1816 A 1830. ELVIRE ET LES MÉDITATIONS, 1 vol. in-8° et in-18. Documents inédits. Librairie du Mercure de France (1905).

ALFRED DE MUSSET, L'HOMME ET L'ŒUVRE, LES CAMARADES, LES FEMMES, 2 vol. in-8° et in-18. Documents inédits. Librairie du Mercure de France (1907).

ALFRED DE MUSSET. Correspondance (1827-1857), 1 vol. in-8° et in-18, avec une introduction et des notes par Léon Séché. Librairie du Mercure de France (1907).

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS, DANS SES RAPPORTS AVEC BÉRANGER, CHATEAUBRIAND, LAMENNAIS, GEORGE SAND ET Mme D'AGOULT, 1 vol. in-8°. Documents inédits. Librairie du Mercure de France (1908).

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS. Lettres inédites, 1 vol. in-8° et in-18, avec une introduction et des notes par Léon Séché (1908).

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1823-1827), 1 vol. in-8°. Documents inédits. Librairie du Mercure de France (1909).

Pour paraître prochainement :

DELPHINE GAY (Mme DE GIRARDIN). Documents inédits, 1 vol. in-8°.

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME (1827-1830). Documents inédits, 2 vol. in-8°.

LES LIVRES NOUVEAUX

LE ROMAN DE LAMARTINE

PAR LÉON SÉCHÉ

Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours.

LAMARTINE.



ARTHÈME FAYARD
ÉDITEUR
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD
PARIS

A

MADAME ÉMILE OLLIVIER

EN TÉMOIGNAGE

DE MA VIVE GRATITUDE

ET DE MA RESPECTUEUSE SYMPATHIE

L. S.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER
JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 50, ET
50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE
CHINE, NUMÉROTÉS DE 51 A 100.

PROLOGUE

Le 12 décembre 1847, Lamartine écrivait au marquis de Lagrange : « Je viens de finir un volume dont Mme de Lagrange pleurera, je crois. Je publierai cela en mars. Cela s'appelle : *Raphaël, pages de la vingtième année;* c'est du *Werther.* » (1)

Du moment que c'était du *Werther*, il va sans dire que c'était du roman. Du reste, quelques jours auparavant, Lamartine le déclarait en propres termes à Emile de Girardin :

« 5 décembre 1847. — Ce que j'écris à présent ne paraîtrait pas convenablement sous le titre de *Confidences,* qui avouerait une page de ma propre vie... Voulez-vous que je la fasse paraître avant que *la Presse* n'imprime les *Confidences?* Voici pourquoi : c'est un roman ou une page plutôt de

sentiment plus passionné qu'un premier volume de choses d'enfance et de fleur de jeunesse. Cela exciterait, selon moi, un vif intérêt de connaître les commencements de cette même nature. Les *Confidences* un peu juvéniles y gagneraient par le reflet. Je ne ferai, au reste, que ce que vous aurez jugé le mieux, et je ne mettrai pas un autre intérêt en travers du vôtre avant que *la Presse* soit bien en cours de feuilletons. Mais je vous répète que je croirais peut-être la publication de *Raphaël* une bonne préface utile à tous deux Réfléchissez et prononcez... » (2)

Emile de Girardin fut de l'avis de Lamartine, et *Raphaël* parut en librairie (1849) pendant que *la Presse* publiait les *Confidences* (3). Ce roman n'eut pas, à beaucoup près, le succès de celui de *Graziella*. Il était pourtant aussi *passionné* qu'il pouvait l'être, mais le public fut choqué de ses invraisemblances. Lamartine s'en rendit compte plus tard. Il écrivait en 1864, dans son *Cours de littérature*, à propos du *Lys dans la vallée*, de Balzac :

« ... Cela me ressemble, quand, voulant associer l'hypocrisie du monde au délire de la passion,

j'écrivis ce livre à moitié vrai, à moitié faux, intitulé *Raphaël*. Le public se sentit trompé et m'abandonna. Je l'avais mérité : la passion est belle, mais c'est à la condition d'être sincère. Il en est ainsi du *Lys dans la vallée*. Ou renoncez à peindre l'amour, ou sacrifiez-le à la vertu. » (4)

Qu'entendait-il par là? Quelle était la part exacte du vrai et du faux dans le roman de *Raphaël?* Personne ne s'en préoccupa sur l'heure, pour cette excellente raison qu'on ne savait rien encore de l'héroïne de ce roman. Mais quand elle fut démasquée par la publication de ses lettres à Lamartine, quand j'eus démontré aux gens de bonne foi que ce violent amour était demeuré pur, de par la seule volonté de Mme Charles, les partisans de la faute s'emparèrent de ce passage en disant : *Habemus confitentem!* — Eh bien, non, mes chers confrères, il n'y a dans ces lignes aucun aveu, même tacite, et je vais vous prouver que vous ne les avez pas comprises. (5)

Et d'abord, Lamartine a cent fois raison de dire qu'un roman, pour donner l'impression du vrai, — car, tout est là, en matière d'art, — ne doit pas commencer dans un sens et finir dans un autre,

et que, si c'est un roman de passion, l'auteur ne doit pas reculer devant ses conséquences extrêmes. Le public simpliste et qui aime les situations nettes n'entend rien, en effet, à ces amours de demi-vierges qui restent en chemin pour ne pas trop affliger les anges. Pour lui, c'est tout l'un ou tout l'autre, et il a raison. A cet égard, *Raphaël* n'est pas plus vrai que le *Lys dans la vallée*. C'est une exception, et l'exception, si belle qu'elle soit, ne sera jamais la règle, quoiqu'elle la confirme. Nous avons beau savoir que ce roman est conforme, dans ses grandes lignes, à la vérité de la chose vécue, il n'en est pas moins faux, parce qu'il ne répond pas à l'idée que nous nous faisons de la vérité dans l'art. Voyez plutôt ce qui se passe journellement au théâtre! Sous couleur de tranches de vie, que de caractères pris en dehors de la généralité et du commun, partant que de caractères qui paraissent faux, tout en étant vrais en eux-mêmes, et pour cela que de pièces tombées !

Lamartine n'avait donc pas tort de dire : « Ou renoncez à peindre l'amour, ou sacrifiez-le à la vertu ! » Mais cette phrase même indique assez

qu'elle s'appliquait, dans son esprit, au romancier d'occasion qu'il avait été dans *Raphaël,* et non à l'amant platonique de Mme Charles. La preuve au surplus que, dans cette critique, il ne visait pas son amie, c'est qu'au passage cité plus haut il ajouta ces deux lignes qu'on s'est bien gardé de reproduire : « Ces caractères hermaphrodites commencent par le charme et finissent par le dégoût. »

Mais ce n'est pas tout. Comme s'il avait eu le pressentiment qu'un jour une critique malveillante et à courte vue pourrait retourner les lignes énigmatiques en question contre la noble femme qu'il avait tant aimée, il voulut quelques mois auparavant — c'était en 1863 — les expliquer par ce fragment de ses *Mémoires politiques :*

« A la fin de l'automne de 1816, vers, prose, gloire des lettres, ambition politique, tout fut oublié, ou plutôt tout fut absorbé par un sentiment passionné qui ne laisse rien de vivant que lui dans le cœur où il vient enfin d'apparaître. Né d'une rencontre fortuite entre deux êtres découragés de la vie, avant de l'avoir goûtée, ou après avoir senti le vide des sentiments incomplets, la

mélancolie en fut l'origine ; il se nourrit d'elle, il en vécut et il en mourut *sans s'être jamais rassasié...* Mon père et ma mère étaient dans une grande gêne domestique alors ; il m'aurait été impossible d'aggraver leurs charges en y ajoutant le poids d'une pension nécessaire pour me faire vivre à Paris... Peut-être aussi ma profonde tristesse, ma vie retirée, mon silence enveloppé de mystère, leur laissaient-ils deviner *un attachement dont ils ne pouvaient connaître la pureté...* » (6)

J'espère qu'après cela la cause est entendue.

Mais alors, me dira-t-on, quelle est la partie fausse du roman de *Raphaël ?* — Il n'est pas besoin d'être très perspicace pour la découvrir. Elle est presque tout entière dans le rôle invraisemblable que Lamartine fait jouer au mari de Julie. Au lieu de nous le donner comme un vieillard impotent qui la traita toujours comme sa fille et, loin d'en être jaloux, lui aurait plutôt cherché des adorateurs, s'il nous avait dit qu'il était encore très vert, à cinquante-huit ans, quand il l'épousa en justes noces, qu'il la prit sans un sou vaillant et quasi orpheline, et qu'il

la combla de biens, de faveurs et d'égards, personne assurément n'aurait trouvé extraordinaire qu'elle lui fût demeurée fidèle. Ce n'est pas la première fois, en effet, qu'on rencontre une jeune femme maladive éprise d'un mari beaucoup plus âgé qu'elle, et mettant son honneur à respecter son nom et ses cheveux blancs. Sans compter que la femme mariée, qui résiste au jeune homme qui lui fait la cour, uniquement par le sentiment du devoir, est autrement intéressante que celle qui lui laisse entendre qu'elle voudrait bien se donner, mais qu'elle n'ose se déshabiller devant lui, dans l'état de maigreur où la maladie l'a mise, de peur de lui causer une trop vive désillusion !...

Je passe sur les autres invraisemblances : elles ne sont rien auprès de celle-là, et le lecteur les verra sans peine en comparant ma version avec celle de Lamartine. Je me suis attaché à dégager l'histoire vraie du roman et je n'ai retenu du livre de *Raphaël* que ce qui pouvait être vérifié ou ce qui cadrait avec mes découvertes et celles d'autrui. Encore ai-je eu bien soin d'éclairer certaines figures que Lamartine avait laissées dans

l'ombre, comme celles du docteur Perrier, de Louis de Vignet, d'Aymon de Virieu, qui ont été mêlés de si près à cette merveilleuse histoire d'amour.

Ai-je besoin d'ajouter que j'ai respecté scrupuleusement le texte de Lamartine partout où il aurait été ridicule à moi d'essayer de le remplacer, notamment dans les descriptions. C'est par le style, bien plus que par l'affabulation, que *Raphaël* vivra, et la prose de Lamartine, comme son vers, est inimitable.

Enfin, je dois déclarer ici que ce livre n'est en somme que la reprise sous la forme romanesque, que le développement de la thèse que j'ai soutenue, il y a quatre ans, pour l'honneur d'Elvire. Et ce n'est peut-être pas mon dernier mot. De même que certains portraitistes se reprennent à plusieurs fois, devant certains modèles, avant d'arriver à la ressemblance parfaite, de même les historiens dignes de ce nom ne sont contents que lorsqu'ils ont la certitude d'avoir atteint la vérité.

L. S.

Paris, 9 février 1909.

LE ROMAN DE LAMARTINE

PREMIÈRE PARTIE

I

La Jeunesse de Lamartine.

Lamartine — cela ressort de sa *Correspondance* — eut une jeunesse studieuse et, jusqu'à vingt-trois ans, plutôt sage. La sagesse lui venait de sa piété qui, sans être exagérée, était très grande ; la piété lui venait de sa mère qui l'avait fait à sa ressemblance et dont toute la crainte, après lui avoir donné ce qu'il avait de bon dans l'âme, était qu'il vînt à perdre ses sentiments religieux. Il la tranquillisa assez vite sous ce rapport, mais comme elle l'avait élevé en liberté ainsi qu'un jeune poulain, il n'avait pas onze

ans, que son indépendance de caractère lui causait de vives inquiétudes. Elle l'avait mis en pension à Lyon où elle avait une sœur (Mme de Vaux). Au bout de quelques mois, le joug de la discipline lui pesa si lourdement sur les épaules, qu'un beau jour il prit la clé des champs avec deux de ses camarades. Ce coup de tête irrita son père qui était « un homme d'acier » et ne connaissait que le devoir, comme un vieux soldat qu'il était. Il avait déjà le bras levé pour sévir, quand sa femme qui avait peur d'éloigner d'eux leur Alphonse en le grondant trop fort, l'arrêta, se chargeant de la réprimande. On devine aisément ce qu'elle fut. Elle l'embrassa, les yeux humides, et ce baiser mouillé de larmes fit plus d'effet sur lui que la colère et les menaces paternelles. Peu de temps après, elle le confiait aux Jésuites qui tenaient le collège de Belley, sous le nom de Pères de la Foi. Il y resta quatre ans et en sortit, chargé de couronnes, plus souple et plus pieux qu'il ne l'avait jamais été. Sa mère triomphait. Il était déjà plus grand qu'elle d'une main, un peu maigre et un peu pâle, mais assez fort pourtant malgré sa taille élancée. Il parla

d'embrasser la carrière militaire. On lui fit observer que ce n'était pas le moment, la guerre de Prusse moissonnant la fleur de la jeunesse ; mais la vraie raison du refus de ses parents était que le père détestait cordialement Bonaparte, et que la mère redoutait la licence des armées. Il demeura donc à Mâcon, près d'eux, en attendant des temps meilleurs. Il avait toujours aimé beaucoup la lecture, et même il avait lu dans la bibliothèque de Milly des choses supérieures à son âge, comme les *Confessions de Saint-Augustin*. On le laissa lire tout ce qu'il voulut, et, dans l'espace de deux ou trois ans, il dévora tous les auteurs français et étrangers, sacrés et profanes, qui lui tombèrent sous la main, sans que ses passions en fussent éveillées, ni que son âme en fût atteinte. Et pourtant, circonstance aggravante, il avait commencé à cultiver les Muses légères. Quand on a dix-huit ans, l'esprit ordinairement se tourne vers les choses de l'amour. On va de préférence aux livres qui remuent en vous la petite bête. On cherche à pénétrer le sens caché des mots qui vous paraissent mystérieux. Lamartine ne semble pas avoir eu

cette curiosité malsaine. L'amour ne lui disait rien qui vaille. Il en doutait avant de l'avoir senti et s'efforçait d'en dégoûter ses camarades. Il écrivait très sincèrement à l'un d'eux que « dans le cœur des jeunes gens il n'y avait pas d'amour véritable, que ce n'était qu'un tissu de coquetteries et de ruses de part et d'autre ». Et il mettait l'amitié bien au-dessus de l'amour. Se rappeler les vers charmants qu'il envoyait à cette époque à Guichard de Bienassis : (7)

Qu'est-ce que l'amitié ? Le lien de deux cœurs
Qu'unissent la vertu, les goûts et les humeurs,
Divin attachement, né de la sympathie
Que le sentiment forme et le temps fortifie. (8)

. . . .

Cela ne l'empêchait pas d'ailleurs de tourner autour de toutes les femmes qu'il voyait, mais il n'osait faire un pas vers une, tant il était embarrassé, gauche et timide.

C'est alors que sa mère, pour le dépayser et le déniaiser, l'envoya passer tout un hiver à Lyon, « avec un jeune homme d'excellents principes ». Il commença par s'abonner au théâtre, et puis,

comme il n'avait pas beaucoup d'argent et qu'il ne savait pas compter, l'idée lui vint, pour augmenter ses ressources, de courtiser la dame de pique. Mais la fortune lui fut si contraire, qu'il perdit le peu qu'il avait et même ce qu'il n'avait pas. Ce fut son premier souci d'argent ; ce ne devait pas être le dernier. On sait que le jeu est une maladie dont on ne guérit que difficilement. Longtemps après, en 1832, il écrivait à Charles Nodier qui avait frappé à sa bourse pour payer une dette de jeu : « J'ai été enleveur d'actrices et joueur comme vous ! » — Enleveur d'actrices ! ce ne fut toujours pas à Lyon, dans ce premier voyage ; il n'en eut ni le temps ni les moyens. Cependant, quand il rentra décavé à Màcon, il avait tout de même fait connaissance avec la dame de cœur. Mais il n'en était pas plus entreprenant pour cela. La preuve en est qu'au mois d'août 1809 il mandait à un ami : « Je vais entrer au spectacle. J'y dois trouver une femme assez jolie et très coquine avec laquelle j'ai ri toute la soirée d'hier dans une petite loge. *Honni soit qui mal y pense !* Mais je m'amuse seulement à l'embrasser, à la chatouiller et à bavarder sans aller plus loin. J'en

espère faire autant tout à l'heure et puis revenir tristement coucher tout seul. *Timeo Danaos.* Quels indignes plaisirs à mon avis que ceux sans sentiment et sans pudeur ! J'aime autant et mieux m'en passer. » (9)

Ce n'est donc pas la femme qui l'occupait à dix-huit ans ; non, c'était presque uniquement l'étude. Après avoir lu Pope, il lui avait emprunté cette épigraphe d'une de ses lettres : « Heureux celui qui a un ou deux amis, qui cultive les Muses et se plaît à la lecture des anciens ! il ne s'ennuiera jamais ! »

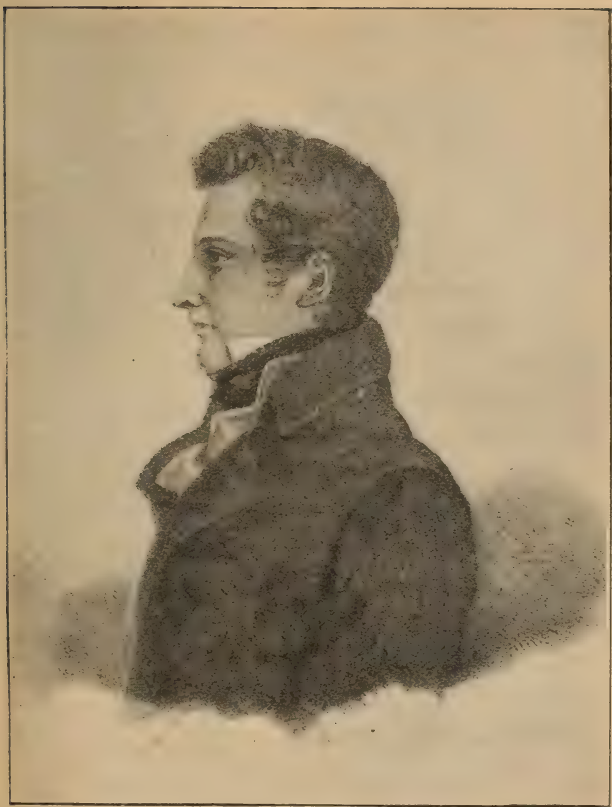
J'ai déjà dit qu'il lisait beaucoup et qu'il cultivait les Muses. J'ajoute qu'il avait deux ou trois amis avec qui il entretenait une correspondance quasi journalière, à savoir : Prosper Guichard de Bienassis, Louis de Vignet et Aymon de Virieu. Il était donc aussi heureux qu'il pouvait l'être. Mais s'il se plaisait à la lecture des anciens, il avait encore plus de goût pour les modernes. Il raffolait littéralement de Jean-Jacques, de Chateaubriand et de Mme de Staël à qui il trouvait une imagination aussi riche que celle de René,

mais avec moins de style, et dont, en dépit des jaloux, il se proposait de mettre le buste dans son cabinet de travail, quand il en aurait un, à côté de ceux de Virgile, de Voltaire, de Racine, du Tasse, d'Alfieri, bien qu'un peu plus bas. Mais plus il avançait, plus il s'engouait des poètes d'Angleterre. Il les préférait à tous les autres, depuis qu'il pouvait les lire dans leur langue. Quand il était à Saint-Point, il se levait tard, s'étant couché fort avant dans la nuit, il portait un petit pupitre au bout du jardin, sous un cabinet de charmille, et, le dictionnaire à la main, il se plongeait dans la lecture de Gray, de Young ou de Dryden. Il croyait alors que la poésie anglaise était bien supérieure à l'italienne et à la française. Il ne faut donc pas s'étonner si elle eut tant d'influence sur lui.

Cependant, à force de conjuguer le verbe aimer en français et en anglais, l'amour finit par entrer dans son cœur. Parmi les personnes de la société qu'il voyait chez ses parents ou qu'il rencontrait dans le monde, il y avait une jeune fille d'une grande beauté avec qui il avait dansé une partie de l'hiver. Il s'en éprit, elle fit de même, ils se

donnèrent leur parole, tant et si bien qu'un jour il déclara à brûle-pourpoint à sa famille qu'il voulait l'épouser. Naturellement il n'y eut qu'une voix parmi les siens pour s'élever contre ce projet de mariage. Outre qu'il était beaucoup trop jeune et sans situation, on lui fit observer que Mlle Henriette P... n'avait pas assez de fortune pour lui. Mais il ne voulut pas en démordre, et, de guerre lasse, son père prit le parti de le faire voyager pour le distraire de cet amour violent.

Justement il se trouva qu'une cousine de Mme de Lamartine, Mme Haste, allait partir pour l'Italie où son mari était appelé pour ses affaires. On lui confia notre amoureux qui, flairant le piège, se promit de n'y pas tomber. Mais il avait à peine franchi les Alpes, que la beauté d'Henriette pâlit à ses yeux, devant celle des Transtévérines et des Napolitaines. Quelques mois après, Graziella la détrônait complètement dans son cœur. Il était même temps que son idylle avec la fille du pêcheur de Procida prît fin, car il était en train de s'énamourer pour tout de bon. Mais non, tout cela, comme disent les Italiens, c'était la *primavera della vita*, ce que nous autres, Fran-



LAMARTINE A 23 ANS

D'après le tableau de Mlle Stéphanie de Virieu.

çais, nous appelons caprice, amourette et feu de paille. Un clou chasse l'autre. Graziella avait chassé Henriette; Julie chassa Graziella, malgré la douceur de son cher souvenir. L'heure de l'amour n'avait pas encore sonné pour Lamartine, et ses parents savaient très bien ce qu'ils faisaient en l'expédiant en Italie. Ce voyage leur coûta pas mal d'argent, c'est entendu, car Alphonse joua à Naples, comme il avait joué à Lyon, et ne fut pas plus heureux; mais plaie d'argent n'est pas mortelle, et quand il rentra à Mâcon, au printemps de 1812, il ne fut pas plus question d'Henriette que s'il ne l'avait jamais vue.

Paris acheva de la faire oublier. Depuis longtemps il en rêvait, et son père lui avait promis de l'y envoyer passer cinq ou six mois tous les ans, à sa majorité, pour se créer des relations en vue de son établissement futur. Mais Paris effrayait sa mère, elle tremblait toujours qu'il y perdît sa piété, chose primordiale pour elle. Enfin, au mois d'avril 1813 (10), elle le laissa partir, non sans l'avoir recommandé, au préalable, aux parents et amis qui y habitaient. Quelques jours après, il écrivait à Aymon de Virieu :

« Paris, 18 avril 1813.

« Je suis à Paris, mon cher ami ; j'y suis sans toi, c'est ce qui me désole. J'y suis toujours souffrant, et forcé de rentrer chez moi à la nuit tombante, à cause de ma poitrine et de ma gorge. Tout cela est triste ; pourtant je prends patience et me trouve assez heureux en ce moment, du moins assez résigné. L'air natal ne m'est pas bon, ni au physique, ni au moral : il ne faut le respirer que six mois de l'année, c'est assez, sans quoi il engourdit, il endort.

« On t'attendait ici, et je t'attends plus que personne. O mon ami, viens donc, je n'eus jamais plus besoin de toi ! Je ne sais ce que je deviens ; je tâche pourtant sérieusement de devenir *vertueux*, à un ou deux articles près sur lesquels je capitule. Tu m'aiderais, je suis bien préparé, et, si le ciel me conserve dans mes salutaires dispositions, je deviendrai un jour un homme, je l'espère. Mais la santé, la santé ! elle revient doucement.

« Je suis ici sans soins et sans amis d'un véritable attachement : quelques connaissances légères et beaucoup de jeunes gens, voilà toutes

mes ressources, c'est un peu mince ; ajoutes-y des parents que je n'avais ni vus ni connus, tout cela n'est pas bien chaud.

« Pour l'étude, ma tête est encore trop faible. Reste donc à badauder, et je m'y applique à ton exemple. Je vais suivre un cours, à l'Athénée, du docteur Gall. J'aime les rêveries. Si l'argent ne me fault pas, j'irai au manège. Longchamp a été peu magnifique, cela ne valait pas, à beaucoup près, les filles de Tolède et de Capo di Chino ; quand y retournerons-nous ? L'Empereur est parti. Je ne sais pas de nouvelles, donne-m'en. Il n'y a qu'à Paris où je ne lis pas les gazettes ; mais surtout parle-moi de toi, de tes affaires. Viens m'en parler ici et ailleurs. Tu seras mon génie, tu l'es déjà. X... vient tous les matins me prêcher deux doigts d'athéisme ; mais il y perd son latin, j'en suis trop loin. Adieu. » (11)

Si la mère de Lamartine avait lu cette lettre, elle n'eût été rassurée qu'à moitié, à cause des deux articles sur lesquels il s'était cru obligé de capituler. Et quels étaient ces deux articles ? Pas n'est besoin de chercher bien loin : c'étaient les filles qu'il n'aimait guère et les cartes qu'il n'ai-

mait que trop. Nous venons de voir qu'il brûlait d'aller au manège, les chevaux étant sa grande passion après les livres. Comme il ne pouvait se contenter, faute d'argent, il essaya encore une fois de s'en procurer au jeu; il fréquenta les tripots, quoiqu'il eût été échaudé à Lyon et à Naples, et il y eut si peu de chance, qu'un beau matin sa mère fut informée par un ami qu'il avait perdu au jeu une somme considérable. Qu'allait-elle faire? Profitant de ce que M. de Lamartine était en Bourgogne, elle prit dans son secrétaire tout l'argent qu'il y avait laissé; elle en demanda d'autre à son beau-frère et à ses belles-sœurs, et après avoir écrit à son mari pour le prévenir et lui éviter la scène des reproches qu'il aurait eu lui-même à faire à son fils, elle partit pour Paris avec sa seconde fille. Mais elle ne voulut pas descendre, une fois arrivée, à l'hôtel d'Alphonse, de peur de lui causer une émotion de surprise trop forte et trop pénible. Elle descendit dans un hôtel garni de la rue Richelieu, tout près du sien, et elle s'apprêtait à lui mander par lettre le sujet de son voyage, quand sa fille, en se mettant à la fenêtre, crut le voir passer dans la rue. C'était

lui effectivement : « il était dans un élégant cabriolet qu'il conduisait lui-même, avec un autre jeune homme à côté de lui ; il avait l'air fort gai et fort animé », ce qui lui enleva toutes ses inquiétudes, car elle craignait qu'il ne fût trop changé de figure.

Le lendemain, la mère et le fils tombaient dans les bras l'un de l'autre. Alphonse consentit à revenir à Mâcon et demanda quelques jours pour arranger ses affaires. La mère, qui n'était pas fâchée de montrer Paris à sa fille, lui accorda la huitaine franche, et M. de Lamartine, à leur retour, se contenta de battre le froid à l'enfant prodigue.

Cependant, les événements se précipitaient et changeaient subitement l'ordre de choses établi en France. L'Europe coalisée avait fini par avoir raison du génie militaire de Buonaparte. Un jour, on apprit à Mâcon qu'il avait été contraint d'abdiquer et qu'il s'était retiré à l'île d'Elbe. C'était pour la famille de Lamartine l'occasion cherchée de lui faire un sort. Le grand-père maternel d'Alphonse avait été, sous Louis XVI, intendant général des finances du duc d'Orléans,

et sa mère, née Alix des Roys, avait été élevée à Saint-Cloud avec les enfants de ce prince. Ayant appris que la duchesse d'Orléans devait passer par Lyon en se rendant à Paris, M[me] de Lamartine envoya son fils au-devant d'elle pour lui présenter ses hommages, et, quelque temps après, il entrait dans la compagnie des gardes du corps que commandait le prince de Poix et qui était casernée à Beauvais. Il n'y resta pas longtemps, malgré ses succès de cavalier. Arrivé dans cette ville vers la fin de juillet 1814 (12), il la quitta au mois d'août pour aller en garnison à Paris, et l'hiver suivant il était à Milly, parmi les siens, peu pressé de reprendre le harnais. Le métier militaire ne lui convenait sous aucun rapport, ni physiquement, ni moralement. Il écrivait alors à Aymon de Virieu, qui était garde du corps à Versailles :

« Oui, je suis redevenu, au milieu de tout cela, tout ce que j'étais il y a cinq ans, tout ce que nous étions en sortant des mains de l'admirable, de l'adorable nature. Le croirais-tu? Je sens mon cœur aussi plein de sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de

fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelles idées vagues, et sublimes et infinies, me passent au travers de la tête à chaque instant, le soir surtout, quand je suis comme à présent enfermé dans ma cellule et que je n'entends d'autres bruits que la pluie et les vents. Oui, je le crois, si pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme sur la terre aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends, Dieu sait tout ce qu'il contient, tout ce qu'il désire! Pour moi, je jouis et je souffre de cet état, et je sens tomber quelques larmes. Oui, si cela durait, il faudrait sans doute mourir; mais je mourrais du moins avec quelques sentiments nobles et vertueux dans l'âme. »

Il ajoutait : « En reprenant de l'âme, j'ai repris de la piété. » (13)

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il alla tenter encore une fois la fortune à Paris. Les Cent-Jours l'avaient libéré dans l'intervalle (14). Il n'aspirait plus qu'à se créer une situation

conforme à ses goûts. Mais il ne trouva ni la femme qu'il rêvait autrefois, ni la place qu'il désirait à présent. Pendant un an, il assiégea les antichambres et les salons des grands personnages dont le crédit lui était nécessaire. Quand il vit que tous ses efforts n'aboutissaient à rien, il se jeta à corps perdu dans le sein des Muses. Hélas ! ces chères compagnes de sa vie ne purent éloigner de lui ni les ronces, ni les embarras, ni les chagrins de toute nature, et de plus il attrapa dans leur commerce trop vif un mal de foie qui, après l'avoir fait souffrir beaucoup, l'obligea à retourner en Bourgogne. Il y était au mois de juin 1816, buvant les eaux de Vichy, courant les forêts à cheval, y menant « la vie des brutes », son état de santé l'ayant réduit à l'impossibilité de travailler. Le médecin qui le soignait parlait de l'envoyer dans le Midi, à Montpellier ou à Nice, mais c'était trop loin et trop coûteux pour sa bourse. Ses parents décidèrent de l'envoyer aux eaux d'Aix, et c'est là qu'il devait rencontrer la poétique figure de femme qui, en entrant miraculeusement dans sa vie, allait le retourner de fond en comble.



AIX-LES-BAINS EN 1816 (PORTE DE CHAMBÉRY)

D'après une lithographie.

II

Aix-les-Bains en 1816.

En 1816, Aix en Savoie était une petite ville de quinze à seize cents âmes, bâtie en amphithéâtre autour de l'établissement de bains que le roi Victor-Amédée III avait fait élever sur une partie des anciens thermes romains, dans les dernières années du XVIIIe siècle.

Vue de bas en haut, elle avait à distance l'aspect d'une pipe énorme abandonnée par quelque Gargantua sur un immense tapis de verdure. L'illusion était plus grande encore, le soir, quand les cheminées fumaient. Le tuyau de cette pipe blanche était représenté par les maisons basses, plus ou moins espacées, d'une rue étroite et longue, dénommée sur le plan de 1808 rue de la Promenade, qui correspondait à la rue de Genève

actuelle. Cette rue dévalait en pente rapide vers « les Prés riants » les bien nommés, et là se continuait par une avenue de peupliers séculaires qui aboutissait au Grand-Port. Le fourneau de la pipe était figuré par le centre de la ville qui commençait, à gauche de l'établissement thermal, aux maisons Henri IV et Duvernoy et finissait au-dessous de l'ancien château des Marquis d'Aix (aujourd'hui l'Hôtel de Ville), à peu près à l'endroit où se trouve la place du Revard.

C'est par là qu'on entrait à Aix, quand on venait de Chambéry, et rien n'était plus pittoresque que cette entrée de ville qui ressemblait à celle d'un village, avec ses champs clos de haies vives, ses bouquets d'aulnes et de peupliers, ses maisons rustiques tapissées de vignes, et le va-et-vient des vaches, des chevaux, des mulets dans le chemin montant et poussiéreux qui s'amorçait à la rue de la Place.

De la porte de Chambéry jusqu'au bas de la colline de Tresserve, couronnée de châtaigniers et de noyers gigantesques, s'étendait un labyrinthe de prairies, de vergers, de jardins, qu'on appelait « les Prés sous la ville » et où, comme

dans « les Prés riants » croissaient toutes sortes d'arbres à fruits, notamment le figuier, le cerisier et l'amandier. Au printemps, quand tous ces arbres étaient en fleur, Aix était un vrai paradis.

On y venait de très loin comme aujourd'hui, et les baigneurs logeaient chez les habitants ou dans des hôtels d'apparence modeste qui n'étaient en somme que des auberges plus ou moins confortables. Quelques-uns de ces hôtels étaient précédés de grandes cours où les diligences de Lyon, de Genève et de Chambéry entraient au bruit des grelots et des aboiements des chiens, à des intervalles réguliers, le matin, le midi et le soir.

L'un des plus en vogue était l'hôtel Perrier que tenait un vieux médecin de ce nom. Il était situé tout au bout de la ville, en bordure d'un petit chemin qui escaladait les premières assises du Revard, entre les ruisseaux des fontaines chaudes, derrière une maison à deux corps de bâtiments formant équerre, qu'on a démolie depuis pour dégager l'arc de Campanus qui lui servait de porte d'entrée, et agrandir l'établissement de bains. Sa renommée lui venait des

thermes romains, notamment du Vaporarium, qu'on avait découverts dans ses caves et qui sont parmi les plus remarquables des thermes antiques ; elle lui venait surtout du docteur Perrier qui connaissait les eaux d'Aix mieux que personne, s'étant adonné, dès son arrivée dans le pays, à l'étude exclusive de leurs propriétés.

Il était né à Taninges (Haute-Savoie) en 1745. Reçu docteur en chirurgie à l'Université de Turin, le 29 février 1772, il avait d'abord été médecin au fort de Miolans, et puis il était venu exercer la médecine à Aix, vers 1792. Plus tard, un arrêté du 8 vendémiaire an IX (1er octobre 1801) l'avait nommé inspecteur-adjoint des eaux thermales. Mais il ne touchait de ce chef aucun traitement, et dans une lettre du 25 vendémiaire an X (17 octobre 1801) adressée à Albanis Beaumont, écrivain savoyard bien connu, il en donnait pour raison que les eaux n'étant pas ascensées, comme le portait le règlement, il en résultait des dépenses considérables pour le gouvernement. « D'ailleurs, disait-il, pour que ces eaux jouissent de la réputation qu'elles méritent, il conviendrait que le gouvernement en fît faire l'analyse



LA PENSION PERRIER EN 1816

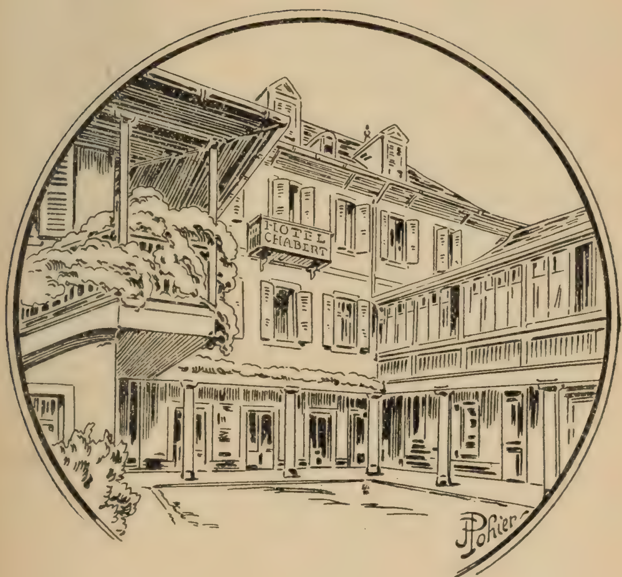
D'après une aquarelle du temps conservée à cet hôtel.

par un célèbre chimiste, tel que le citoyen Berthollet auquel j'ai envoyé le plan des anciens monuments. »

Peu de temps après on lui confia le service de l'hôpital militaire, ce qui le dédommagea des pertes qu'il avait éprouvées sous la Révolution. Il n'en continua pas moins, d'après une brochure du docteur Socquet parue en 1803 (15), ses recherches et ses observations sur l'efficacité des eaux prises en boisson, ou administrées comme bains et sous forme de douches ; et il fit un recueil intéressant des cas extraordinaires et des états différents de maladie et de tempérament dans lesquels ces eaux exigent des modifications, des soins et des précautions particulières.

Enfin, un arrêté préfectoral du 22 juillet 1808 lui afferma les eaux thermales pour 1,400 francs par an. Mais il perdit du même coup son titre de sous-inspecteur et, dès l'année suivante, il n'était plus fermier. Je suppose que c'est à cette époque qu'il prit des pensionnaires. Dans l'intervalle il avait épousé Philiberte Verniquet, qui lui survécut. Il mourut à Aix, le 23 avril 1833, entouré de la vénération publique. (16)

Après sa mort, l'hôtel passa aux mains d'une de ses nièces nommée Mme Chabert, et c'est sous ce nom qu'il est encore connu dans le pays. Mais il a subi des transformations telles que, sans la cour d'entrée et la colonnade du rez-de-chaussée qui l'entoure, il serait méconnaissable. Du temps du docteur Perrier, il n'avait qu'un étage surmonté d'un grenier, et la colonnade supportait une galerie circulaire à laquelle on accédait du dehors par une espèce d'échelle de meunier. Aujourd'hui il a deux étages, et la galerie n'existe que sur les côtés, encore forme-t-elle à droite une sorte de véranda vitrée. Mais la disposition des lieux n'a pas sensiblement changé. La salle à manger est toujours à la même place, ainsi que l'escalier de pierre qui conduisait aux appartements du premier. Quant au derrière de la maison, il donne encore sur un jardin entouré de treilles, mais ce jardin a été réduit de moitié par les constructions nouvelles. Seuls, « les prés en pente et les futaies de châtaigniers et de noyers qui conduisaient aux montagnes par des pelouses et des ravins où l'on était sûr de ne rencontrer que des chèvres », ont été remplacés par des bâ-



ANCIENNE PENSION PERRIER (ÉTAT ACTUEL)

timents modernes comme l'Asile et le Temple évangélique, les boulevards du Parc et de la Roche-du-Roi et les hôtels Beau-Site, Excelsior et Bernascon.

C'est malheureusement le sort des villes d'eaux à la mode de perdre en beautés naturelles ce qu'elles peuvent gagner en travaux de maçonnerie. Ceci tuera toujours cela. L'immense tapis de verdure, sur lequel s'enlevait si joliment, en 1816, la pipe blanche que figurait alors Aix-les-Bains, n'est plus depuis des années qu'un vaste champ de pierres qui monte et s'étend toujours.

III

La Rencontre.

Lamartine arriva à Aix-les-Bains entre le 20 et le 25 septembre 1816. Il venait de Chambéry, où il s'était arrêté quelques jours chez Louis de Vignet; c'est même cet ami de collège qui lui avait indiqué la pension Perrier. La température était d'une douceur exceptionnelle. Comme il avait plu une partie de l'été (17), la vallée était encore verte; cependant l'automne s'annonçait déjà aux teintes rouges des feuilles de vigne, de cerisier et de châtaignier, et les brouillards abondants du matin et du soir avaient fait le vide dans les hôtels. Il ne restait dans la ville que quelques infirmes assis au milieu du jour sur les portes des auberges les plus indigentes et

quelques malades qui ne pouvaient se résigner à partir avant la guérison.

Lamartine fut reçu avec grâce et bonté dans la maison du vieux médecin. On lui donna une chambre dont la fenêtre ouvrait sur le jardin et sur la campagne. Cette chambre existe encore avec les meubles qui la garnissaient. Du moins elle passe pour telle. Elle fait l'angle de l'ancien bâtiment et de celui qu'on a érigé depuis sur la partie du jardin qui aspecte le couchant. Je l'ai visitée naguère par un temps plutôt triste et j'ai été douloureusement impressionné en voyant le désordre qu'y avait laissé le dernier locataire. On ne devrait pas profaner les lieux qu'ont habités les grands hommes, et c'est une profanation que de battre monnaie avec leurs reliques. Le lit où ils ont rêvé, dormi, aimé, pleuré, devrait être recouvert d'un voile, respecté comme un autel et fermé comme une tombe. Je regrette que la ville d'Aix ne l'ait pas compris et qu'à l'exemple de ce qui a été fait aux Charmettes, elle n'ait pas exproprié l'ancienne maison Perrier pour la transformer en musée. En bas, dans les fondations, il y a déjà les thermes romains ; en haut, l'on ras-

semblerait, dans la chambre de Lamartine et l'appartement de Mme Charles, tous les souvenirs qui se rattachent à leur séjour à Aix-les-Bains. Lamartine est aussi grand que Jean-Jacques, et Mme de Warens, sa beauté mise à part, ne saurait soutenir la comparaison avec Elvire.

La pension Perrier était à peu près déserte quand Lamartine s'y présenta. « La longue table d'hôte ne réunissait plus, à l'heure des repas, que les gens de la maison et trois ou quatre malades attardés de Chambéry et de Turin. Ces malades arrivaient aux bains après la foule pour y trouver les logements moins chers et une vie économique conforme à leur pauvreté. Il n'y avait là personne avec qui il pût s'entretenir ou contracter quelque familiarité de hasard. » Je me trompe, il y avait une jeune femme d'origine étrangère qui était arrivée une huitaine de jours avant lui, — exactement le 17 septembre, — mais comme elle souffrait d'une maladie de langueur qui réclamait des soins particuliers, elle ne descendait jamais dans la salle commune. Elle vivait seule et retirée dans son appartement, avec une femme de chambre qu'elle avait amenée de Paris.

Le docteur Perrier, qui la visitait matin et soir, s'apitoyait beaucoup sur elle, et l'on ne parlait à table que de sa beauté et de sa grâce. Cette compassion, ces éloges unanimes, auraient sans doute, en d'autres circonstances, excité la curiosité de Lamartine. Mais dans l'état de santé et d'esprit où il était à présent, il n'éprouvait aucun désir de voir cette étrangère. Il la plaignait sincèrement, voilà tout. Comme il l'a dit, son cœur était plein de cendre, il avait honte des liaisons légères et désordonnées qu'il avait contractées à Paris, moins par goût que par entraînement, et il n'aspirait plus qu'à se ranger de toutes les manières. J'ajoute qu'étant timide et réservé de son naturel, n'ayant rien de la suffisance des hommes à bonnes fortunes, l'idée seule qu'il pouvait rencontrer cette jeune femme dans l'escalier ou dans la cour, à l'heure où elle revenait de la promenade, l'aurait plutôt retenu chez lui. Ayant renoncé pour toujours à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, il évitait jusqu'à l'occasion d'une pensée mauvaise.

Louis de Vignet lui ayant promis de le rejoindre à Aix avant peu, il passait, en l'attendant,

toutes ses matinées à lire dans sa chambre les livres qu'il avait apportés de Mâcon et de Chambéry. L'après-midi, il parcourait seul les coteaux et les montagnes qui font à cette petite ville une ceinture unique ; il ne connaissait le pays que pour l'avoir traversé, cinq ans auparavant, lors de son voyage en Italie. Et le soir, quand il rentrait, il était si harassé de fatigue, qu'il ne bougeait plus après le dîner. Il ouvrait sa fenêtre et restait là des heures entières, dans la pénombre, en contemplation devant la nuit qui descendait du Revard sur la vallée, ou devant la lune qui montait tranquillement dans le ciel. Il ne pouvait s'arracher à ce spectacle qu'il avait admiré cent fois à Saint-Point ou à Milly, tant il y a de poésie pour les âmes bien nées dans les heures qui précèdent et qui suivent le crépuscule.

Enfin, il se mettait au lit et, le lendemain, il se réveillait à la pointe du jour pour prendre son bain, et continuer, ensuite, ses lectures et ses promenades de la veille.

Quelquefois, le soir, en se penchant à sa fenêtre sur le jardin, il apercevait, à quelques mètres de la sienne, une autre fenêtre ouverte,

sur le fond lumineux de laquelle se profilait, à la clarté d'une lampe, une figure de femme accoudée comme lui pour admirer l'effet du jardin sous la lune. Elle écartait avec la main, pour mieux voir, les longues mèches d'ébène de sa chevelure lisse qui encadraient son beau front pâle, et ce geste gracieux ajoutait encore au charme de son profil pur et transparent. Par moments aussi Lamartine entendait le son de sa voix, et quoiqu'elle lui arrivât de l'intérieur de son appartement, en paroles inintelligibles, cette voix lui rappelait, avec son accent étranger et sa vibration un peu fébrile, le son métallique de ces petites lyres « que les enfants des îles de l'Archipel font résonner sur leurs lèvres, le soir au bord de la mer ». Jamais il n'avait entendu sa pareille, même en Italie, aussi vibrait-elle encore dans son oreille longtemps après qu'il eût refermé sa fenêtre.

Or, voilà qu'un soir, par un ciel d'une pureté idéale auquel il ne manquait que le chant du rossignol, la jeune étrangère, après un prélude en sourdine, se mit à chanter une romance en s'accompagnant au piano. Il écouta et perçut très distinctement ces paroles :

LE VIEUX TROUBADOUR

Chanson dédiée à Mme Julie Charles.

Paroles de PHILIPPON DE LA MADELAINE. — Musique de CHAMPEIN père.

A_pol_lon, et toi tendre a_mour,
Cou_vrez de quelques fleurs nou _ vel_les
Le luth d'un pau_vre trou _ ba _ dour
Qui cherche un a_bri sous vos ai _ les
De vos flam_beaux joi_gnez les feux
Et que ce fais_ceau de lu _ miè _ re
Du temps é_blou_is _ sant les yeux
Me cache à sa faux meurtri_è _ re.

Qu'au ciel avare de ses dons,
D'autres demandent en partage,
Troupeau nombreux, riches moissons
Et tout l'or que roule le Tage.
Leur trésor se grossit en vain,
Leur âme n'en est pas moins vide,
Plutus n'est pas le sacristain
Du temple où le bonheur réside.

Le bonheur! qu'est-il pour les Dieux?
Bacchus, ils ont ton ambroisie,
Dieu des cœurs, tes aimables jeux,
Dieu des vers, ta douce harmonie.
Comme eux, puissé-je encor longtemps
Rire avec Eglé, sous la treille,
La bercer de mes sons touchants
Et boire quand elle sommeille.

C'était la première fois que Lamartine entendait chanter cette chanson, mais il en connaissait les paroles. Où les avait-il lues? il aurait été bien en peine de le dire; cependant, après réflexion, il lui sembla que c'était dans le *Souvenir des Ménestrels*. C'est là, en effet, qu'avait paru, en 1815, pendant qu'il faisait la fête à Paris, cette jolie chanson de Philippon de la Madelaine, mise en musique par Champein. Et même, détail piquant, ce musicien l'avait dédiée à *Madame*

Julie Charles, c'est-à-dire à celle qui la chantait tout à l'heure. (18)

Lamartine qui, poétiquement parlant, était alors sous l'influence de Parny, trouva les paroles amusantes et l'air fort joli, mais c'était surtout la voix de l'étrangère qui l'enchantait; s'il ne s'était retenu, il aurait volontiers bissé le morceau, pour la remercier du plaisir qu'elle venait de lui procurer. A peine avait-elle fini, qu'il se pencha en dehors de sa fenêtre dans l'espoir de la voir à la sienne, mais elle n'y parut pas, et, quelques minutes après, il entendit qu'on la fermait.

Cette fois sa curiosité commençait à s'éveiller. Cette jeune femme qui chantait si bien devait avoir une âme aussi belle, aussi pure que sa voix. La compassion qu'elle lui avait inspirée jusqu'ici se doubla tout à coup d'un autre sentiment qui tenait de l'admiration et de la sympathie, et je n'étonnerai personne en disant qu'à partir de ce moment il sentit naître en lui le désir de la rencontrer et qu'il en rêva la nuit suivante.

Lamartine était fataliste et, comme tel, superstitieux. Il se leva le lendemain, convaincu que

son rêve serait effacé dans la journée, et il le fut effectivement.

Comme il rentrait « avant le soir par la petite porte du jardin sous les treilles », il aperçut « l'étrangère qui se réchauffait aux tièdes rayons du soleil, assise sur un banc, contre un mur exposé au couchant. Elle n'avait pas entendu le bruit de la porte qu'il avait refermée derrière lui ; elle se croyait seule. Il put la contempler longtemps sans être vu. Il n'y avait entre elle et lui que la distance d'une vingtaine de pas et le rideau d'une treille dégarnie de pampres par les premiers froids. L'ombre des dernières feuilles de vigne luttait seule sur son visage avec les rayons du soleil qu'elle semblait y faire flotter. Sa taille paraissait plus grande que nature, comme celle de ces baigneuses en marbre tout enveloppées de draperie, dont on admire la stature sans bien discerner les formes. Elle était enveloppée de même d'une robe à plis lâches et dénoués ; les draperies d'un châle blanc collées au corps ne laissaient voir que ses deux mains, aux doigts un peu maigres et effilés, qui se croisaient sur ses genoux. Elle y roulait négli-

gemment un de ces œillets rouges sauvages qui fleurissent dans les montagnes sous la neige et qu'on appelle l'œillet de poète. Un pan de son châle relevé en capuchon couvrait le haut de sa tête pour garantir ses cheveux de l'humidité du soir. Affaissée languissamment sur elle-même, le cou penché sur l'épaule gauche, les paupières fermées par de longs cils noirs contre l'éblouissement du soleil, les traits pétrifiés, le teint pâle, la physionomie plongée dans une pensée muette », elle devait ressembler — du moins c'est ainsi que je me la figure — à l'admirable pleureuse d'Antonin Mercié qu'on peut voir au musée du Luxembourg. Chaque fois que je m'arrête devant cette statue faite pour une tombe, je pense malgré moi à cette première rencontre de Lamartine avec l'héroïne de *Raphaël*.

Cependant, le bruit des pas du poète sur les feuilles mortes fit rouvrir les yeux à la belle étrangère. « Ces yeux étaient d'un brun clair, fendus en losange, un peu fermés par l'affaissement de la paupière et bordés par la nature de cette frange foncée de cils noirs et longs que les femmes de l'Orient recherchent par l'artifice

pour relever l'accent du regard, donner de l'énergie même à la langueur et quelque chose de sauvage à la volupté. » Le regard de ces yeux semblait venir d'une distance que Lamartine n'avait jamais mesurée de près dans aucun œil humain. Il était à la fois étonné et ravi. « Il ressemblait à ces feux d'étoiles qui vous cherchent comme pour vous toucher dans vos nuits, et qui viennent de quelques millions de lieues dans le ciel. Le nez grec se nouait par une ligne presque sans inflexion à un front élevé et rétréci comme le front pressé par une forte pensée ; les lèvres étaient un peu minces, légèrement déprimées aux deux coins de la bouche par un pli habituel de tristesse ; les dents de nacre plutôt que d'ivoire, comme celles des filles des rivages humides de la mer et des îles ; le visage d'un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes et au-dessous de la bouche ; la physionomie d'une pensée plutôt que d'un être humain. Et par-dessus cette rêverie générale de l'expression, une langueur indécise entre celle de la souffrance et celle de la passion, qui ne permettait plus au regard de se détacher de cette figure sans en emporter l'image éternelle. »

En tout, dit Lamartine que je cite ici presque textuellement, « c'était l'apparition d'une maladie contagieuse de l'âme sous les traits de la plus majestueuse et attirante beauté qui soit jamais sortie du songe d'un homme sensible ».

Il la salua « respectueusement en passant rapidement dans l'allée devant elle ; son attitude réservée et ses yeux baissés semblaient lui demander pardon de l'avoir involontairement tirée de sa rêverie. Une légère rougeur teignit ses joues pâles à son approche. Il rentra dans sa chambre tout tremblant sans savoir quel frisson du soir l'avait saisi. » Et quelques minutes après la jeune femme rentra elle aussi dans la sienne. Il la revit « de même, aux mêmes heures, les jours suivants, dans le jardin ou dans la cour, sans jamais avoir ni la pensée, ni l'audace de l'aborder ». Il la rencontra encore dans ses promenades sur le lac ou dans la montagne. Ils échangeaient un salut respectueux et mélancolique et suivaient chacun leur route.

Cependant l'étrangère, sans qu'il s'en rendît bien compte, prenait chaque jour plus de place dans la pensée de Lamartine. Quand il ne l'avait pas aper-



Mme CHARLES A 25 ANS,
NÉE JULIE BOUCHAUD DES HÉRETTES

D'après la miniature d'Elouis, appartenant à M. Léon Séché.

çue de la journée, il était triste, préoccupé ; il errait comme une âme en peine dans la cour et le jardin de la maison, et le soir, après le repas, sous prétexte de prendre l'air, il allait s'asseoir, au pied d'une treille, en face des fenêtres de la malade pour tâcher de voir son ombre se silhouetter sur leurs rideaux de mousseline, — trop heureux, après cela, s'il pouvait entendre quelques notes de son piano ou le timbre argentin de sa voix.

Le salon de l'appartement qu'elle habitait touchait à la chambre de Lamartine. Elle s'y tenait habituellement le soir. Ils n'étaient donc séparés l'un de l'autre, jusqu'au couvre-feu, que par une cloison, moins que cela, par une porte en chêne fermée par deux verrous, sous laquelle filtrait la lumière de sa lampe ; en sorte qu'en prêtant l'oreille il pouvait saisir le bruit de ses pas, le frôlement de sa robe et même le bruissement sec et rapide des feuillets du livre dont elle tournait les pages. Ces mouvements légers, ces petits signes de vie, suffisaient à charmer sa solitude ; aussi, pour n'en rien perdre, avait-il collé la table où il écrivait contre cette porte massive.

Si tout ce manège n'était pas de l'amour, c'en

était au moins le pressentiment et comme le délicieux prélude.

Lamartine avait beau se dire plusieurs fois par jour, en pensant à sa belle voisine, qu'il avait fait le serment de ne plus aimer que dans le mariage, que cette jeune femme était trop séduisante pour n'avoir pas inspiré à un homme une passion légitime, il aurait tout de même bien voulu savoir d'où elle était, qui elle était, si elle avait un père, une mère, des frères, des sœurs, si elle était mariée et avec qui, ou si elle était veuve. Mais quel que fût son désir de pénétrer ce mystère, il repoussait comme indigne de lui l'idée de se renseigner sur elle d'une façon même indirecte, et il attendait les événements. Ils ne se firent pas attendre longtemps. Un jour, pendant le déjeuner à table d'hôte, la conversation étant tombée je ne sais comment sur l'étrangère, une dame qui l'avait rencontrée montée sur un âne, en haut de la colline de Tresserve, se permit de demander au docteur Perrier si elle n'était pas Créole. « Elle a le teint si mat et de si grands yeux ! » disait-elle. Le docteur répondit qu'il y avait apparence et coupa court à la conversation. Seu-

lement, en sortant de la salle à manger, il prit familièrement le bras de Lamartine et, l'entraînant au fond du jardin, il lui dit sur le ton des confidences et comme s'il avait deviné sa pensée :

— Puisque cette jeune femme vous intéresse, je ne vois aucun inconvénient à vous révéler son état civil. Elle est, en effet, d'origine créole, mais elle habite à Paris. C'est la femme de M. Charles, l'illustre physicien. Il l'épousa à vingt ans pour sa beauté et pour lui faire un sort, quand il en avait tout près de soixante. Il en a soixante-dix à présent, et il est atteint d'une maladie qui l'empêche de voyager. Voilà pourquoi Mme Charles est seule. Mais elle adore son mari, et M. Pictet, de Genève (19), qui l'a amenée ici, il y a une dizaine de jours, me disait, en la recommandant à mes soins, que jamais il n'avait vu une plus noble créature. Elle écrit quotidiennement à M. Charles, et matin et soir, quand je la visite, elle m'adjure de hâter sa guérison, tant il lui tarde de le rejoindre. Mais j'ai bien peur qu'elle ne soit obligée de partir avant d'être guérie. Au lieu de l'envoyer faire une cure d'air à Genève (20), on aurait mieux fait de lui ordonner les eaux

d'Aix au mois de juillet. L'air de Genève est trop vif pour les poitrines délicates comme la sienne, car la maladie de langueur qu'ont diagnostiquée les médecins de Paris m'a tout l'air d'un commencement de phtisie.

— Serait-il possible ? dit Lamartine. Oh ! mourir à cet âge !

— J'espère encore que les eaux d'Aix auront assez de vertu pour conjurer le mal qui la menace, mais il ne faudrait à cette charmante femme aucune préoccupation, aucun sujet d'inquiétude; c'est déjà trop qu'elle sache son mari malade. Et puis, gare les mauvais jours! nous avons encore quelques hirondelles. Que la neige se mette à tomber sur les sommets de la Savoie, les retardataires rejoindront les autres, et Mme Charles devra les suivre.

Lamartine écoutait le docteur comme s'il s'était agi d'une consultation pour une personne de sa famille. Quand il l'eut quitté, il remonta dans sa chambre en proie à une émotion qu'il avait peine à contenir, et tombant à genoux au pied du crucifix qui était au chevet de son lit, il murmura : « O mon Dieu, ayez pitié d'elle ! »

IV

La Tempête.

Le lendemain, par une tiède après-midi, Lamartine se dirigeait vers le lac du Bourget pour y faire une partie de bateau. C'était sa promenade favorite. Il connaissait déjà les golfes les plus écartés du lac et ses anses les plus sauvages, et il était renommé parmi les bateliers pour ses longues navigations sur les deux rives de France et de Savoie. Mme Charles s'embarquait aussi quelquefois au milieu du jour, pour des courses moins longues, et comme ils la savaient malade, les bateliers avaient soin de la ramener au port dès qu'ils apercevaient dans le ciel un nuage suspect ou que le vent fraîchissait. Ce jour-là, leur expérience fut mise en défaut.

« Ils lui avaient promis une traversée facile pour aller visiter les ruines de l'abbaye de Haute-Combe », située dans la partie la plus large du lac ; à peine avaient-ils fait « les deux tiers de la route, qu'une rafale de vent, sortant des gorges étroites de la vallée du Rhône », souleva les lames courtes et les précipita contre le bateau. Bientôt sa voile fut emportée, et le batelier eut toutes les peines du monde à le tenir sous le poids rythmé de ses rames étendues. Il dansait comme une coquille de noix sur les vagues toujours grossissantes. Que faire? le retour était impossible et il fallait plus d'une demi-heure, en ramant fort, pour être à l'abri du danger sous les noires falaises de Haute-Combe.

A ce moment, la barque de Lamartine n'était plus qu'à quelques brasses de l'île qui porte encore aujourd'hui le nom de son ancien propriétaire. J'ai nommé M. de Chatillon et du même coup la belle pièce de vers que Lamartine lui dédia un peu plus tard sous le titre de *la Retraite*. M. de Chatillon était apparenté à Louis de Vignet, et Lamartine allait le visiter ce jour-là, quand ses yeux, qui depuis quelque temps étaient atta-

chés sur la voile blanche de la jeune malade, s'aperçurent du péril que courait son bateau. Heureusement que sa barque à lui était montée par quatre vigoureux rameurs. Immédiatement il leur commanda de virer de bord et de voler au secours du bateau en détresse. Mais, étant donnée la distance qu'ils avaient à parcourir, il leur fallait près d'une heure pour l'atteindre. Qui pouvait assurer que d'ici là il n'aurait pas sombré? On le voyait bondir à la cîme des lames, s'engouffrer dans l'abîme qu'elles creusaient sous lui et puis reparaître plus haut encore pour disparaître de nouveau. Lamartine, qui tout de suite avait reconnu le bateau de Mme Charles, ne vivait plus d'inquiétude et pressait les rameurs d'aller plus vite encore. Enfin, après une heure de lutte contre la tempête, ils l'atteignirent au moment où une vague énorme venait de le jeter sur le sable au pied des ruines du monastère.

Ils poussèrent un cri de joie, et comme le batelier de Mme Charles leur faisait des appels désespérés en montrant de la main le fond de sa barque, ils se précipitèrent à l'envi dans le lac pour

secourir la malheureuse naufragée. Elle était évanouie, et tout son corps baignait dans l'eau glacée, à l'exception du buste et de la tête qui, elle, reposait comme morte sur le petit coffre de bois où les bateliers renferment, à la poupe, leurs filets et leurs provisions. « Ses cheveux dénoués flottaient autour de son cou et sur ses épaules, comme les ailes d'un cygne noir à demi submergé au bord d'un étang ». Son visage, aux couleurs presque effacées, avait le calme du sommeil le plus paisible. Jamais Lamartine ne l'avait vue et jamais il ne la revit si divinement transfigurée. Trente ans après, quand il écrivit *Raphaël*, il se demandait si Dieu n'avait pas voulu lui donner, dans cette première et solennelle impression, l'image de la mort sous laquelle il était destiné à la revoir éternellement dans sa mémoire et à l'y invoquer à jamais.

Les bateliers l'aidèrent à soulever le corps de Mme Charles de son lit d'écume et à le transporter, au delà des rochers, dans une petite maison de pêcheur qui leur servait d'auberge quand ils conduisaient des visiteurs à l'abbaye. Cette chaumière se composait de deux pièces : en bas, il y

avait une salle obscure et enfumée avec un âtre immense; en haut, une petite chambre éclairée par une lucarne sans vitre et meublée de trois lits clos à la mode de Bretagne, où couchait toute la famille.

La mère et deux jeunes filles de la maison, à qui fut remise la jeune femme évanouie, commencèrent par l'étendre sur un matelas devant la cheminée où elles allumèrent un feu de paille et de branches de genêt; puis, Lamartine et les bateliers s'étant retirés par décence au dehors, elles la délacèrent, lui ôtèrent ses vêtements pour les faire sécher, essuyèrent ses membres et ses cheveux ruisselants d'eau et la portèrent dans un des lits de la chambre qu'elles avaient chauffé au préalable « avec une des pierres tièdes du foyer, suivant l'usage des paysans de ces montagnes ». Elle était toujours évanouie, mais son cœur n'avait pas cessé de battre, quoique irrégulièrement. Après avoir essayé inutilement de lui faire avaler quelques gouttes de vin et de vinaigre, voyant que rien ne pouvait la rappeler à la vie, elles crurent que c'était fini d'elle et se répandirent en lamentations. « La dame est tré-

passée, criaient-elles, il n'y a qu'à pleurer et à chercher un prêtre ! » Ces cris effrayèrent Lamartine qui monta l'escalier quatre à quatre et s'étant assuré que « la dame » respirait encore, imposa silence aux femmes ainsi qu'aux bateliers qui se lamentaient avec elles. Avant de songer à mander un prêtre, il demanda s'il n'y avait pas un médecin dans les environs ; on lui répondit qu'il y en avait un à deux heures de Haute-Combe, dans un village situé sur un des plateaux du mont du Chat. Il donna un écu au batelier qui lui parut le plus agile avec ordre de le ramener coûte que coûte. Ce batelier partit en courant, les autres s'attablèrent, rassurés par l'attitude de Lamartine, et pendant que les femmes allaient et venaient dans la maison pour préparer le souper, le jeune poète, assis sur un sac de maïs, au pied du lit de la mourante, contemplait tristement son visage immobile, ses yeux clos et ses lèvres décolorées. La nuit était venue. Une des jeunes filles avait fermé le volet de la lucarne qui s'ouvrait sur le lac et suspendu contre le mur une petite lampe à bec de cuivre. La lueur de cette lampe, tombant sur le drap et



RUINES DE L'ABBAYE DE HAUTE-COMBE

D'après une eau-forte de Dunout.

la figure de Mme Charles, avait quelque chose de funèbre. On eut dit la veillée d'une morte.

Cependant Lamartine crut s'apercevoir à un moment que l'étrangère avait dérangé les plis du drap qui lui recouvrait les épaules. Il se leva, se pencha sur son front pour y noter quelque signe de vie. Les yeux et la bouche ne remuaient pas, mais le bras droit s'était dégagé des couvertures dans les spasmes du sommeil. Il était à présent passé sous son cou et laissait voir à un de ses doigts, sous les anneaux déroulés de sa chevelure noire, un anneau d'or orné d'un rubis « où se réverbérait la lumière de la lampe ».

Pendant ce temps-là les femmes de la maison s'étaient couchées sans se déshabiller sur le plancher. Elles dormirent jusqu'à ce que le coq se mît à chanter dans la cour. Alors elles descendirent l'une après l'autre pour aller au travail, et Lamartine qui n'avait pas clos l'œil de la nuit resta seul dans la chambre.

Le jour commençait à poindre. Il ouvrit le volet de la lucarne, espérant que l'air frais du matin aurait, sur la pauvre évanouie, la bienheu-

reuse influence qu'il a sur toute la nature, mais le lit demeura sans mouvements. Tout à coup il entendit les femmes qui priaient ensemble, en bas, avant de commencer leur journée. L'envie de prier lui vint à son tour, et, tombant à genoux sur le plancher, les mains jointes sur le bord du lit, les yeux fixés sur le visage de Mme Charles, il pria longtemps, ardemment, jusqu'aux larmes, tant et si bien qu'elles l'aveuglèrent, et qu'en voulant les essuyer il sentit une main qui touchait la sienne et retombait doucement sur sa tête, comme pour écarter ses cheveux et dévoiler ses traits. Il poussa un cri : les yeux de l'étrangère s'étaient dessillés, sa bouche entr'ouverte esquissait un sourire, et il entendit qu'elle murmurait : « O mon Dieu, je vous remercie. J'ai donc un frère ! »

— Un frère ? Oh ! non, madame, répondit Lamartine en baisant respectueusement la main qu'elle lui tendait, mais un ami qui donnerait sa vie pour sauver la vôtre et qui mourrait de votre mort, si Dieu était assez cruel pour vous rappeler à lui. Mais non, vous vivrez !...

Et, sur ces mots, il se leva pour appeler les

femmes. Elles montèrent précipitamment et telle fut leur surprise de voir la naufragée réveillée et souriante, qu'elles crurent à un miracle et poussèrent des cris de joie. Au même instant, le médecin qu'on était allé chercher, entra. Il examina la malade, ordonna quelques infusions de plantes sauvages pour calmer les mouvements trop brusques de son cœur et lui recommanda le repos, ajoutant, mais tout bas à l'oreille de Lamartine, qu'elle avait la poitrine extrêmement délicate et qu'il craignait que cet accident eût, un jour ou l'autre, des suites fâcheuses.

V

L'Abbaye de Haute-Combe.

Quand le médecin fut parti, pendant que les femmes cherchaient dans les prés les simples qu'il avait indiqués, Lamartine s'approcha du lit de Mme Charles et, l'ayant rassurée sur son état, lui demanda la permission de la laisser une heure ou deux, — le temps, pour elle, de recevoir des femmes les soins nécessaires, et, pour lui, de visiter les ruines de l'Abbaye.

La visite ne fut pas longue. Outre que Lamartine eut toujours plus de goût pour les grands spectacles de la nature que pour les monuments de l'homme, si poétiques que le temps les ait rendus en les effondrant et en les recouvrant de lierre et de graminée, il n'avait guère le cœur à déplorer les restes de l'ancienne sépulture des princes de la Maison de Savoie. En d'autres cir-

constances peut-être se serait-il arrêté, à cause de ses souvenirs de collège, devant le mur plein percé d'une porte de l'ancienne chapelle de Belley ou devant le cénotaphe de Claude d'Estavayer, évêque de cette ville, abbé commandataire de Haute-Combe et fondateur de cette chapelle. Mais pour le moment il n'avait qu'une préoccupation, qu'une pensée, qu'une image dans les yeux et dans le cœur, je n'ai pas besoin de dire laquelle. Tant que Mme Charles était demeurée entre la vie et la mort, il n'envisageait que cette dernière éventualité; la crainte de la voir mourir là, dans cette maison de pêcheur, lui ôtait jusqu'au sentiment de la situation délicate que le hasard avait créée entre eux. Mais à présent qu'elle était sauvée, il repassait dans son esprit tous les faits et gestes dont il avait été l'acteur ou le témoin, et il cherchait à deviner quelles pourraient en être les conséquences prochaines. Serait-ce de l'amitié? serait-ce de l'amour? De l'amour, il n'y fallait pas songer, puisqu'elle n'était pas libre, qu'elle était la femme honorée, respectée, d'un des plus grands noms de France, et que, le voulût-elle, il ne

consentirait jamais à être l'amant d'une femme adultère. L'amitié!... ah! sans doute, après ce qui s'était passé, elle serait aussi tendre que respectueuse, aussi fidèle que dévouée; elle serait faite de vénération et de reconnaissance. Il aurait à Paris une maison qui serait un peu celle de ses parents; le mari, au besoin, lui servirait de père; la femme serait sa protectrice et son Egérie. Certes, tout cela était fort estimable, mais ne manquerait-il pas quelque chose à son bonheur? Et alors, l'idée de la possession, idée chaste et ardente à la fois, lui montait au cerveau, le charmait et le bouleversait tour à tour : elle était si belle et si touchante! elle paraissait si bonne et si digne d'être aimée! Il n'avait encore jamais rencontré une femme devant qui il eût éprouvé le besoin de se mettre à genoux. Graziella était une enfant qu'il avait cueillie, comme une fleur, dans toute sa candeur virginale. Mais la pensionnaire du docteur Perrier, la naufragée de Haute-Combe était une femme qui savait ce qu'est la vie, qui avait aimé, qui avait souffert, et qui, par cela même, pouvait donner beaucoup plus que l'autre!...

Telles étaient les pensées contradictoires qui s'agitaient en lui, pendant sa promenade autour du monastère. Et la rapidité avec laquelle il passait de l'une à l'autre se communiquait aux mouvements mêmes de son corps. Il allait, il courait, il volait sans presque toucher terre, « comme ces fantômes que leur impalpabilité soulève et qui glissent sur le sol sans y former de pas. Il ouvrait les bras à l'air, au lac, à la lumière, comme s'il eût voulu étreindre la nature et la remercier de s'être incarnée et animée pour lui dans un être qui rassemblait, à ses yeux, tous ses mystères, toute sa splendeur, toute sa vie, tout son enivrement !... »

Cependant le soleil de midi avait atteint la cîme des pans de muraille de l'abbaye. Dès qu'il s'en aperçut, Lamartine redescendit en bondissant vers la petite auberge. Comme il en approchait, il vit, dans un pré en pente derrière la maison, la jeune malade assise au pied d'un mur, qui lisait au soleil. Elle avait la robe blanche qu'elle portait habituellement dans ses courses à âne à travers les montagnes, et cela faisait une jolie tache de lumière sur la verdure de la

prairie. L'ombre d'une meule de foin garantissait sa figure ; tout autour il y avait des enfants qui venaient de lui apporter des fleurs et des châtaignes. Elle reconnut Lamartine et voulut se lever comme pour aller à lui. Mais il était déjà près d'elle. Il s'établit alors entre eux un silence qui dura plusieurs minutes pendant lesquelles leurs yeux, tout en se cherchant, évitaient de se rencontrer. A la fin elle lui fit signe de s'asseoir, non loin d'elle, sur les bords de la meule de foin, mais le tremblement de ses lèvres l'empêchait de prononcer une parole et le trouble de Lamartine augmentait encore son embarras. Elle rompit tout de même le silence et, d'une voix tremblante, avec une légère inflexion de reproche :

« — Vous suis-je donc redevenue étrangère depuis que je n'ai plus besoin de vos soins ? lui dit-elle. Oh ! quant à moi, je ne sais rien de vous que votre nom et votre visage, mais je sais votre âme, et cela me suffit. Un siècle ne m'en apprendrait pas plus. »

— Et moi, madame, lui dit Lamartine en balbutiant, je n'ai besoin pour vivre que de me souvenir des choses d'hier et d'aujourd'hui...

« — Oh ! ne vous trompez pas ainsi, reprit-elle ; ne voyez pas en moi une illusion divinisée de votre cœur ; je souffrirais trop, le jour où cette chimère viendrait à s'évanouir. Mais dites-moi, car cela m'inquiète depuis que je vous ai aperçu dans le jardin, pourquoi êtes-vous si seul et si triste, pourquoi vous éloignez-vous toujours des hôtes de la maison et vous renfermez-vous dans votre chambre ? On m'a dit que vous veilliez fort avant dans la nuit. Avez-vous donc un secret que vous ne confiez qu'à la solitude ? »

En prononçant ces dernières paroles, elle avait baissé les yeux comme pour voiler l'impression que la réponse de Lamartine allait faire dans son esprit.

« — Ce secret, lui dit-il, c'est de n'en point avoir ; c'est de sentir le poids d'un cœur qu'aucun enthousiasme ne soulevait jusqu'à cette heure dans ma poitrine ; c'est qu'après avoir essayé de le donner plusieurs fois à des sentiments incomplets, j'ai toujours été obligé de le reprendre avec des amertumes, des circonstances ou des dégoûts qui m'ont, si jeune et si sensible, découragé pour jamais d'aimer. »

VI

Les Confidences.

Alors il lui raconta toute sa vie, comme il l'aurait fait à Dieu lui-même, sans lui rien déguiser. Quand il eut fini, il leva les yeux sur elle comme sur son juge. Elle était toute tremblante et toute pâle d'émotion.

— Dieu ! s'écria-t-elle, que vous m'avez fait peur ! Si vous n'aviez pas eu cette jeunesse désœuvrée, souffrante et solitaire, « il y aurait eu entre nous deux une harmonie de moins. Vous n'auriez pas senti le besoin de plaindre quelqu'un ; et j'aurais moi-même quitté la vie sans avoir entrevu l'ombre de mon âme ailleurs que dans la glace où ma froide image m'était retracée !... » L'histoire de votre vie a plus d'un rapport avec la mienne. Seulement la vôtre commence, et la mienne...

Il l'empêcha d'achever :

— Non, non, lui cria-t-il, en se jetant à ses pieds, non, non, elle n'est pas près de finir, ou si elle finissait, je le sens, ce serait pour nous deux !...

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'une rougeur subite envahit le visage de Mme Charles.

« — Relevez-vous, lui dit-elle, d'une voix grave et triste, vous vous trompez, mon ami, sur la pauvre créature qui est devant vos yeux. Elle n'est que l'ombre de la jeunesse, l'ombre de la beauté, l'ombre de l'amour... Gardez votre cœur pour celles qui doivent vivre, et ne me donnez que ce qu'on donne aux mourants, une main douce pour m'aider à franchir le dernier pas. » Je sais que je n'en ai pas pour longtemps !...

Et comme Lamartine allait protester de nouveau, elle reprit sans lui laisser le temps de parler :

« — Ecoutez-moi. Je ne veux pas que vous vous attachiez à une vaine apparence, à une illusion, à un songe. Je veux que vous sachiez à qui vous engagez si témérairement une âme que je ne pourrais retenir qu'en la trompant. » Vous m'avez

raconté votre vie. A mon tour de vous raconter la mienne. Vous verrez qu'elle est pleine de tristesse et que je ne suis venue au monde que pour m'abreuver de mes larmes.

— Je me nomme Julie Bouchaud des Hérettes. Je suis née à Paris par le fait du hasard. Ma mère qui était de sang créole et la sœur de M. de Bergey, membre du Corps législatif sous l'Empire, aurait dû me donner le jour à Saint-Domingue, car mes parents y résidaient le plus souvent et y avaient de grandes propriétés. Ma famille paternelle est originaire de Nantes où elle a occupé de hautes situations aux XVIIe et XVIIIe siècles (21). Mon père y habite depuis que la révolte des noirs nous a complètement ruinés. J'avais six ans quand je perdis ma mère : elle périt d'une façon tragique, en voulant fuir de Saint-Domingue. Elevée par une sœur qui était beaucoup plus âgée que moi et que j'eus le chagrin de perdre, quand j'avais onze ans, je fus ramenée en France par mon père, en pleine Révolution, et recueillie par un oncle qui possédait aux portes de Nantes le manoir de Plessis-la-Musse. C'est dans cette vieille gentilhommière

que j'ai passé tout le temps de la Terreur. Je me demande par quel miracle nous pûmes échapper à la justice sommaire de Carrier. Pendant plus de dix-huit mois je n'entendis parler que d'arrestations de « brigands », de noyades et de guillotine. Après le 9 Thermidor, mon oncle Bouchaud me mit en pension à Nantes, mais bientôt je fus réclamée par ma tante de Bergey qui me fit élever avec sa fille dans une des principales maisons d'éducation de Paris. L'hiver, on me conduisait dans la société créole qui était très nombreuse et très mondaine ; l'été je passais mes vacances dans une belle propriété que mon oncle de Bergey avait achetée à la Grange, près Tours (22). C'est là qu'au mois de juillet 1804, j'épousai M. Charles, le physicien dont vous avez sans doute entendu parler. Nous nous rencontrions quelquefois chez des amis communs, et son frère qui avait été gouverneur de Saint-Domingue connaissait beaucoup mes parents. Après la mort de ma tante de Bergey, il me vit si seule qu'il eut pitié de moi. Mon père ne voulait pas consentir à ce mariage, parce que M. Charles avait près de quarante ans de plus que moi. C'était, en effet, beaucoup, mais

outre qu'il ne portait pas son âge, il avait de si belles manières, il jouissait d'une telle réputation, il me témoignait tant de sympathie, que je n'hésitai pas une minute. Et jamais je n'ai regretté de lui avoir donné ma main. Certes, j'aurais mieux aimé épouser un homme de vingt-cinq à trente ans; la société d'un vieillard n'est pas très gaie pour une jeune femme, et M. Charles ne pouvait me donner comme amies que les femmes de ses amis, qui presque toutes étaient sur le retour. L'atmosphère où il m'avait transportée était donc plutôt triste, mais il me rendit si heureuse, que mon cœur de vingt ans ne battit jamais pour un autre. Ah! si, il faut que je vous fasse cet aveu, une seule fois je me surpris, je ne dirai pas à aimer, mais à me sentir portée vers un homme tout puissant que les femmes recherchaient pour son génie, pour la gloire dont il était entouré, et qui dans les salons me comblait d'égards (23). « J'étais enivrée non d'orgueil, mais d'étonnement et de reconnaissance. J'allais céder à un sentiment que je croyais une tendresse de l'âme », quand je devinai la nature de cet amour glorieux. « Je rougis de mon



CHARLES A 72 ANS

D'après une lithographie de Jules Boily.

erreur, je repris mon âme » et, depuis, je n'ai jamais cherché à m'évader du milieu monotone et froid où je vis depuis douze ans. Je suis devenue l'élève et la collaboratrice de mon mari ; je m'intéresse à ses travaux, comme il s'intéresse à mes plaisirs. Nous avons un certain nombre de goûts communs : il aime la littérature, et j'en raffole ; la musique, et c'est mon passe-temps favori. Jamais il ne me refuse rien, et, qu'il souffre ou non, il me montre toujours le même visage.

« Quand je suis tombée malade, il fit appeler médecin sur médecin. Tous furent d'avis que j'avais besoin de changer d'air, et que les spasmes au cœur dont j'étais menacée disparaîtraient sous un ciel moins brumeux et plus doux. Mon mari, qui avait besoin de mes soins, non seulement parce qu'il est vieux, mais encore parce qu'il est atteint lui-même d'une grave maladie, n'hésita pas à se séparer de moi. Il est très lié depuis longtemps avec la famille Pictet, de Genève. Il me confia à cette famille. Je restai sur les bords du Léman, depuis le commencement de juillet jusqu'à la mi-septembre, sans éprouver un mieux sensible. Rien n'a pu me rendre ma

jeunesse flétrie, ni l'air tiède du lac, ni l'air vif des glaciers. C'est alors qu'en désespoir de cause, on m'envoya aux eaux d'Aix. J'y étais depuis quelques jours, quand vous y êtes arrivé. Je doute qu'elles me soient salutaires, et que j'aie le temps de guérir avant de rentrer à Paris. Mais quel que soit mon sort, je n'ai plus le droit de me plaindre. Vous avez réveillé au fond de mon cœur un sentiment qui, s'il n'était pas mort, y était à tout le moins endormi. Je me sens une âme nouvelle, et ce matin, quand je me suis réveillée de mon sommeil léthargique et que je vous ai vu en prière au pied de mon lit, ma première pensée, le premier élan de mon âme, a été pour remercier Dieu de m'avoir donné un frère. Car de quel autre nom pourrais-je vous nommer ? Hélas ! il est trop tard pour recommencer ma vie, mais que je vive ou non, je vous promets de vous aimer toujours comme une tendre sœur. »

En prononçant ces mots, elle passa rapidement sa main sur ses beaux yeux battus pour y essuyer une ou deux larmes, et, quand elle la laissa retomber le long de son corps, Lamartine s'en empara et la couvrit de baisers.

VII

La Chanson du vieux Robin.

L'arrivée des bateliers mit fin à cette scène. Ils venaient les prévenir que le lac avait repris son calme, et qu'il était temps de regagner la rive de Savoie.

Mme Charles se leva pour les suivre. Elle prit le bras que lui offrait respectueusement Lamartine, et en les voyant marcher ainsi, côte à côte, d'un pas mesuré et l'air heureux, personne n'eût douté qu'ils étaient frère et sœur. Ah! le joli couple et qu'il était bien assorti! Avec ses cheveux noirs ébouriffés sous son chapeau montagnard, son teint hâlé, son cou dégagé, sa cravate flottante, Lamartine ressemblait aux moissonneurs de la campagne romaine idéalisés par le pinceau de

Léopold Robert, avec, en plus, quelque chose d'éthéré, de divin, dans le port de la tête et l'expression du visage. Et quant à elle, c'était en toute vérité l'image mélancolique de l'Amitié doucement appuyée sur le bras de l'Amour. Nous avons vu qu'elle portait une robe blanche. Elle s'était enveloppée, comme le soir où elle apparut à Lamartine, dans un châle de même couleur qu'elle avait noué à sa ceinture et dont un pan ramené sur sa tête faisait l'office de mantille, et ce costume lâche et négligé, qui lui seyait à ravir, donnait encore plus d'abandon à sa démarche un peu traînante. Par instants son pied mal assuré trébuchait ; son bras alors pesait plus lourdement sur le bras de son compagnon, et c'était un délice pour lui de sentir ainsi le poids de son corps, car, en se retournant vers elle, sa tête touchait presque la sienne, et la brise du soir mêlait en se jouant leur haleine et les boucles de leurs cheveux.

La soirée était aussi calme qu'elle avait été orageuse, la veille. La longue chaîne abrupte du mont du Chat, les murailles sévères de la Chambolle et les collines verdoyantes de Saint-

Innocent et de Tresserve s'enveloppaient de proche en proche de vapeurs violettes qui les faisaient paraître plus hautes et plus éloignées, et le lac endormi qu'elles encadraient ainsi d'une bordure d'améthyste, avait l'air d'une glace posée sur le ciel renversé. Il y courait par-ci par-là de petits nuages rouges qui prolongeaient les derniers reflets du jour, et l'on voyait le long des rives de minces colonnes de fumée bleue qui descendaient au fond du lac à mesure qu'elles s'élevaient des cheminées des hameaux voisins.

La barque où ils prirent place était celle qu'avait louée Lamartine ; celle de Mme Charles suivait, montée par son batelier. « Un petit rideau, comme dans les gondoles de Venise, les séparait de l'équipage. » La malade se coucha sur un des bancs, le coude sur le coussin, les pieds recouverts du manteau du jeune poète replié en plusieurs doubles, et lui s'étendit en face d'elle, au fond du bateau, de manière à surveiller ses moindres mouvements. Pendant longtemps ils contemplèrent en silence l'admirable tableau qui se déroulait, au branle des rames, à droite et à gauche de leur embarcation. Pendant longtemps,

après que se furent éteintes les dernières lueurs du crépuscule, ils n'eurent pour s'éclairer que la lumière laiteuse et vacillante des étoiles, pour se guider que les feux épars et distants des villages, qui brillaient sur les bords du lac comme des vers luisants. Et le bateau glissait comme une ombre entre deux firmaments pareils, sans autre bruit que celui des rameurs. Puis la lune se leva, ronde et pure, qui mit graduellement de la vie partout où la nuit avait étendu les voiles de la mort. Les bateliers, inspirés par ce spectacle, se mirent à chanter quelques psalmodies traînantes et monotones qui bercent et provoquent le sommeil. Elles rappelèrent à Lamartine la jolie romance que Mme Charles chantait, l'autre soir, chez le docteur Perrier, et, lui prenant doucement la main :

« — Ah ! si vous marquiez pour moi, lui dit-il, cette nuit délicieuse par quelques accents jetés à ces vagues et à ces ombres, pour qu'elles restent à jamais pleines de vous ? »

Elle ne répondit pas, mais voyant qu'elle se soulevait sur sa couche, il fit signe aux bateliers de se taire, et voici ce qu'elle chanta :

LE VIEUX ROBIN GRAY

Paroles de FLORIAN. Musique de MARTINI.

3

Quand les mou_tons sont dans la berge rie,

_Quand le som_meil aux humains est si doux,

Je pleure, hé_las! les chagrins de ma_vi _ e;

1

Et près de moi dort mon bon vieux é_poux.

James m'aimait : pour prix de sa constance,
Il eut mon cœur ; mais James n'avait rien.
Il s'embarqua dans la seule espérance
A tant d'amour de joindre un peu de bien.

Après un an notre vache est volée,
Le bras cassé, mon père rentre un jour ;
Ma mère était malade et désolée,
Et Robin Gray vint me faire la cour.

Le pain manquait dans ma pauvre retraite,
Robin nourrit mes parents malheureux ;
La larme à l'œil, il me disait : Jeannette,
Epouse-moi, du moins, pour l'amour d'eux.

Je disais non ; pour James je respire ;
Mais son vaisseau sur mer vint à périr.
Et j'ai vécu, je vis encor pour dire :
Malheur à moi de n'avoir pu mourir !

Mon père alors parla de mariage ;
Sans en parler ma mère l'ordonna ;
Mon pauvre cœur était mort du naufrage :
Ma main restait, mon père la donna.

Un mois après, devant ma porte assise,
Je revois Jame, et je crus m'abuser.
« C'est moi, dit-il, pourquoi tant de surprise ?
Mon cher amour, je reviens t'épouser. »

Ah ! que de pleurs ensemble nous versâmes !
Un seul baiser, suivi d'un long soupir,
Fut notre adieu ; tous deux nous répétâmes :
Malheur à moi de n'avoir pu mourir !

Je ne vis plus, j'écarte de mon âme
Le souvenir d'un amant si chéri ;
Je veux tâcher d'être une bonne femme,
Le vieux Robin est un si bon mari !

Ce n'était pas sans raison que Mme Charles avait choisi dans son répertoire cette ballade

écossaise, dont le thème avait tant de rapports avec l'histoire de sa vie. Elle avait cru s'apercevoir, à certaines paroles qui lui étaient échappées dans la barque, sous le manteau de la nuit, que Lamartine avait des idées sur elle, qu'elle ne voulait favoriser d'aucune manière, et elle avait voulu par cette allusion transparente lui enlever tout espoir de ce côté. Après chaque couplet, elle mettait un silence, comme pour lui donner le temps de le bien méditer. Après le dernier, il fondit en larmes, et l'impression que lui laissa cette ballade fut si profonde et si durable, que, trente ans après, il écrivait à ce sujet dans *Raphaël :*

« Je ne sais pas qui a écrit cette musique ; mais qui que ce soit, qu'il soit béni pour avoir trouvé sous quelques notes cet infini de la tristesse humaine dans le gémissement mélodieux d'une voix ! Depuis ce jour il ne m'a plus été possible d'entendre les premières mesures de cet air sans m'enfuir comme un homme poursuivi par une ombre ; et quand je sens le besoin d'ouvrir mon cœur par une larme, j'en chante intérieurement moi-même le refrain plaintif, et je

me sens prêt à pleurer, moi qui ne pleure jamais! »

J'ai cherché longtemps cette ballade qu'on ne chante plus en France. J'ai fini par la découvrir, grâce au premier quatrain qu'en a cité Lamartine et aux précieuses indications du distingué critique anglais, M. Edmund Gosse.

Elle est l'œuvre de lady Anne Lindsay (depuis lady Anne Barnard, 1750-1825), fille aînée de James, cinquième comte de Balcarres. Publiée sous le voile de l'anonyme, en 1772, comme spécimen de poésie écossaise *ancienne,* elle obtint immédiatement une vogue extraordinaire, mais on n'en connut l'auteur qu'en 1823, année où lady Anne Barnard le révéla à Walter Scott dans l'intéressante lettre que voici :

« *Robin Gray,* ainsi appelé du nom du vieux berger de Balcarres, remonte au commencement de l'année 1772. Ma sœur Margaret s'était mariée et avait accompagné son mari à Londres. J'étais triste, et je m'efforçais de me distraire en m'essayant à des jeux poétiques. Il y avait une mélodie anglo-écossaise que j'aimais passionnément. Sophie Johnstone, qui vivait avant votre temps,

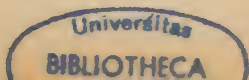
nous la chantait souvent à Balcarres. Elle ne s'offensait pas des paroles inconvenantes qui me gênaient. Je désirais beaucoup chanter l'air de la vieille Sophie avec des paroles différentes et adapter à ses sons plaintifs quelque petite histoire de vertueuse détresse de la vie humble, qui pourrait mieux leur convenir. Pendant que je m'occupais à cet effet dans mon boudoir, j'appelai ma petite sœur Elizabeth, maintenant lady Hardwicke, qui était la seule personne près de moi. « Je viens d'écrire une ballade, ma chère; je surcharge mon héroïne de maintes infortunes. J'ai déjà expédié son Jamic sur les mers, cassé le bras de son père et fait tomber malade sa mère, et je lui ai donné le vieux Robin Gray pour courtiseur; mais je voudrais l'accabler d'une cinquième infortune dans le même quatrain, la pauvre! Aide-moi à la trouver. » — « Voleleur la vache, sœur Anne! » répondit la petite Elizabeth. La vache fut immédiatement volée, et la chanson finie. A notre foyer et chez nos voisins, on réclamait toujours *Auld Robin Gray*. J'étais secrètement enchantée de l'approbation que la ballade rencontrait, mais telle était mon appré-

hension d'être soupçonnée d'écrire, sachant quelle gêne cela créait chez ceux qui en étaient incapables, que j'ai soigneusement gardé pour moi mon secret. » (24)

En quelle année la ballade du « Vieux Robin » passa-t-elle en France? Je ne le sais pas au juste, mais ce fut certainement avant la fin du XVIIIe siècle, puisqu'elle fut adaptée par Florian qui mourut en 1794. Quant à l'air populaire sur lequel on la chantait en Angleterre et en Ecosse, il fut arrangé par Martini (25), l'auteur de *Plaisir d'amour*, qui en fit une chose exquise. C'est la musique de Martini que chantait Mme Charles.

Elle avait à peine terminé sa chanson, que le bateau arriva devant le petit môle du *Pertuis*, qui sert de port à Aix-les-Bains. Il était près de 9 heures. A cette heure tardive il n'y avait ni voitures, ni ânes pour ramener les étrangers à la ville, et du môle à la pension Perrier il y avait tout près d'une demi-lieue. La route était trop longue pour permettre à Mme Charles de la faire à pied... « Après avoir vainement frappé aux

portes de deux ou trois chaumières voisines du lac, les bateliers proposèrent de porter la dame jusqu'à Aix. Ils enlevèrent gaiement leurs avirons des anneaux qui les attachaient au bordage; ils les lièrent ensemble avec les cordes de leurs filets; ils posèrent un des coussins du bateau sur ces cordes; ils formèrent ainsi un brancard souple et flottant sur lequel ils firent coucher l'étrangère. Puis, quatre d'entre eux, élevant chacun sur son épaule une des extrémités des avirons, ils se mirent en route sans imprimer au palanquin d'autre balancement que celui de leurs pas. Lamartine se tenait à côté du brancard, la main droite dans les mains de la malade », pour qu'elle pût s'appuyer à lui à la moindre secousse. Ils parcoururent ainsi en silence et lentement, sous la lune, la longue avenue des Peupliers, et quand ils pénétrèrent dans la cour de la pension Perrier, ce fut, du haut en bas de la maison, pendant plus d'une demi-heure, un bruit de portes ouvertes et fermées, des cris de joie, des larmes, des questions à n'en plus finir. Le docteur et sa femme ne s'étaient pas couchés, la nuit précédente, et avaient passé toute la journée dans des transes



mortelles. Trois ou quatre fois depuis le matin, ils avaient fait, avec leurs hôtes et la femme de chambre de l'étrangère, le trajet de la ville au port et du port à la ville, pour tâcher d'avoir des nouvelles, mais le lac était si agité et la brume si épaisse, qu'on ne distinguait même pas la rive opposée; et comme aucune barque n'était rentrée depuis la veille, nul ne pouvait dire ce qu'étaient devenus les deux promeneurs. Avaient-ils fait naufrage et péri avec leurs bateliers? ou bien avaient-ils réussi à s'abriter dans une anse, avant, pendant ou après la tempête? Voilà ce que chacun se demandait anxieusement, mais la bonne de Mme Charles n'était préoccupée que du sort de sa maîtresse; elle la pleurait déjà comme si elle était morte. Aussi, quand elle la vit descendre de son palanquin et traverser la cour, elle se jeta dans ses bras comme un enfant qui retrouve sa mère, en criant : « Madame ! voilà Madame ! »

— Mais oui, ma bonne Virginie (26), me voilà ! Remerciez monsieur de Lamartine, c'est lui qui m'a sauvée.

Le docteur fit entrer tout le monde dans la salle à manger, pendant que Mme Perrier courait

à la cuisine. On alluma un grand feu, on servit à boire aux bateliers qui se retirèrent ensuite, et quand les deux voyageurs se furent restaurés, Mme Charles se leva, prit congé du vieux médecin et de sa femme, et dit à Lamartine d'une voix très douce et quasi maternelle :

— Si nous allions nous reposer, mon ami, vous devez avoir grand besoin de dormir ! Venez, il fera jour demain !

Mais on dort mal après des émotions aussi fortes. Lamartine, quoique rompu de fatigue, se retourna longtemps dans son lit sans pouvoir dormir ; et même, quand le sommeil l'eut vaincu, son esprit surexcité ne cessa, toute la nuit, de battre la campagne. Il revit en songe toutes les péripéties de ces longues et courtes journées, et tel avait été sur lui l'effet des beaux yeux de la malade, quand ils se rouvrirent, au matin, dans l'auberge de Haute-Combe, — de sa main caressante, quand il la sentit passer sur sa tête, au pied de son lit, — de sa voix grave et douce, quand elle chanta, dans le bateau, sa ballade écossaise et qu'elle le nomma, au retour, à sa femme de chambre, que ces yeux, cette main,

cette voix le suivaient maintenant partout, endormi ou réveillé.

Ah! l'étrange aventure! On a bien raison de dire qu'il ne faut jurer de rien. Lui qui croyait ne plus pouvoir aimer, écœuré qu'il était de ses amours de passage, voilà que tout à coup il s'apercevait qu'il aimait pour la première fois. Il éprouvait, effectivement, à la seule pensée de cette créature exquise, une jouissance de l'âme, un sentiment qu'il n'avait encore éprouvé devant personne. Ce sentiment était fait de respect et de désir, mais le désir ici n'avait rien de charnel, du moins il le croyait, tant ses sens étaient apaisés, humiliés, anéantis dans le respect qu'elle lui inspirait. Celles qu'il avait aimées jusqu'à ce jour n'avaient pour elles que leur jeunesse et leur beauté; Mme Charles avait tout pour lui plaire. Son âme était aussi belle que son corps, et le fait seul qu'à trente ans elle se contentait de l'affection du vieillard de soixante-dix ans qu'était son mari, l'embellissait encore de toute la beauté du sacrifice librement consenti et noblement supporté.

Que ne l'avait-il rencontrée dix ans plus tôt,

quand elle était libre! Elle n'aurait jamais appartenu à un autre. Quelque chose lui disait qu'elle se serait donnée à lui, comme lui à elle, dans un élan irrésistible. Mais la fatalité les condamnait à s'aimer sans espérance. Il l'avait bien compris, quand elle avait chanté le dernier couplet de sa ballade :

> Je vais tâcher d'être une bonne femme,
> Le vieux Robin est un si bon mari !

Cela était dit sur un ton qui lui avait fendu l'âme. Et depuis, le vieux Robin avait pris à ses yeux les traits mêmes du bon vieux savant qui avait épousé Julie par commisération autant que par amour. Et il lui portait respectueusement envie !

VIII

Louis de Vignet.

Quand il s'éveilla, le soleil était déjà très haut dans le ciel; sa chambre en était tout inondée. Il écouta et ne perçut d'autre bruit au dehors que le gazouillement des oiseaux; en dedans que les pas de la femme de chambre qui allait et venait pour le déjeuner de sa maîtresse. Il se leva, revêtit son costume de chasseur de chamois et descendit à la table commune où le docteur Perrier déjeunait avec sa famille et ses hôtes.

Après avoir raconté la scène du naufrage et les transes par lesquelles il était passé, Lamartine pria le vieux médecin de monter chez Mme Charles et de lui demander pour lui la permission de prendre de ses nouvelles. Il n'en eut pas le temps. On la vit soudain entrer dans la salle à manger, rajeunie de figure et comme

rayonnante de bonheur. Elle éblouit tout le monde mais elle ne regarda que Lamartine. Au même instant on entendit dans la cour les trépignements et les sonnettes des mulets qui venaient la chercher, comme à l'habitude, pour la conduire dans la montagne. Sur un signe d'elle, « ses guides l'enlevèrent avec des cris de joie sur le fauteuil à marchepied flottant qui sert de selle aux femmes de Savoie », et Lamartine, qui lui avait offert de l'accompagner, suivit à pied son mulet aux clochettes tintantes.

Ils passèrent tout l'après-midi sur les hauteurs qui dominent la vallée de Chambéry, s'arrêtant aux beaux endroits pour admirer le paysage, ou bien encore pour cueillir les dernières fleurs des prés et pour ramasser des châtaignes. Tout en marchant, ils se faisaient part de la félicité qu'ils éprouvaient à se trouver seuls au milieu de cette nature alpestre et pour ainsi dire entre la terre et le ciel... Le soir ils redescendirent à pas lents et la main dans la main. De retour à l'hôtel, Mme Charles remonta dans son appartement pendant que Lamartine restait à souper à table d'hôte. Le souper fini, il frappa, comme ils en

étaient convenus, à la porte de sa chambre. Elle le reçut « à demi couchée sur un canapé recouvert de toile blanche, dans un angle, entre la fenêtre et la cheminée. Une petite table de bois brun sur laquelle brûlait une lampe de cuivre, portait des livres, des lettres reçues ou commencées dans la journée, une petite boîte à thé en acajou qu'elle lui donna en partant et deux tasses de porcelaine bleue et rose, de la Chine, dans lesquelles ils prenaient le thé » tous les soirs. Le docteur Perrier visita, suivant son habitude, la jeune malade et se retira discrètement après un quart d'heure de conversation. Enfin, quand sonna minuit, Lamartine se leva, baisa dévotement la main qu'on lui tendait et rentra chez lui où, avant de se coucher, il écrivit à Louis de Vignet la lettre suivante :

« 1er octobre 1816.

« Mon cher ami,

« Depuis ta dernière lettre où tu m'annonces ta prochaine visite, il m'est arrivé une grande joie. J'ai sauvé avant-hier une jeune femme qui se noyait sur le lac, et elle remplit maintenant

mes jours. Je ne suis plus seul chez le vieux médecin, je ne suis plus malade, je me sens rajeuni, guéri, régénéré. Quand tu verras cette bonne et douce créature, tu penseras comme moi que Dieu l'a mise sur ma route pour me dégoûter à tout jamais de ma vie passée. Viens donc bien vite partager notre bonheur et faire connaissance avec elle. Je lui ai dit qui tu étais, nous t'attendons. » (27)

Fils d'un sénateur de la Savoie que la Révolution avait ruiné, neveu par sa mère de Joseph et Xavier de Maistre, Louis de Vignet habitait tantôt avec sa sœur la maison paternelle qui était située à Chambéry dans la rue Saint-Antoine, à côté de l'ancien hôtel de Pingon, et tantôt le château de Servolex, à une lieue de la ville, que son frère Xavier avait acheté, remanié et agrandi, vers 1810 (28). C'était un des trois grands amis de Lamartine, et celui qui, après Aymon de Virieu, tint le plus de place dans son cœur. Ils s'étaient connus sur les bancs du collège de Belley. Plus âgé que Lamartine de dix-huit mois environ (29), d'une pensée plus mûre, et d'une volonté plus forte, il l'emportait souvent

sur lui dans les compositions littéraires, mais il suffisait qu'il l'eût pour rival pour qu'il en fût jaloux. Vignet était alors un grand jeune homme maigre, un peu voûté. « Son front était pâle et légèrement cuivré ; son œil enfoncé se cachait sous de longs cils ; son nez aquilin et effilé était sculpté avec une admirable finesse Les lèvres minces se desserraient rarement. Une expression habituelle d'amertume et de dédain déprimait un peu les coins de sa bouche. Il était taciturne et se promenait seul. Ses camarades ne l'aimaient pas, ses maîtres le craignaient. Il y avait du mécontent dans son silence et du conspirateur dans sa solitude. Il ne dissimulait pas son mépris pour les exercices religieux auxquels on les assujettissait. Il se vantait de son incrédulité et presque de son athéisme. » Tout cela avait jeté du froid dans ses rapports avec Lamartine qui était naturellement croyant, et aussitôt après leur sortie du collège, ils s'étaient perdus de vue sans aucun regret.

Cependant Vignet avait laissé un nom parmi ses camarades, et ses maîtres fondaient sur lui de grandes espérances. On savait qu'il faisait son



LOUIS DE VIGNET A 25 ANS

D'après le tableau de Mlle Stéphanie de Virieu.

droit à Grenoble, et même on commençait à parler de lui, pour son talent et pour la façon toute stoïque dont il portait sa pauvreté. « Il vivait, comme un sauvage, dans un fier dédain de la foule et ne donnait dans aucune des sottes vanités de la jeunesse des écoles. » On le rencontrait souvent dans les rues avec un livre sous le bras et un morceau de pain à la main, vêtu d'un habit noir râpé, les cheveux sur le dos et chaussé de souliers percés (30). Mais on ne le raillait pas, on le respectait, et tous ceux qui l'avaient entendu parler disaient qu'il marquerait un jour au barreau.

Sur ces entrefaites sa mère tomba malade et le rappela près d'elle. Elle languit trois ans, puis mourut, lui laissant le soin de veiller sur sa sœur et lui léguant sa foi pour tout héritage. Cette mort, suivant de près celle de son père, le retourna complètement. Il n'était déjà plus le même, en 1811, quand Lamartine le retrouva à Chambéry. Autant il était jadis sceptique, orgueilleux et dur, autant il était maintenant religieux, modeste et doux. C'est au point qu'il frappa Lamartine par sa parfaite ressemblance avec

l'image qu'il s'était faite du *Vicaire Savoyard*. (31)

Depuis lors ils ne se quittèrent plus, et le changement si caractéristique de Vignet s'accentua chaque jour davantage.

Le 27 mars 1813, Lamartine écrivait à Aymon de Virieu :

« J'ai reçu une lettre charmante de Vignet ; il me mande qu'il est chrétien et de la foi la plus vive, qu'il pratique autant qu'il peut et que cette douce conviction où il est parvenu fait le repos de son esprit et le bonheur de sa vie. » (32)

L'année suivante, Lamartine et Aymon de Virieu, étant gardes du corps à Paris, lui écrivaient sur la même feuille de papier, l'un commençant et l'autre finissant la lettre. Ils étaient à cette époque étroitement unis, et comme Louis de Vignet, de son village de Servolex, se lamentait « sur le sort de son pays divisé, avili, et perdant tout jusqu'à son nom » (33), ils le consolaient de leur mieux.

Vignet rimait très agréablement, mais sans vanité aucune. Son fils m'a communiqué tout un cahier de vers de lui où il y a de très belles choses. On en trouvera quelques-uns plus loin

sur la mort du Tasse que Lamartine appréciait beaucoup. Mais ce ne sont pas les meilleurs. En 1821, quand il fut attaché à la légation de Sardaigne à Paris, il obtint un grand succès dans les salons avec une ode sur *les Tombeaux de Haute-Combe*, mais il refusa toujours de les publier (34). Il avait commencé, comme Lamartine, par faire des vers légers, badins, dans la note des poètes galants du XVIIIe siècle. Après sa conversion, sa Muse qui se nourrissait des *Nuits* d'Young ne lui inspira que des chants sévères, religieux, quelque peu sermonneurs, et c'est lui qui, le cas échéant, prêchait Lamartine. Un jour que celui-ci désespérait de son avenir et lui avait fait certaines confidences, Vignet lui envoya une longue remontrance rimée dont voici quelques vers :

. . . .

Par pitié, laisse-moi le soin de ta douleur.
A celui que le sort accable
L'amitié, tu le sais, fut toujours secourable.
Obéis à sa voix et renais au bonheur.
Et d'abord hâte-toi de secouer tes chaînes;
Leur poids est accablant pour un cœur généreux.
Aux coupables amours succèdent trop de peines.

. . . .

Est-il quelque bien sous les cieux
Qui vaille un des plaisirs que donne l'innocence ?
Mais d'un sentiment vertueux
Tu peux connaître encor la douce jouissance...

. . . .

La vertu doit toujours consoler du malheur. (35)

Tel était l'ami que Lamartine invitait à le rejoindre.

IX

Amour et Politique.

Quelques années auparavant, Guichard de Bienassis, son autre camarade de collège, lui ayant confié qu'il avait une maîtresse dont il raffolait, Lamartine qui avait ses idées sur l'amour avant d'y avoir goûté, lui adressait cette consultation :

« Aime-t-elle les vers et les poètes ? A-t-elle lu ? Raisonne-t-elle bien sur beaucoup de choses ? Aime-t-elle la musique et la peinture ? Comprend-elle ce que c'est que la gloire et l'immortalité du talent ? ou méprise-t-elle ceux qui l'ont tant désirée ? Juge-t-elle bien un morceau quelconque ? Qui préfère-t-elle de Voltaire ou de Racine ? de Mme de Genlis ou de Mme de Staël, le style à part ?

d'Ovide ou de Tibulle? Il n'y a pas là d'indiscrétion. Je ne veux que m'assurer de ton bonheur. » (36)

C'était beaucoup exiger d'une maîtresse d'étudiant, et je crois qu'il fut le premier à en rabattre un peu plus tard, quand il en prit une en charge à son tour. Mais cela prouve au moins quelle haute idée il se faisait du rôle de la femme à qui l'on associe sa vie, fût-ce de la main gauche, et cela permet aussi de penser quelle dut être sa fierté quand il eut reconnu dans Mme Charles une intelligence d'élite. Je ne crois pas qu'elle aimât beaucoup les vers, ni qu'elle fît quelque différence entre Voltaire et Racine, Mme de Genlis et Mme de Staël. Elle écrivait un jour à Lamartine qu'elle n'était pas une femme de roman. Le fait est que, malgré son exaltation naturelle, elle était fort peu romanesque. L'inventaire de sa succession nous a révélé que dans sa bibliothèque il n'y avait guère qu'une demi-douzaine de romans, dont celui de *Tom Jones*. Encore ne suis-je pas très sûr qu'il n'y avait pas été mis par M. Charles, car

c'était un des livres de prédilection du grand physicien. Mais elle était très glorieuse d'être la femme d'un homme illustre et elle était aussi lettrée qu'excellente musicienne. A peine mariée, elle avait été introduite par son mari dans la petite académie de chansons qui s'était formée chez M. de Vindé (37), le spirituel auteur de *Zélomir*, et c'est très probablement là qu'elle avait rencontré Champein qui lui avait dédié sa chanson du *Vieux Troubadour*.

Mais, en 1816, une chose paraissait l'occuper plus que tout le reste, c'était la politique. Comment d'ailleurs n'y aurait-elle pas pris goût, quand, depuis l'âge de quinze ans, elle avait vécu au milieu de politiciens? Son oncle de Bergey était lié avec le consul Lebrun et recevait chez lui un grand nombre de notabilités du Corps législatif. Quand elle fut devenue la femme du physicien Charles, elle fut entourée dans son salon d'hommes d'État et de philosophes tels que Lainé, le baron Mounier, Lally-Tolendal, de Bonald, etc., et les moindres événements politiques étaient l'objet de ses commentaires.

« Mon Dieu, écrivait-elle à M. Mounier après

son échec aux élections législatives de Grenoble, au mois d'août 1815, à quoi servent donc le mérite et la vertu si c'est la sottise et les vices des hommes vulgaires qui règlent tout dans le monde? Quoi! vous ne seriez pas élu? C'est à vous qu'on préfère des gens sans nom, sans talents, sans énergie! On trouve que vous n'avez pas assez fait pour le roi, en abandonnant pour le suivre votre gloire, votre femme, vos enfants, votre fortune! Ah! il faudrait fuir au fond des déserts. On y oublierait cette malheureuse France qui va devenir encore une fois la proie des partis et de toutes les passions viles et insensées. Il n'y a plus d'espérance à conserver, quand l'esprit de vertige tient lieu de tout, et qu'on signale comme un danger la noblesse et la force d'un caractère pur. » (38)

Si Lamartine l'avait entendu tenir ce langage, il lui eût donné son entière approbation, car tout en cultivant les Muses, il était, lui aussi, fortement attiré par la politique, et sans prendre parti entre les *purs* et les constitutionnels, il opinait plutôt dans le sens de ces derniers. On en

jugera par les lignes suivantes qu'il adressait à son oncle paternel, le 11 novembre 1815 :

« Vous avez été forcé, comme tout le monde, de tourner vos méditations vers la politique : c'est le thème universel à présent, et les jeunes gens même s'en mêlent à l'envi. Je vous avouerai même, mais je vous prie que cela reste exclusivement entre nous, que j'ai écrit sur ces matières, d'abord quelques petites notes générales, ensuite quelques morceaux suivis et adaptés aux circonstances. Je n'avais l'intention que d'en faire pour moi des objets d'étude, mais, en ayant lu un des plus intéressants à quelques personnes distinguées, elles m'engagèrent beaucoup à les faire imprimer. Je n'avais pas d'argent, et les imprimeurs ne prennent pas les débuts des noms inconnus pour leur compte. Je me hasardai cependant à faire remettre mon manuscrit à un imprimeur. Il le fit examiner par quelques littérateurs de sa connaissance, et l'ayant lu lui-même, il dit sur-le-champ qu'il le prenait à ses frais et que nous partagerions les bénéfices, marché extrêmement rare et même presque inouï pour un début : « Quel âge a l'auteur? » demanda-t-il

à la personne qui lui remettait l'ouvrage. — « Il n'a pas vingt-quatre ans, lui répondit-on. » — « Il marquera à quarante », s'écria le libraire.

« Mon manuscrit était donc déjà à l'impression, mais comme le secret de mon nom était déjà connu de cinq ou six personnes, que le sujet était extrêmement délicat et de nature à faire grand bruit, peut-être même un peu de scandale, je me suis déterminé à temps à le relever et à l'enfouir dans son obscurité. » (39)

Les sujets de conversation ne manquèrent donc pas à Lamartine et à Mme Charles, lorsqu'ils eurent fait plus ample connaissance — ce qui fut l'affaire de deux ou trois jours.

Mais s'ils étaient à peu près du même bord en politique, ils ne s'entendaient qu'à moitié sur le chapitre de la religion. Mme Charles, ayant été élevée dans les idées philosophiques de la fin du XVIIIe siècle, avait vécu jusqu'en ces dernières années dans une indifférence absolue à l'égard du catholicisme. Cependant elle n'était pas athée; elle était déiste à la manière de Voltaire — et de son mari qui, de ce côté-là, n'en pensait pas plus long qu'elle. Mais depuis un an

ou deux, sous l'influence de M. de Bonald qui avait entrepris de la convertir, elle avait fait un pas vers l'Eglise, et l'exemple de Mme de Vindé, son amie, lui en avait fait faire un autre. Plus âgée qu'elle d'une vingtaine d'années, Marie-Renée-Elisabeth Choppin d'Arnouville avait eu de son mariage avec M. de Vindé quatre enfants, dont l'aînée, prénommée Claire, épousa, encore mineure, Hippolyte Terray, neveu du fameux abbé Terray, jeune homme de grand mérite et de grande piété. La pauvre petite Terray qui n'avait reçu aucuns principes religieux brûlait d'envie d'être dévote! Elle le devint par amour et par caractère, fit le bonheur de son mari et mourut comme une sainte après six ans de ménage. Vindé qui détestait son gendre, disait partout qu'il avait tué sa fille physiquement et moralement. Mais sa femme, au risque d'encourir sa colère, embrassa la religion de la morte, et lui-même finit par trouver bon qu'elle élevât ses petits-enfants dans la foi chrétienne (40). Cette volte-face avait impressionné très vivement Mme Charles, mais l'heure de Dieu n'avait pas encore sonné pour elle, et chaque fois que, dans ses entretiens

avec Lamartine, le nom de Dieu revenait sur le tapis, elle regrettait de n'avoir pas encore été touchée de la grâce.

L'amour accomplit en elle ce miracle, car l'amour pur rend le cœur religieux. Déjà il opérait sur son imagination, sur son esprit, quand elle était en présence des grands spectacles de la nature. Où elle ne voyait, hier encore, que le côté physique et matériel des choses, à présent elle animait tout, elle prêtait à tout une âme, en vraie fille de Rousseau qu'elle était, sans le savoir. Lorsqu'elle avait dit à Lamartine qu'elle s'appelait Julie, il avait tressailli dans tout son être, comme si la Nouvelle Héloïse lui avait été subitement révélée ; depuis il ne cessait de lui dire, en feuilletant avec elle, au soleil, le livre tout grand ouvert de cette vallée de la Savoie : « Souvenez-vous que vous avez été créée et mise au monde pour incarner à mes yeux la poésie de ces bois, de ce lac, de ces montagnes, que toute cette merveilleuse nature a pour moi votre visage, comme elle aura pour vous le mien, le jour où vous la comprendrez... où vous m'aimerez ! » — Et elle s'était mise à relire Jean-

Jacques qu'elle avait quitté pour Delille et Fontanes, comme tant de jeunes femmes du XVIIIe siècle égarées dans la société du premier Empire. Et elle avait rougi de son ignorance, en sentant pour la première fois, comme Pauline de Beaumont le disait de Chateaubriand, qu'il jouait du clavecin sur toutes ses fibres. C'est qu'il y a un temps pour tout, et qu'elle avait lu Rousseau avant que son cœur se fût ouvert, comme la rose qui, pour s'épanouir, a besoin de la rosée de l'aurore.

X

Le premier Baiser.

Un soir des premiers jours d'octobre, par une nuit lumineuse et sereine, Lamartine offrit à Mme Charles de profiter du clair de lune pour faire un tour de promenade.

Ils sortirent par la porte de la cour et pénétrèrent dans le clos du château des Marquis d'Aix — aujourd'hui l'Hôtel de Ville — qui était à cent mètres de la pension Perrier. Il existait alors dans ce clos charmant, où les amoureux avaient coutume de se donner rendez-vous, une allée, dite des Petits-Peupliers, que traversait, sous un petit pont, un des ruisseaux d'eau chaude provenant des sources non encore captées, et qui finissait à l'endroit où se trouve actuellement

l'institut Zander. Cette allée était plantée de « hutins » ou érables tout jeunes, séparés par des rosiers grimpants, mais dans sa dernière partie il y avait une dizaine de peupliers (d'où son nom), passé lesquels s'élevait un petit mur haut de 1 mètre à peine. (41)

Ils s'assirent sur ce petit mur, l'un contre l'autre et la main dans la main, et tel était leur enchantement à la vue du paysage sublunaire qui s'étendait devant eux, que pendant quelques minutes ils demeurèrent sans voix. Les vignes, les jardins, les prairies, tout semblait enveloppé d'une gaze d'argent perlé ; au fond, tout là-bas, bien loin, par-dessus la colline de Tresserve dont la crête nageait dans les vapeurs du lac, le col ébréché et neigeux du mont du Chat dentelait de blanc le ciel étoilé, et la terre était si profondément endormie qu'on ne l'entendait même pas respirer. Pas le moindre vent, pas le moindre bruit. Seulement de temps à autre une feuille jaunie se détachait d'un arbre sous le poids de la rosée, et la chute de cette feuille morte faisait passer je ne sais quel frisson dans le corps de la jeune malade.

— Quelle admirable soirée ! dit Lamartine.

— Oh ! oui, soupira Mme Charles, et pour ma part je ne me souviens pas d'en avoir vu une plus belle !

Puis, après un silence :

— Cher Alphonse, vous m'avez dit l'autre jour que la nature aurait pour moi votre visage, quand je la comprendrais... et que je vous aimerais ! Eh bien, soyez heureux, je la comprends et je vous aime. Mais ne donnez pas, je vous en prie, au mot d'amour le sens profane qu'on lui donne habituellement. Elevez votre âme au-dessus de la chair et écoutez-moi. Vous connaissez ma situation. Vous savez que je suis engagée pour toujours dans les liens du mariage, à moins que... mais non, c'est moi qui m'en irai la première, et je sens que mes jours sont comptés... Ne vous récriez pas ! le Dieu que vous adorez et que j'adore à mon tour en a décidé ainsi, que sa volonté soit faite ! Mais il ne me défend pas de vous aimer, de vous donner ce que je n'ai encore donné à personne, mon cœur vierge de trente ans. Je vous le donne, cher Alphonse, avec sa flamme, ses regrets, ses désirs, mais ne me

demandez pas davantage, ce serait un crime et ma mort, car mon corps est un vase fêlé par où s'échapperait ma vie si dans une heure d'oubli je vous l'abandonnais... Le lendemain de la tempête qui faillit m'engloutir, je vous disais que je vous aimerais comme une tendre sœur. Ce n'est pas assez : je vous aimerai comme une tendre mère, si vous me promettez de m'aimer comme un fils ; je vous aimerai non pas à la manière de Mme de Warens — elle n'aimait qu'avec ses sens et perdit celui qu'elle aurait pu sauver — mais dans toute la force et la vérité de ce mot et avec tous les devoirs qu'il implique. Je vous devrai dans ce cas les dernières joies de ma vie manquée. Le voulez-vous ?

Ces paroles empreintes d'une gravité mélancolique avaient mis le comble à l'émotion de Lamartine. Il se jeta aux genoux de Mme Charles et, lui passant ses deux bras autour de la taille, il lui dit, en levant vers elle ses yeux pleins de larmes :

— Si ce noble amour vous suffit, pourquoi voulez-vous qu'il ne me suffise pas ? Oui, oui, je vous aimerai comme une seconde mère, avec

plus de passion, voilà tout. Le vrai chrétien est doublé d'un fataliste. Je sens que telle était ma destinée. C'est vous qui étiez appelée à purifier mon cœur. Oh ! lavez-le de toutes ses souillures, pour qu'il soit digne de renfermer à jamais votre image céleste. Mais, de grâce, ne me parlez plus de votre fin prochaine ; l'amour est un grand médecin ; ce que les autres n'ont pu faire, lui le fera : vous vivrez pour notre bonheur à tous les deux.

A ces mots, Mme Charles pencha sa tête vers celle de Lamartine et, leurs lèvres s'étant unies chastement et passionnément tout ensemble, elle se leva et dit : « Rentrons ! »

Dix heures sonnaient au clocher de l'église. Chaque coup de marteau chargeait l'air de vibrations métalliques qui s'étendaient et se prolongeaient sur toute la vallée. Ils s'arrêtèrent pour écouter cette voix du temps si impressionnante au milieu de la nuit, et puis ils rentrèrent à pas lents et le cœur battant encore du premier baiser qu'ils s'étaient donné.

Le soir même, avant de se coucher, Lamartine avait fait les vers suivants :

INVOCATION

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux !
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux;
A mes yeux étonnés montre-toi tout entière;
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin.
Ton berceau fut-il sur la terre ?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière ?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin ?
Ah ! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah ! laisse-moi toute ma vie
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois comme nous achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de mes yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux ! (42)

XI

Promenades et Lectures.

Le lendemain, Louis de Vignet arrivait à Aix. Il était tout joyeux à la pensée de retrouver son ami dans les bonnes dispositions qu'il lui avait marquées sur sa lettre. On lui donna une chambre voisine de la sienne, ils déjeunèrent ensemble à table d'hôte et, le repas fini, Lamartine présenta Vignet à Mme Charles, qui le conquit immédiatement par sa beauté langoureuse, sa grâce maladive et le charme inexprimable qui se dégageait de toute sa personne. Elle était habillée de blanc, comme à son ordinaire, et, la badine à la main, elle attendait le muletier qui devait la conduire au lac. Pour souhaiter la bienvenue à Louis de Vignet, elle voulut renoncer à cette promenade champêtre, disant qu'elle aurait beaucoup plus de plaisir à causer avec eux dans sa chambre ou au soleil dans le jardin. Sur l'offre qu'ils lui

firent de l'accompagner, elle consentit à ne rien changer à son programme ; mais une fois rendue au môle du Pertuis, elle trouva que l'air était un peu trop frais pour s'embarquer et même pour rester assise au bord de l'eau, et elle exprima le désir de revenir tout doucement à pied. La vérité, c'est qu'en revoyant au fond du lac l'abbaye de Haute-Combe et la petite maison de pêcheur où elle avait passé une nuit mortelle, elle avait ressenti un petit frisson de tristesse et de joie. Lamartine s'en aperçut tout de suite. Pour abréger la route, il lui demanda de chanter à Louis de Vignet sa jolie ballade écossaise. Elle s'exécuta sans se faire prier et, quand ils atteignirent les premières maisons de la ville, elle venait de finir le dernier couplet qu'elle détailla avec toute son âme. Vignet, de plus en plus charmé, remercia humblement Mme Charles du grand plaisir qu'elle lui avait fait et promit de lui chanter à son tour, après dîner, quelque chanson de la Savoie, car il était excellent musicien. Mais elle ne le tint pas quitte à ce prix. Lamartine lui avait dit qu'il rimait admirablement. Un soir que Vignet avait mis la conversation sur Dieu, sur la

religion et sur la mort chrétienne, Mme Charles lui dit avec un doux sourire :

— Si vous nous disiez à présent, monsieur Louis, votre poésie sur la mort du Tasse !

— Je le veux bien, répondit Vignet, mais à la condition qu'Alphonse nous dise après des vers de lui.

Et il commença :

LE DERNIER CHANT DU TASSE

Tanta'l, sign' allor che muore.

Il a vécu, le maître de la lyre,
Il a vécu, le chantre des amours.
Son cœur s'éteint, sa voix expire.
Italie! adieu pour toujours !

Il chantait les héros sur sa lyre immortelle.
Noble amant de la gloire, à la gloire fidèle,
Le Tasse appelait l'avenir.
Il chantait sa belle patrie,
Et ses douleurs et son amie.
Il chantait, mais il va mourir.

Je vais mourir ; le jour déjà se décolore ;
Je commence la nuit qui ne doit plus finir.
Oh ! mes amis, quand reviendra l'aurore,
Sur le monde endormi secouer son flambeau,
Je ne la verrai plus ; vous la verrez encore,
De ses premiers rayons éclairer mon tombeau.

Mon cœur s'éteint, ma voix expire ;
Italie ! adieu pour toujours !
Il a vécu, le maître de la lyre,
Il a vécu, le chantre des amours ! (43)

Mme Charles écouta un peu distraite. Elle était intriguée par ce que venait de lui révéler l'ami de Lamartine. Elle ne dit rien sur le moment, mais quand elle eut complimenté Louis de Vignet sur les beautés de sa pièce, elle se tourna vers Alphonse, qui la regardait amoureusement dans un coin du salon, et, d'une voix très tendre :

— Eh bien, cher Alphonse, à votre tour de me montrer votre talent.

Lamartine passa dans sa chambre et en sortit, quelques minutes après, avec une feuille de papier sur laquelle il lut les vers suivants :

O toi, qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ce lieu !
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux ;
A mes yeux étonnés montre-toi tout entière ;
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin.
Ton berceau fut-il sur la terre ?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin ?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin?
Ah! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah! laisse-moi toute ma vie
T'offrir mon culte ou mon amour...

Il ne put en dire davantage. En finissant la lecture de ces vers, il vit sur le visage de Mme Charles qu'éclairait un reflet de la lampe, « une expression d'étonnement si tendre et de beauté si surhumaine qu'il resta aussi incertain que ses vers le disaient entre l'ange et la femme, entre l'amour et la prosternation. Ce dernier sentiment l'emporta à la fois dans son âme et dans celle de son ami. Ils tombèrent à genoux devant le canapé où elle était assise et baisèrent respectueusement, dévotement, le bout du châle noir qui enveloppait ses pieds. » Quant à elle, que cette scène avait émue jusqu'aux larmes, elle les embrassa l'un après l'autre en disant : « Que vous êtes enfants! relevez-vous! »

XII

Une Page des "Martyrs".

Quinze jours se passèrent ainsi dans des récitations, des lectures, des entretiens spirituels, coupés de promenades sentimentales et de rèveries au clair de lune. Et chaque jour qui s'écoulait, en fortifiant leur amitié, lui enlevait ce qu'elle pouvait avoir de profane et lui imprimait un caractère quasi religieux. C'est au point qu'un soir ils éprouvèrent le besoin de consigner leurs sentiments, comme d'autres leurs dernières volontés, dans une pièce en quelque sorte testamentaire.

Mme Charles avait reçu le matin de ce jour une lettre de son mari qui lui recommandait, vu la saison avancée, de ne pas s'attarder davantage à Aix. Bien qu'elle pensàt de temps en temps au départ, elle en reculait le plus possible l'échéance

éventuelle, ne pouvant se faire à l'idée qu'il lui faudrait se séparer de l'ami que la Providence lui avait envoyé. Cette fois il n'y avait plus à se bercer d'illusions, il fallait partir. Il fut alors convenu que Louis de Vignet les quitterait le lendemain pour quelques jours — le temps d'arranger les affaires qu'il avait laissées en souffrance à Chambéry, et que Mme Charles et Alphonse le prendraient en passant, Lamartine l'ayant décidé à l'accompagner jusqu'à Milly. La journée se ressentit du prochain départ de Vignet, et le soir, quand les trois amis se trouvèrent réunis pour la dernière fois autour de la petite table à thé de Mme Charles, une indicible mélancolie s'empara d'eux. Tout en cherchant à prévoir par quel jeu du hasard les événements, après les avoir dispersés, pourraient les réunir de nouveau, Vignet demanda à Lamartine s'il se souvenait du passage des *Martyrs* sur la fragilité des liaisons terrestres, où Chateaubriand s'est inspiré des *Confessions de Saint-Augustin*.

— Si je m'en souviens! dit Lamartine; après le *Génie du Christianisme* que le père Béquet nous lisait au collège, *les Martyrs* ont été long-

temps un de mes livres de chevet. J'ai vu Naples à leur lumière et je pourrais dire à M. de Chateaubriand, sans le flatter, que je suis du nombre des personnes qui se sont attendries à la lecture du passage dont tu me parles (44). Quelle admirable page que cette lettre d'Augustin à Eudore! bien que je ne l'aie pas relue depuis longtemps, je la sais encore par cœur.

— Oh! dites-la-moi, soupira Mme Charles.

— Faisons mieux, reprit Vignet, écrivons-en les deux premières parties sous la dictée d'Alphonse; il en écrira la dernière, et chacun de nous en emportera une copie signée de nous trois, en souvenir des jours heureux que nous avons passés à Aix ensemble.

Mme Charles trouva l'idée originale. Elle prit immédiatement une feuille de papier, s'installa à son petit bureau, en disant à Lamartine : « J'écoute », et Lamartine dicta :

« Je ne sais, ajoutait Augustin, en finissant cette lettre, je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas! mon ami, telle est la vie, elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de

liaisons commencées et rompues ; par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables ; on rencontre l'ami avec lequel on voudrait passer sa vie, lorsque le sort va le fixer loin de nous ;

Ici, Mme Charles remit la plume à Louis de Vignet qui continua sous la dictée de Lamartine :

« On découvre le cœur que l'on cherchait, lorsque ce cœur va cesser de battre ; mille causes, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie, et puis vient cette séparation de la mort qui renverse tous les projets. Vous rappelez-vous ce que nous disions un jour en regardant le golfe de Naples ; nous comparions la vie à un port de mer où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les âges et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent.

A mon tour ! dit Lamartine ; et prenant la plume des mains de Louis de Vignet, il écrivit :

« Les uns poussent des cris de joie en recevant des amis, les autres en se quittant se disent un

éternel adieu, car une fois sortis du port de la vie, on n'y rentre plus ; supportons donc sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés. »

Puis Mme Charles data et signa :

Aix, 20 octobre 1816

Alphonse Julie Louis (45)

et les deux amis apposèrent leur signature à gauche et à droite de la sienne, — Lamartine si près d'elle, que la dernière syllabe de son prénom enjamba sur la première de celui de Julie.

Je laisse au lecteur le soin d'apprécier la valeur morale de cette pièce. Si renommée qu'elle ait été alors dans le monde, je ne crois pas qu'on l'ait jamais utilisée dans des circonstances plus touchantes, et je trouve qu'elle jette une lumière bien significative sur la nature des rapports que Lamartine eut avec Mme Charles à Aix. Mais si quelqu'un doutait encore que ces rapports aient été purement platoniques, je lui conseillerais de

Je ne sais ajoutait

ne sais si nous nous reverrons

elle est pleine de courtes joies

-cées et rompües; par une étrange

faites à l'heure où elles pouvaient

avec le quel on voudrait passer

de nous; on découvre le cœur que l'on cherchait,

séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie

les projets. Vous rappellez vous ce que nous disions

la vie à un port de mer où l'on voit aborder

tous les jours. Le rivage retentit des cris de

des cris de joie en recevant des

un éternel adieu aux uns pour

plus; supportons donc sans

Cedons une séparation que le

produites, en la quelle l'absence

…otion en finissant cette lettre, je

… hélas! mon ami, telle est la vie,

… longues douleurs, de liaisons commen-

…cées, ces liaisons ne sont jamais

…venir durables; on rencontre l'ami

… lorsque le sort va le fixer loin

… ce cœur a cessé de battre; mille causes, mille accidents

… avant cette séparation de la mort qui renverse tous

… en regardant le Golphe de Naples; nous comparons

… l'on voit sortir des hommes de tous les ages et de

…ivent et de ceux qui partent; les uns sortent

les autres entrent en se quittant se disent

du port de la vie, on n'y rentre

trouver s'atteindre mon cher

…nées auroient nécessairement

…ne nous eut pas préparés

Aix 20 octobre 1816

Alphonse de Lamartine Louis.

méditer les lignes suivantes que Louis de Vignet avait écrites à la dernière page du carnet de cette noble femme :

« Il est des femmes dont un seul regard prouve un Dieu et une vie à venir. Anges exilés sur la terre, on voit qu'elles y sont étrangères : c'est au ciel qu'est la patrie de la vertu. »

Étant donnés le caractère et les sentiments religieux de Vignet, il est bien évident qu'il n'aurait pas écrit cela de Mme Charles, et qu'il n'aurait pas mis sa signature à côté de la sienne, au bas de la pièce qu'on vient de lire, s'il n'avait été convaincu qu'elle était digne de tout son respect. Sachons-lui donc gré d'être venu passer une quinzaine de jours auprès de Lamartine, puisque par sa seule présence et ce que j'ai rapporté de son séjour à Aix, il aura plus fait pour la justification de Mme Charles, que tous les plaidoyers en sa faveur. (46)

XIII

Le Départ d'Aix-les-Bains.

Lorsque Louis de Vignet quitta ses amis, le matin du lundi 21 octobre, ils lui donnèrent rendez-vous à Chambéry le dimanche suivant. Ils n'avaient pas trop de cinq jours pour faire leurs préparatifs de voyage. D'abord ils tenaient à revoir ensemble tous les endroits et tous les sites où ils avaient laissé quelque chose de leur âme — j'allais dire quelques plumes de leurs ailes, tant ils ressemblaient à ces oiseaux migrateurs qui, après avoir niché au bord du lac s'envolent vers des pays inconnus. Et donc, par une belle après-midi, ils se dirigèrent à dos de mulets vers la colline de Tresserve qui était leur promenade favorite. Ils montèrent par un petit lacet qui

courait à travers les vignes et, quand ils furent parvenus en haut, sous le bois de châtaigniers qui aspectait alors le mont du Chat, et dont il ne reste aujourd'hui que quelques troncs épars, ils s'arrêtèrent pour embrasser la vue du lac jusqu'à Chatillon qui en commande l'extrémité. C'est sous ces châtaigniers, dont les branches étendues sur l'abîme encadraient des morceaux bleus du lac, qu'ils s'étaient assis le plus souvent et qu'ils avaient fait leurs plus doux rêves. De là, ils descendirent par une pente rapide auprès d'un petit château solitaire qu'on appelle Bon-Port. Il est si bien caché dans les derniers replis boisés de l'anse qui lui sert d'abri, qu'on l'aperçoit à peine de la crête de Tresserve. Mais quand il fait mauvais temps sur le lac, les pêcheurs surpris de ce côté ont l'habitude de se réfugier sous la terrasse de ce donjon, qui justifie ainsi le nom qu'il porte.

Ils remontèrent ensuite vers l'église de Tresserve où Mme Charles voulut entrer. Ce n'était pas la première fois qu'elle pénétrait dans une église. Le surlendemain du jour où elle avait fait naufrage, elle était allée toute seule s'age-

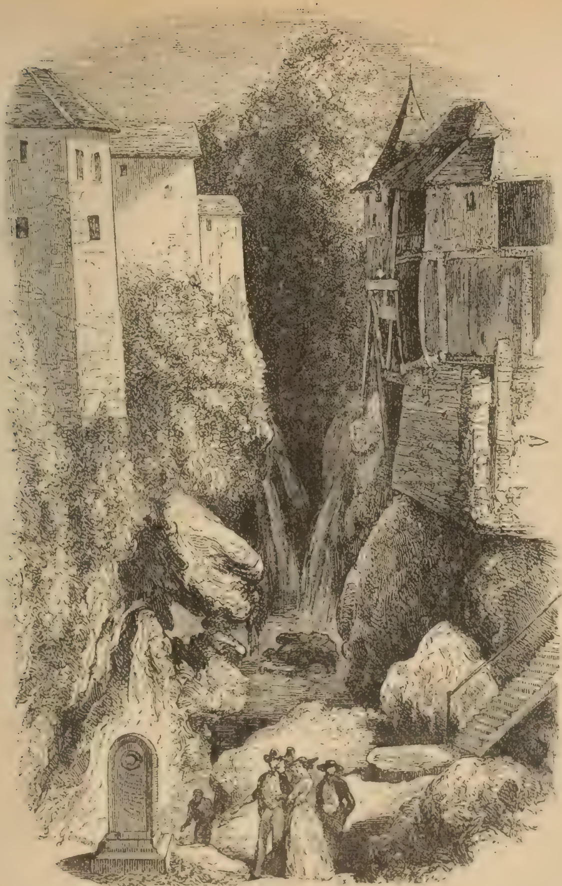
nouiller dans la vieille église d'Aix-les-Bains, et si elle n'avait pas prié selon telle ou telle formule, elle avait toujours élevé son âme à Dieu. La colline à cet endroit était couronnée de vignes alignées au cordeau comme en Italie et formant de longues avenues. Ils la contournèrent à l'est pour voir la vallée de Chambéry et celle d'Aix-les-Bains dont ils connaissaient les plus petits sentiers, les moindres plis. Ils saluèrent en passant la maison du docteur Perrier dont on apercevait le toit rouge au-dessus de l'arc romain, passèrent devant les jolies propriétés qui bordent la route à droite et à gauche jusqu'à la Maison du Diable, et redescendirent par de larges plateaux boisés jusqu'au lit écumant de la cascade de Grésy. C'est là, on s'en souvient, qu'en 1813, la belle madame de Broc, sœur de la maréchale Ney, périt en faisant un faux pas, sous les yeux de la reine Hortense. Ils s'arrêtèrent un instant devant le monument funèbre que la reine avait fait placer auprès de la cascade en souvenir de sa malheureuse dame de compagnie, et reprenant leur marche, ils se dirigèrent tout droit vers le lac. On le domine dans toute son étendue du petit

cap ombragé et solitaire qui forme la pointe de Saint-Innocent. Ils mirent pied à terre à l'orée du bois, et, s'avançant jusqu'à l'extrémité du cap, ils s'assirent chacun sur une des roches de granit qui le terminent au milieu des flots.

En face, de l'autre côté du lac, l'abbaye de Haute-Combe se détachait en noir sur le fond jaunissant des arbres qui l'entouraient. Mais ce n'était pas le monastère qui attirait leurs regards, c'était une petite tache blanche qui brillait au pied des terrasses sombres. En reconnaissant dans ce point lumineux la maison du pêcheur où leurs âmes s'étaient à jamais unies, Mme Charles étendit le bras sur le lac et dit : « C'est là ! » Puis, après quelques instants de silence coupé de longs soupirs, elle reprit : « Ce qui m'attriste, ô mon ami, c'est que j'entrevois le jour, lointain si vous voulez, où le souvenir de ce qui s'est passé là, dans cette chaumière, ne vous apparaîtra plus que comme cette petite tache sur le fond noir de la côte...

Lamartine allait protester, quand elle l'arrêta en disant :

« Oh ! non, je sais bien que vous ne m'oublierez



LA CASCADE DE GRÉSY

pas ; mais l'amour est si court et la vie est si lente! vous avez devant vous un long avenir, et moi — pourquoi me ferais-je illusion? — je sens que je n'ai plus que très peu de temps à vivre. Qu'importe, d'ailleurs, quelques années de plus ou de moins? tout le bonheur qu'on peut goûter en ce monde, j'en ai joui depuis que vous êtes entré dans mon cœur; oui, la mesure est comble. J'ai donc assez vécu... Mais vous, mon cher Alphonse, vous êtes appelé à épuiser la nature dans ce qu'elle a de fort, d'amer et de doux sur les lèvres humaines; vous vivrez longtemps pour remplir la destinée que Dieu vous réserve, et loin d'être jalouse de l'amour que ne manqueront pas de vous porter les filles de la terre, je vous sourirai et vous protégerai dans le ciel. Je ne vous demande qu'une chose en retour, c'est de me jurer aujourd'hui que ce lac, ces rives, ces montagnes qui ont été témoins de nos épanchements, de nos joies et de nos tristesses, se confondront à jamais dans votre mémoire avec mon souvenir; que l'image de ce lieu sacré sera désormais inséparable en vous de ma propre image, afin que, quand vous reviendrez, après de longs jours,

revoir cette magnifique vallée, vous me revoyiez et vous me sentiez aussi présente, aussi vivante, aussi aimante qu'ici !... »

Elle ne put achever, elle fondit en larmes ; et lui, c'est tout au plus s'il eut la force, au milieu de ses sanglots, de prononcer le mot : « Je vous le jure ! »

Cependant, le soleil baissait à l'horizon. Ils se levèrent pour rejoindre les muletiers, prirent la longue avenue des Peupliers pour revenir à Aix et, quand ils furent tout à fait en haut de la ville, ils descendirent de leurs mulets pour aller voir mourir le jour dans le jardin en terrasse d'une jolie maison qu'on appelait la maison Chevalier. « Du bord de cette terrasse, le regard plane en liberté sur la ville, sur le lac, sur les gorges du Rhône et sur les cîmes du paysage alpestre. Ils restèrent assis sur un tronc d'arbre, accoudés sur le mur en parapet de la terrasse, muets, immobiles, regardant tour à tour ou tout à la fois les différents sites qu'ils avaient remplis, depuis six semaines, de leurs pas, de leurs entretiens, de leurs songes à deux, de leurs soupirs. Quand ces sites se furent tous successivement éteints dans

le crépuscule et dans l'ombre, quand il ne resta plus qu'un peu de lumière boréale dans un coin de l'horizon, au couchant, ils rentrèrent précipitamment à l'hôtel, osant à peine regarder derrière eux, comme si une main invisible les eût chassés de cet Eden. »

Leur dernière soirée à Aix-les-Bains fut aussi morne qu'elle pouvait l'être. Hélas ! nous avons tous passé par là. Quand on doit se quitter, les dernières heures coulent toujours trop vite. On dit comme Lamartine : « O temps, suspends ton vol ! », mais le temps n'en fuit que plus rapide, et l'instant qui précède la séparation est aussi lugubre qu'une veillée mortuaire. C'est qu'on n'est jamais sûr de revoir l'ami à qui l'on dit adieu...

Comme ils devaient partir pour Chambéry à la pointe du jour (47), Lamartine et Mme Charles passèrent près de deux heures à causer avec M. et Mme Perrier et se couchèrent un peu plus tôt que d'habitude, mais ils n'en dormirent pas mieux pour cela, au contraire, et le lendemain matin, quand ils montèrent en voiture, il était visible qu'ils avaient pleuré une partie de la nuit.

XIV

Les Charmettes.

Avant de quitter Chambéry et sa chère vallée, ils voulurent aller ensemble visiter les Charmettes.

Lamartine avait une grande admiration pour le génie littéraire de Jean-Jacques. Dès 1808, après une lecture de la *Nouvelle Héloïse*, il écrivait à Guichard de Bienassis :

Il n'en est plus, mon ami, de Julie,
Il n'en est plus, hélas ! que dans ton cœur.
Ainsi que moi, renonce à ton erreur,
A la poursuivre on passerait sa vie.

Deux ans après, pendant qu'il était à Lyon, il avait visité seul la grotte de Rousseau, sise au bord de la Saône, du côté d'Oullins, et y avait

passé une délicieuse matinée avec les *Confessions* (48). Mais, en 1813, au cours du voyage qu'il fit à Paris, sa mère, ayant trouvé dans sa chambre l'*Emile* et la *Nouvelle Héloïse*, n'avait pas hésité à les jeter au feu. Elle pensait, en effet, que le premier de ces ouvrages, en dépit de certains passages magnifiques et du bien qu'ils lui avaient fait, — car elle avait voulu le lire avant de le brûler, — étaient propres à égarer le bon sens et la foi des jeunes gens, et que le second était plus dangereux encore, parce qu'il exaltait les passions autant qu'il faussait l'esprit (49). Et puis l'homme, chez Rousseau, lui était antipathique depuis qu'elle avait entendu sa mère lui raconter l'anecdote suivante :

« La maréchale de Luxembourg, amie de Jean-Jacques, avait su que la femme avec qui il vivait était enceinte. Elle craignait que Rousseau ne voulût jeter, comme il l'avait déjà fait trois fois, cet enfant aux Enfants-Trouvés. Elle alla trouver M. Tronchin, de Genève, ami particulier de Jean-Jacques, et le pria instamment de lui faire apporter cet enfant dont elle prendrait soin. M. Tronchin en parla à Rousseau, qui parut y donner son

consentement. Il le dit aussi à la mère, qui fut ivre de joie. Aussitôt qu'elle fut accouchée, cette pauvre femme fit avertir Tronchin. Il vint : il vit un bel enfant qui était un garçon plein de vie. Il prit l'heure avec la mère pour revenir le lendemain chercher l'enfant ; mais à minuit, Rousseau, vêtu d'un manteau de couleur sombre, s'approcha du lit de l'accouchée, et, malgré ses cris, emporta lui-même son fils pour le perdre, sans marque de reconnaissance, dans un hospice ! »

« Voilà l'homme dont tant de gens exaltent la sensibilité ! » disait Mme des Roys. Et la mère de Lamartine ajoutait : « Voilà un insensé dont la tête malade a égaré le cœur. Hélas ! le génie n'est souvent, quand il ne repose pas sur le bon sens, qu'un premier accès de délire ! » (50)

Lamartine n'était pas éloigné de penser comme sa mère, mais l'admiration pour l'écrivain l'emportait chez lui sur l'antipathie pour l'individu, car il avait déjà tendance à pardonner toutes les faiblesses humaines. Aussi bien, pouvait-il ne pas admirer la *Julie* de Rousseau, quand il en avait une autre à son bras qui avait tant de ressemblance avec elle ?



LES CHARMETTES

D'après une lithographie de Wurner.

Ils visitèrent de la cave au grenier la petite maison des champs où Mme de Warens initia Jean-Jacques aux mystères de l'amour. Rien n'échappa à leur curiosité, pas un meuble, pas un bibelot, pas une estampe. Ils regardèrent par toutes les fenêtres, comme pour s'emplir les yeux du paysage qui avait si longtemps réjoui ceux du jeune sauvage et de sa bonne « maman ». Ils prirent plaisir à s'asseoir sur tous les sièges, chaise de paille, fauteuil et bergère ; ils s'arrêtèrent longuement devant l'alcôve de Rousseau et devant le petit lit, aux rideaux de cretonne posés en flèche, de son étrange bienfaitrice. Bref, on eût dit, à les voir promener leurs mains pieuses sur toutes ces chères reliques, qu'ils avaient le pressentiment qu'un jour la postérité ferait de même pour les leurs. Mme Charles n'avait jamais vu le portrait de Mme de Warens. Quand elle put contempler ce ravissant visage, ces cheveux poudrés tombant en grosses boucles sur ces belles épaules, ces grands yeux pétillants, ce nez fin, cette bouche sensuelle, cette poitrine opulente, elle poussa cette exclamation : « Si belle et si perverse ! »

Vainement Lamartine essaya de prendre sa défense, disant pour l'excuser qu'avant de souiller Jean-Jacques, elle avait été souillée, elle aussi. Mme Charles lui répondit sur un ton sévère :

— Cher Alphonse, pourquoi voulez-vous réhabiliter cette malheureuse ? Vous me disiez l'autre jour, précisément à propos d'elle, qu'on retrouvait tout entier dans un homme la première femme qu'il a aimée. Cela suffit pour condamner Mme de Warens, car Jean-Jacques n'aurait pas été l'homme vicieux et inconscient qu'il fut toute sa vie, s'il avait eu un autre premier amour. Ne voyez-vous pas qu'elle lui avait laissé — comme l'abeille — son aiguillon dans la chair ? Et par aiguillon j'entends ses mœurs déplorables. Il pensa à elle toute sa vie ; or, quelle vertu pouvait-elle lui inspirer ? Plaignez-la, si vous voulez, mais ne la défendez pas devant moi, vous me causeriez un véritable chagrin.

En prononçant ces mots, elle avait entraîné Lamartine dans le petit jardin qui sert en quelque sorte de promenoir aux Charmettes. Il était encore tout fleuri de roses d'automne. Elle en cueillit une, avant que Lamartine aît eu le temps

de le faire, et après l'avoir portée à ses lèvres, elle lui dit en baissant les yeux :

— Prenez et gardez cette rose en souvenir de cette journée, et mettez-la dans votre exemplaire des *Confessions,* à la page que vous me lisiez tout à l'heure. Elle vous rappellera, si jamais vous étiez tenté de l'oublier, que l'amour de votre « mère » n'a rien de commun avec celui de la « maman » de Rousseau.

Ils quittèrent ensuite les Charmettes, et, le soir, en rentrant à Chambéry, ils trouvèrent Louis de Vignet qui les attendait.

XV

Les Adieux.

Le lendemain matin, ils partirent ensemble pour Lyon (51). Mme Charles était seule dans une voiture fermée ; Lamartine et Vignet la suivaient en poste dans une petite calèche découverte, d'où ils descendaient à chaque relais pour aller prendre de ses nouvelles. Elle était, en effet, très fatiguée, et au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de la Savoie, ses joues semblaient perdre un peu de leurs couleurs pâles, et ses yeux reprendre leur langueur maladive. L'approche du moment où ils devaient se séparer lui serrait le cœur comme dans un étau. Entre La Tour-du-Pin et Lyon, Lamartine et Vignet entrèrent, pour la distraire pendant quelques lieues, dans sa voiture. Lamartine la pria de

chanter une dernière fois sa ballade écossaise. Elle le fit pour lui être agréable, car elle avait plutôt envie de pleurer. Mais, au second couplet, quand elle dit :

James m'aimait : pour prix de sa constance,
Il eut mon cœur ; mais James n'avait rien.
Il s'embarqua dans la seule espérance
A tant d'amour de joindre un peu de bien.

« la conformité de leur situation avec la tristesse désespérée des notes de la ballade dans sa voix, l'émut tellement qu'elle fondit en larmes avec eux. Elle jeta un châle noir qu'elle portait, ce jour-là, comme un voile, sur sa figure. Elle sanglota longtemps sous le châle, et au dernier relais elle eut un évanouissement qui dura jusqu'à la porte de l'hôtel où ils descendirent à Lyon. »

De Lyon à Mâcon, qui fut leur dernière étape commune, la malade se comporta assez bien, Lamartine ayant évité de lui dire un seul mot de ce qui était l'unique objet de leur pensée à tous deux. A Mâcon, où elle passa la nuit, il lui offrit de l'accompagner jusqu'à Paris, mais elle s'y

refusa catégoriquement, en disant qu'il était inutile de prolonger davantage des émotions qui leur faisaient autant de mal à l'un qu'à l'autre. Tout ce qu'elle lui permit, ce fut de la mettre une dernière fois en voiture, et le lendemain (52), au petit jour, leurs yeux n'ayant plus de larmes, ils parurent pleins de courage, quand ils s'embrassèrent en se disant adieu.

Quelques heures après, Lamartine arrivait à Milly où sa mère, qui ne sut jamais rien de cette histoire, le reçut à bras ouverts. Il était accompagné de Louis de Vignet. Connaissant la nature aimante d'Alphonse et la violence de son chagrin, Louis, qui — j'ai oublié de le dire — aimait alors comme lui sans espérance, demeura près de lui tout un mois, uniquement pour le remonter.

Heureux ceux qui ont de tels amis : ils ne sont jamais seuls !

SECONDE PARTIE

SECONDE PARTIE

I

Paris. — Aymon de Virieu.

Six semaines environ se sont écoulées depuis la séparation des deux amoureux. Mme Charles qui est arrivée à Paris le 3 novembre a repris peu à peu son train de maison. Aix paraît lui avoir fait du bien. Elle reçoit presque tous les soirs après dîner les amis de son mari ; dans la journée elle rend des visites et s'occupe beaucoup de son neveu, le jeune de Loménie de Marmé, qu'elle a fait entrer non sans peine dans la compagnie des gardes du corps du prince de Poix (53). Mais rien ne peut la distraire de la pensée de celui qu'elle a laissé à Mâcon. Elle lui écrit tous les jours sur de petites feuilles de papier vergé qu'elle remplit

de son élégante écriture, et ces lettres font la joie de Lamartine qui les attend comme le Messie et y répond par courrier, après les avoir lues et relues je ne sais combien de fois. Quand se reverront-ils ? telle est la question que chacun d'eux se pose. Ah ! si Virieu était là ! dit Lamartine. Mais Virieu a quitté Paris au mois de mars dernier pour aller au Brésil en qualité de secrétaire d'ambassade, et Lamartine, en son absence, n'a personne qui puisse lui tendre la perche et lui donner le moyen d'aller à Paris. Sa bourse est complètement à sec et ses parents ont tant dépensé pour lui à Aix-les-Bains, qu'il n'ose leur demander un nouveau sacrifice. Il est donc à la merci du hasard et de l'occasion. Tout à coup il apprend par les journaux que le duc de Luxembourg et sa suite ont quitté le Brésil et viennent d'arriver en France. Quelle surprise ! quelle aubaine inattendue ! Virieu n'aurait donc fait que toucher Rio-de-Janeiro ? Effectivement, et voici une lettre de lui portant le cachet de Paris. Décidément il y a un Dieu pour les amoureux comme il y en a un pour les ivrognes. Et sans plus tarder, Lamartine écrit à Aymon de Virieu :

« Mâcon, 12 décembre 1816.

« Enfin te voilà donc ! Je ne concevais rien à ton silence. Je t'ai écrit chez Mme de Quinsonas, la mère, boulevard des Italiens. Je suis ici depuis un mois. Vignet vient d'en partir. Il y était venu m'accompagner des eaux d'Aix où j'en ai passé un pour ma santé. Il n'y a eu ni zéphyrs ni tempêtes, mais impossibilité de me placer l'année dernière, et un engorgement au foie qui m'a ramené de Paris peu de temps après ton départ ! Maintenant je ne suis ni bien ni mal, soupirant après une place quelconque, comptant aller très incessamment à Paris pour tenter de nouveau cette fortune-là, plus empressé encore d'y courir pour t'embrasser au moins avant un nouveau départ. Ah ! mon ami, que parles-tu d'oubli ? Tu ne sauras jamais à quel point tu m'es nécessaire, à quel point j'ai été désappointé et accablé de ton absence, de ce vide affreux autour de moi. Tout m'était égal, je ne vivais plus qu'à demi, car, entre nous soit dit, comme nous le disions le jour de ton départ, il n'y a que toi pour moi ! le reste n'est pas parfait, ce n'est plus cette

consanguinité naturelle, cette parenté véritable, comme entre nous deux. Il n'y a que nous sur une seule ligne, le reste ne vient que bien loin après, je l'ai trop senti !

« Mais enfin te voilà! Où penses-tu aller? qu'entrevois-tu? comment te trouves-tu pour le corps et pour l'âme? cela va-t-il mieux! restes-tu à Paris? y es-tu assez longtemps pour que je puisse t'y voir? Ecris-moi dans ta première lettre que tu m'engages à y venir, que tu pourras peut-être m'être utile, m'aider à me caser dans quelque bonne sous-préfecture, cela engagera beaucoup mon père à me donner les moyens d'y aller en effet. J'ai retenu déjà mon appartement meublé que j'avais sous-loué seulement. J'y resterai deux ou trois mois cette année, si on ne me place pas.

« Je t'ai écrit cinq ou six fois des volumes énormes, les uns par la marine, les autres par les relations, une fois par Meffray.

« Voilà huit mois que je suis un vrai paysan, que je paye de toutes parts, que je me débrouille et vis comme un cénobite ; ma santé va mieux, mais j'ai pourtant encore le noyau de mon obstruction : j'ai trop travaillé après ton départ,

j'ai complété quatre livres d'élégies d'un certain genre à moi, tu verras ; tu verras des vers de moi enfin ! Cela est tout prêt pour l'impression, mais je t'attends pour voir s'il est nécessaire d'imprimer. Depuis six mois je ne peux plus rien écrire, cela me prend trop sur le foie.

« N'est-il pas vrai que l'on parle de changements dans les préfets et sous-préfets ? Comment trouves-tu notre étrange politique ? Nous allons grand train pendant tes absences. Ah ! Dieu, qu'en dis-tu ? T'es-tu reconnu ? que penses-tu ? Pour moi, dans l'état où je suis personnellement comme dans celui où nous sommes politiquement, j'ai pris pour éternelle devise : à la garde de Dieu ! et je laisse tout aller, me bornant à ne plus faire de sottises contre moi ; c'est au ciel à faire le reste, car j'ai les bras liés.

« Cherche-moi des protecteurs auprès de MM. Lainé ou Molé, car on en parle, je crois, pour l'intérieur. M. Germain m'a présenté, il y a quelques jours, pour la sous-préfecture de Meaux, à mon insu ; mais un ex-sous-préfet a eu la préférence. Ah ! trouve-moi à dix, à vingt, à trente lieues de Paris, une sous-préfecture ! ou

bien sois envoyé en Italie, et emmène-moi avec toi, avec appointements, entends-tu?

« Mon avenir n'ira *pas mal* par des arrangements de famille, que je sais ; mais qui sait si je les verrai ! Voilà toutes les nouvelles, nos nouvelles. Quant à tes craintes d'être moins aimé, encore une fois rassure-toi ; j'ai seulement vu combien tu l'étais. Tu ne concevras jamais mon vide pendant ces huit mois et pendant l'avenir que je craignais. Que tu as bien fait de ne pas rester ! Est-ce un paradis ? Y en a-t-il un loin de son pays et de ses amis, quand on a passé vingt et un ans ? Non, non, non ; il faut vivre, se voir, s'aimer, et ne pas se séparer, par des mers du moins. Nous ne vivons qu'un instant, pourquoi le sacrifier à des années que nous ne verrons peut-être pas ? Vivons, ou du moins végétons, le plus près possible l'un de l'autre. Ah ! que je serais guéri d'ambition, si j'avais mille écus de rente assurés, et dès à présent ! ah ! comme je concevrais autrement la vie ! mais pourtant il faut travailler pour que l'imagination et le malheur ne nous travaillent pas.

« Tu retrouveras Vignet mieux de santé, la tête

plus animée; et je ne serais pas surpris qu'il se lançât bientôt dans ta carrière. Il a pourtant refusé, il y a quelques mois, d'y entrer d'une brillante façon par M. Alfieri. Mais je crois qu'il finira par là, et par aller loin. C'est, comme on dit, un fier sujet. Nous avons fièrement parlé de toi, mais j'aime encore mieux te parler à toi-même.

« Où est ta mère, ta sœur? Mme de Quinsonas? Y a-t-il de nos amis à Paris? Qu'y fais-tu? qu'y vois-tu? Nous verrons-nous beaucoup? Qu'as-tu fait de Saint-Lambert? Il nous le faudrait bien! Où est Meffray? Montchalin? etc. Mon Dieu! mon Dieu! que ne suis-je dans la cour de l'hôtel Richelieu, que n'allons-nous dîner chez Doyen, et, tout en achevant la bouteille de vin Rosey, que ne sommes-nous, les pieds dans le feu, à nous dire nos aventures, nos voyages, nos peines et nos tourments passés et présents! Adieu! je t'embrasse, et j'ai ta bague qui ne m'a pas quitté, as-tu la mienne? » (54)

Cette lettre que j'ai tenu à citer tout au long pourrait me dispenser de vous présenter Aymon de Virieu. On y sent tout ce qu'il fut pour Lamartine. Je ne crois pas que dans la littérature

romantique il y ait eu une autre amitié semblable. Celle qui s'en rapproche le plus fut l'amitié d'Alfred Tattet pour Alfred de Musset; mais toute dévouée qu'elle fut, elle n'eut pas cette tendresse, cette abondance de cœur, cette consanguinité de l'âme. Aymon de Virieu fut associé dès l'âge de dix-huit ans à toutes les joies et à toutes les peines de Lamartine, et Lamartine n'eut jamais un secret pour lui. C'est ce qui fait le charme extraordinaire de sa correspondance avec lui; encore n'a-t-on publié qu'une partie des lettres du grand poète et n'en a-t-on publié aucune de celles de Virieu. Le jour où la famille de ce dernier consentira à les sortir de leurs cartons, on pourra dire que nous possédons toute la vie de Lamartine, au privé et au public, de 1808 à 1841, année de la mort de Virieu (55). Cependant les deux amis n'avaient ni le même tempérament ni la même tournure d'esprit. Autant, par exemple, Lamartine était croyant, autant Virieu était sceptique. Grand admirateur de Montaigne, dont il descendait par sa mère, à peine Aymon de Virieu était-il sorti du collège, que les *Essais* étaient devenus son livre de chevet.



AYMON DE VIRIEU A 25 ANS

D'après une sépia de Mlle Stéphanie de Virieu

« Te voilà donc avec Montaigne, lui écrivait Lamartine, le 10 juin 1809, je ne suis pas surpris qu'il te plaise. Vous avez quelque chose de commun, de semblable, je ne sais quoi, mais je l'entrevois. » (56)

Et trente ans après, Lamartine revenant sur ce sujet, mandait encore à son ami :

« Nous nous sommes de bonne heure disputés sur le rationalisme. Montaigne était ton père spirituel ; il dit : Que sais-je? Fénelon était le mien ; il dit : Pensons et prions ! » (57)

Et il n'y avait pas que sur le rationalisme que les deux amis fussent en désaccord. Ils avaient également rompu plus d'une lance sur le chapitre de la vertu des femmes en laquelle Virieu n'avait qu'une foi médiocre. Et ceci est bon à retenir pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Dès qu'il eut pris connaissance des lettres d'Alphonse, Aymon mit tout en œuvre pour lui faciliter son voyage à Paris, et moins de quinze jours après, il lui donnait l'hospitalité dans un petit entresol qu'il occupait, rue Neuve-Saint-Augustin, nº 30, à l'hôtel du *Maréchal de Richelieu*. Cet hôtel, construit par Pierre Levé, en 1707, a

une histoire assez curieuse. Après avoir porté l'enseigne de *la Cour des chiens* (1707) ; du *Comte de Toulouse* (1712) ; du *Duc d'Antin* (1713) ; on lui donna en 1757 le nom du *Maréchal de Richelieu*. Attaqué, en 1790, par la rue d'Antin, il n'en restait, en 1863, que la loge du concierge et la petite croisée de la mansarde de Lamartine (58), quand le percement de la rue du Port-Mahon et de l'avenue de l'Opéra, en 1865, le fit entièrement disparaître. On l'appelait aussi quelquefois *Hôtel de Travers* à cause de sa position bizarre. Au bout de son jardin était, sur le Cours, le pavillon de Hanovre qui subsiste encore (59). L'hôtel du *Maréchal de Richelieu* était très fréquenté sous la Restauration. Alexandre Guiraud, l'auteur des *Macchabées* et du *Petit Savoyard*, y descendait régulièrement, pour être à proximité de Sophie Gay qui habitait alors rue Neuve-Saint-Augustin.

A peine installé dans le petit appartement d'Aymon de Virieu, Lamartine, qui était arrivé le matin du jour de Noël, raconta à son ami son roman avec Mme Charles et le pria d'aller lui annoncer sa venue.

Pour expliquer cette mission qui de prime

abord paraît insolite, il est bon de savoir que Lamartine avait déjà envoyé à Aymon de Virieu une lettre de présentation pour Mme Charles et que, dès leur premier entretien, les deux amis d'Alphonse s'étaient trouvés en pays de connaissance. Aymon de Virieu, comme fils d'un ancien Constituant qui avait présidé l'Assemblée nationale, en 1790, était lié avec MM. Lainé, Mounier et Lally-Tolendal, qui fréquentaient chez Mme Charles. Il connaissait très bien aussi une de ses meilleures amies, Mme la marquise de Drée, sœur de Dolomieu, le grand minéralogiste (60), dont le mari avait été député de Saône-et-Loire, en 1815, et qui devint plus tard l'ami de Lamartine (61). La marquise de Drée résidait le plus souvent à Châteauneuf, dans le Mâconnais, où son mari possédait une très belle terre, mais elle venait de temps en temps au château de Dolomieu, situé dans le département de l'Isère, non loin de celui du Grand-Lemps qu'habitaient les parents de Virieu, et c'est grâce à ce voisinage que Virieu était entré en rapports avec elle. Tout cela facilita singulièrement les relations d'Aymon et de Mme Charles.

II

Lettres d'amour.

Mme Charles habitait, à l'Institut, l'appartement qu'occupe aujourd'hui M. Henry Roujon, à gauche de la Coupole. Quand Virieu lui eut fait connaître l'objet de sa visite, elle en manifesta une grande joie, et puis, comme elle recevait ce soir-là les habitués de son petit salon, dont leurs amis communs, le baron Mounier, Lainé et Lally-Tolendal, elle le pria de venir à sa soirée avec Alphonse. A dix heures, ils étaient chez elle, mais les choses ne se passèrent pas du tout comme elles sont racontées dans *Raphaël*. Lamartine et Mme Charles ne tombèrent point à genoux l'un devant l'autre, pour cette excellente raison que le salon était encore à moitié plein, quand Lamartine y fit son entrée. Il ne put échanger avec elle que quelques mots de politesse et

de bienvenue ; mais, à peine était-il sorti, qu'elle le dédommagea de la froideur obligée de cette réception par une lettre d'une flamme extraordinaire, qu'elle lui fit porter dès le lendemain matin.

Nous avons par bonheur quelques-unes de ses lettres de ce temps. Lamartine, après avoir brûlé les autres, probablement à l'époque de son mariage, avait enfermé celles-là dans un carnet de cuir noir doublé de satin blanc qu'il avait caché, à Saint-Point, dans un tiroir secret de sa bibliothèque. C'est de là qu'elles passèrent, en 1905, dans la *Revue des Deux-Mondes* (62). Il faut remercier Lamartine de nous les avoir conservées, car, à leur défaut, personne n'aurait jamais pu se figurer l'exaltation mystique de Mme Charles, même après les scènes de passion du roman de Raphaël. Cette exaltation dépasse tout ce qu'on peut avoir lu dans ce genre. Qu'on en juge par cette première lettre :

« A 11 heures et demie, mercredi.

« Est-ce vous, Alphonse, est-ce bien vous que je viens de serrer dans mes bras et qui m'êtes échappé comme le bonheur échappe ? Je me de-

mande si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra, si je reverrai encore mon enfant chéri, et l'ange que j'adore! Ah! je dois l'espérer. Le même ciel nous couvre aujourd'hui et depuis ce soir je crois bien qu'il nous protège. Mais les cruels qui nous ont séparés, quel mal ils nous ont fait, Alphonse! Qu'avons-nous de commun avec eux pour qu'ils viennent se mettre entre nous et nous dire : vous ne vous regarderez plus? Ce morceau de glace mis sur nos cœurs ne vous a-t-il pas déchiré, ô mon ange? J'en sens encore le froid. J'ai cru que j'allais leur dire : Eh! laissez-moi. Vous voyez bien que je ne suis pas à vous, que j'ai beaucoup souffert, et qu'il est temps pour que je vive qu'il me ramène sur son sein!

« Ils sont partis : mais vous pourriez être là et je me sens seule; comment, Alphonse, n'en pas verser des larmes? Ah! pourtant, bénissons cette Providence divine! Demain encore, n'est-ce pas, elle nous réunira et pour cette fois elle nous laissera ensemble! C'est une épreuve qu'elle voulait encore que nous puissions subir; mais elle ne veut pas que nous mourrions cette nuit,

et alors ne mérite-t-elle pas nos adorations toutes entières? Je le sens si fortement que mon premier soin, dès que l'on m'a quittée, a été de me jeter à genoux et d'adorer avec larmes cette suprême bonté qui m'a rendu Alphonse! C'est aux pieds de Dieu que j'ai recouvré la force de lui parler à lui-même! — Il me permet de vous aimer, Alphonse! j'en suis sûre. S'il le défendait, augmenterait-il à chaque instant l'ardent amour qui me consume? aurait-il permis que nous nous revissions? voudrait-il verser à pleines mains sur nous les trésors de sa bonté et nous les enlever ensuite avec barbarie? Oh! non, le ciel est juste! il nous a rapprochés, il ne nous arrachera pas subitement l'un à l'autre. Ne vous aimerai-je pas comme il le voudra, comme fils, comme ange et comme frère? et vous, vous, cher enfant! ne lui avez-vous pas depuis longtemps promis de ne voir en moi que votre mère?

« Ah! que cette nuit s'écoule, elle me torture. Quoi! Alphonse, je ne me trompe pas, vous êtes bien ici! Nous habitons le même lieu! Je n'en serai sûre que demain. Il le faut, que je vous revoie, pour croire à mon bonheur. Ce soir, le

trouble est trop affreux. — Chère vallée d'Aix! ce n'était pas ainsi que vous nous rassembliez, vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel! elles duraient comme notre amour sans terme, sans bornes! elles auraient duré toute la vie. Ici, les voilà déjà troublées. Mais quelle soirée aussi et que nous aurions tort, cher enfant, de n'en pas espérer de meilleures! Vous verrez, demain, mon cher ange, si Dieu est assez bon pour nous faire vivre jusqu'au soir, que des heures et des heures se passeront sans que l'on nous sépare! Vous verrez si, vous ici, je puis me plaindre de ma situation!

« Demain, j'ai le malheur de n'être pas libre avant midi et demi. Je vais au Palais avec M. Charles remplir je ne sais quelle formalité, je sors à 11 heures et demie. Je calcule que cela me prendra une heure. Attendez-moi chez vous, mon ange. J'y serai dès qu'on m'aura laissée et je vous ferai demander pour vous emmener afin que nous passions le reste de la matinée ensemble. Prions Dieu que jusque-là il nous donne de la vie et de la force.

« Ecrivez-moi par mon commissionnaire que

vous m'aimez toujours, ces mots chéris n'ont pas frappé mon cœur dans le petit nombre de mots que j'ai pu recueillir de votre bouche! Redites-les, Alphonse! Répétez beaucoup que vous aimez votre mère! Elle est quelquefois si malheureuse de l'idée terrible que vous pourriez cesser! — Mais non, non, vous le lui avez trop dit! Ne prenez pas ceci pour des craintes, une mère ne doute pas de son fils, elle est toujours sa mère, elle peut tout entendre. C'est un de ses devoirs, elle les remplira tous. Ah! mon enfant, que je vous aime! que je vous aime! vous l'êtes-vous bien dit? L'avez-vous vu? Au milieu de ce monde où il fallait parler, sentiez-vous mon cœur souffrir? Le voyiez-vous battre? Alphonse! Alphonse! je succombe à mon émotion. Je vous adore! mais je n'ai plus la force de le dire. Ah! que des larmes abondantes me feraient du bien! Qu'il est donc difficile à porter, le bonheur! Pauvre nature humaine, tu es trop faible pour lui!

« Dites à votre ami que je le porte aussi dans mon cœur comme un frère. Ah! qu'il a été bon pour moi! Comme il faut qu'il vous aime pour m'avoir supportée dans mes douleurs et soutenue

ce soir quand il est venu m'annoncer mon enfant! Alphonse! payez ma dette envers lui. Aimez-le davantage, cet ami si digne de vous! et que ce ne soit pas parce que je manque de reconnaissance, il a toute la mienne, et il a aussi en épanchements et en affection tout ce qui n'appartient pas exclusivement à mon Alphonse.

« Je vous laisse, enfant chéri! pour quelques heures. Vous allez dormir, et moi, pendant la nuit entière, je vais veiller sur vous et demander à Dieu que demain nous arrive! Après, nous pouvons mourir.

« Dors donc, ami de mon cœur! dors et qu'à ton réveil cette lettre que tu recevras avec tendresse te soit remise! mon ange! mon amour! mon enfant! ta mère te bénit! et bénit ton retour! »

Cette lettre sent évidemment la Créole, mais elle sent aussi la phtisique qu'était Mme Charles, et, comme le disait un jour devant moi un médecin qui discutait son cas : « En matière d'amour, les deux font la paire. » Si cette lettre n'était pas éclairée par tout ce qui précède, elle risquerait de nous égarer sur le compte de Mme Charles; j'en sais même qui en la lisant ont

douté de sa vertu. Mais il n'y a que les esprits superficiels qui jugent les gens sur les apparences, et nous verrons tout à l'heure que, lorsqu'il le fallait, toute phtisique et toute Créole qu'elle était, Mme Charles savait trouver le cri qui fait éclater la pureté.

Quelques jours après, elle écrivait de nouveau à Lamartine :

« 1er janvier 1817, 10 heures du soir.

« Que je vous retrouve, ô mon Alphonse ! Après une journée livrée à des indifférents, je brûlais d'être seule. J'ai pourtant fait fermer ma porte très tard, mais depuis 3 heures j'ai du monde et je n'ai vu avec plaisir que M. et Mme Mounier ! Ils sont venus tout de suite après leur dîner et c'était vraiment aimable : pourquoi n'en ai-je pas assez joui ? Ah ! c'est que vous êtes dans mon cœur, mon enfant, et que quand je ne puis ni causer librement avec vous, ni vous écrire, je suis malheureuse. Il faut pourtant que je vous dise que Wilhelmine a été charmante et son mari très bon pour moi. Cette jolie jolie femme m'est arrivée parée pour la Cour et elle est restée avec moi jusqu'à l'heure où le Roi re-

cevait, ne voulant pas, m'a-t-elle dit, passer cette journée sans me voir. Elle m'a apporté une jolie bague renfermant des cheveux de toute sa famille et portant son chiffre, celui de son mari et de ses enfants. Moi je lui ai tressé des bracelets semblables à la ceinture que je vous ai montrée à Aix et j'y ai fait mettre aussi nos chiffres. M. Mounier m'a donné un ouvrage très rare de son père qu'il a pris soin de faire relier élégamment. Ce sont ses doctrines politiques. Vous voyez que c'est une amitié grave que la sienne et qu'il ne me traite pas en femme qui aime les romans. J'aurais voulu lui donner aussi quelque chose, mais je ne sais qu'imaginer et je ne puis pas sortir. J'enverrai demain chez Lenormand pour avoir un livre qu'il n'ait pas. Je voudrais, mon amour, que vous fussiez là pour me guider sur le choix qui m'embarrasse. Je ne le ferais pas au hasard de mal choisir ! — Wilhelmine nous a quittés à 8 heures, nous laissant M. M[ounier] qui a fait avec M. C[harles] quelques parties d'échecs. Il m'a mis pendant ce temps au fait de la politique du jour et la loi des élections est revenue sur le tapis, comme

vous le croyez bien. La discussion se continuera jusqu'à après-demain. Jamais question n'aura été plus fortement débattue. On ne sait pas encore quel parti l'emportera. Le ministère craint un peu que ce ne soit pas lui, mais je vois la minorité, quoique « très forte » de raison, croire assez peu à son triomphe ! Quand je dis forte de raison, vous savez bien, mon amour, que je n'en trouve pas à toute la minorité et que par exemple M. de la B[ourdonnais] m'a paru aussi maladroit (63) que dénué de ce qui constitue le bon sens. Mais je dis que la raison me paraît être du côté des hommes qui improuvent la loi. — Au reste, ce sont des sujets sur lesquels je me permets à peine une opinion et où je crois que toute femme qui n'est pas folle doit se récuser. C'est vous, cher Alphonse, qui me fixeriez sur tous ces points au-dessus de ma portée, si j'avais le bonheur de vivre auprès de vous. Vous aviez la bonté de me demander l'autre jour mon avis sur une chose de cette nature, et je crois que je vous ai dit quelle était mon opinion sur les femmes qui se permettent d'en donner aux hommes qu'elles aiment, au lieu de les recevoir d'eux. C'est de leur part

que la soumission et la déférence doivent être entières, et à cet égard je fais bien mon devoir, je vous assure. J'aime à reconnaître votre supériorité et j'en suis fière ! En ma qualité de femme, j'ai seulement plus de respect pour des objets consacrés par le préjugé peut-être. Mais quelle est la femme qui peut s'en dire exempte ? Que cette devise est vraie : « Un homme doit braver l'opinion, une femme s'y soumettre. » Qu'elle est vraie du moins dans presque toutes les circonstances de la vie pour les hommes ; et pour les femmes, comme elle est vraie toujours ! — Je ferais donc mon bonheur et mon devoir, cher Alphonse, de prendre vos conseils et de les suivre sans restriction dans mes sentiments pour vous ; la représentation seule me paraîtrait permise, et encore ce ne serait que sur les choses où les femmes doivent avoir une opinion à elles, qui les met peut-être à même d'ouvrir un bon avis, que je pourrais discuter avec vous. Mais toutes nos raisons dites, avec quel respect, cher Alphonse, je me soumettrais à votre décision ! Que je serais une bonne femme avec vous ! Que j'en suis une ordinaire pour un autre ! Ce que c'est que

l'amour! Quelles vertus il inspire quand l'objet qui l'a fait naître en est digne! Je sens que mon Alphonse pourrait m'élever jusqu'au sublime!

« Que nous voilà loin, cher enfant, d'une conversation politique! Depuis quinze jours, c'est la première fois que je puis laisser courir ma plume et vous voyez si j'en profite. Vendredi vous aurez donc enfin une lettre. Pour laisser les autres, je veux vous dire encore une nouvelle du jour. A l'audience de ce matin, devant deux cents personnes, M. le d[uc] de B[erry] a dit à M. Cuvier (commissaire du Roi), après quelques phrases polies sur son rapport : qu'il regrettait qu'il eût employé un beau talent à soutenir une loi qui lui paraissait mauvaise et subversive de la Charte non moins que de la monarchie, qu'il saurait gré aux hommes qui voteraient contre, qu'ils serviraient la légitimité.

« M. de Bonald a fait un fort beau discours qui a fait une grande impression. Les deux partis s'accordent à dire que si on eût été aux voix après, la loi n'eût pas passé. Il faudra voir demain la marche de la discussion. Lisez le rapport de M. de B[onald], je vous en prie, mon

Alphonse, et dites-moi si vous n'admirez pas le caractère et le talent du noble ami de votre mère? Je n'en connais encore que des fragments qu'il m'a lus, mais c'est assez pour le juger. S'il n'est pas inséré en entier dans le *Moniteur*, je vous enverrai un des exemplaires de M. de B[onald] que je vais avoir demain. »

Le ton de cette lettre, n'est-il pas vrai? tranche singulièrement sur la précédente. Mais on ne doit pas s'étonner que Mme Charles entretînt ainsi Lamartine des affaires publiques du moment. Elle savait que la politique l'attirait, qu'il brûlait d'entrer dans la carrière administrative ou diplomatique, et comme elle pouvait le servir de ce côté, bien loin de l'en dissuader, elle l'y encourageait. Elle voulait le présenter au baron Mounier qui avait beaucoup d'influence en haut lieu, et c'est en vue de cette présentation qu'il s'était mis à rédiger un travail sur une question qui préoccupait alors vivement les esprits. Le titre de cette brochure était : *Quelle est la place qu'une noblesse peut occuper en France dans un gouvernement constitutionnel ?* Lamartine dit dans *Raphaël* qu'il avait « traité cette question

très délicate dans un pareil moment avec l'instinct du bon sens assez net que la nature lui avait donné, et avec cette impartialité d'un jeune esprit indépendant qui s'élève sans peine au-dessus des vanités d'en haut, des envies d'en bas et des préjugés de son temps ». A quoi Sainte-Beuve, mal informé, jugea à propos de répondre, en marge de l'exemplaire de *Raphaël* que Lamartine lui avait envoyé, quand il parut : « C'est faux, il ne s'est occupé d'économie politique que plus tard, vers 1834. » (64)

Si Sainte-Beuve avait pu lire la *Correspondance* de Lamartine avec ses camarades, il se serait bien gardé de lui infliger ce démenti. Mais le jeune poète sentait très bien que, quels que fussent ses dons, la politique était incapable de lui donner, à l'âge qu'il avait, la grande renommée et la situation auxquelles il aspirait, et c'est pour cela qu'il avait apporté à Paris quatre livres d'élégies, « d'un certain genre à lui, — études, bagatelles, *juvenelia ludibria* », comme il disait à Aymon de Virieu — pour tâcher de les faire éditer. Il comptait sur les Muses pour lui mettre le pied à l'étrier, et l'événement prouva qu'il

n'avait pas tort. Mais au moment dont je parle il s'en fallut de peu qu'elles ne le brouillassent avec Mme Charles. Après avoir lu ces quatre livres d'élégies à Aymon de Virieu, pour avoir son sentiment, il les avait donné à lire à son amie ; dans quel but ? je n'en sais trop rien. Mais comme elles étaient pour la plupart consacrées à Graziella, Mme Charles éprouva à cette lecture une surprise mêlée de chagrin. Sa surprise s'expliquait par le fait qu'elle ne connaissait pas Alphonse sous ce jour, n'ayant jamais lu ou entendu d'autres vers de lui que ceux qu'il avait improvisés pour elle à Aix ; — son chagrin était fait uniquement de jalousie. Tout en se doutant bien qu'Alphonse avait aimé avant de la rencontrer, elle n'aurait pas cru qu'il eût jamais aimé de la sorte. La voilà donc jalouse de cette femme qu'il avait chantée sous le nom d'Elvire ! Car Lamartine a eu deux Elvire ; je me trompe, il n'en a eu qu'une en trois personnes, c'est à savoir : Graziella qui fut la première en date, Mme Charles qui fut la seconde et qui a fini par l'incarner, et Mlle Birch qui fut sa femme et la noble compagne de sa vie.

III

La Crise.

Comme Mme Charles ne savait rien garder pour elle, comme elle ne pouvait pas dissimuler ce qu'elle ressentait, elle fit part à Lamartine de ses impressions après cette lecture. Et cela constituait la seconde partie de sa lettre du 1er janvier :

« J'ai lu vos vers, cher Alphonse, ou plutôt je les ai dévorés. Vous me gronderez, j'en suis sûre, mais pourquoi la tentation était-elle irrésistible ? Comment les avoir sur mon lit et les quitter, cher enfant, avant d'avoir épuisé mon admiration et mes larmes ? Comment dormir et sentir là votre âme sublime s'épanchant tout entière avec ce caractère de sensibilité qui la distingue, noble, comme le génie ! touchante comme l'amour vrai ! Oh ! mon Alphonse ! qui vous rendra

jamais Elvire ? qui fut aimée comme elle ? qui le mérite autant ? Cette femme angélique m'inspire jusque dans son tombeau une terreur religieuse. Je la vois telle que vous l'avez peinte, et je me demande ce que je suis pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. Alphonse, il faut la lui garder et que moi je sois toujours votre mère. Vous m'avez donné ce nom alors que je croyais en mériter un plus tendre. Mais depuis que je vois tout ce qu'était pour vous Elvire, je vois bien que ce n'est pas sans réflexion que vous avez senti que vous ne pouviez être que mon enfant. Je commence à croire même que vous ne devez être que cela, et si je pleure, c'est de n'avoir pas été placée sur votre route, quand vous pouviez m'aimer sans remords et avant que votre cœur se fût consumé pour une autre. Consumé, ai-je dit ? ah ! pardonnez. Je vois ce que vous devriez être plutôt que ce que vous êtes. Tout respire l'amour dans vos lettres et jusqu'à cette expression chérie que vous avez créée ! N'avez-vous pas dit, ne suis-je pas sûr que vous avez pour moi une passion filiale ? Cher Alphonse ! je tâcherai qu'elle me suffise. *L'ardeur de mon âme*

et de mes sentiments voudrait encore une autre passion avec celle-là, ou que du moins il me fût permis, à moi, de vous aimer d'amour et de tous les amours! Mais s'il faut vous le cacher, ô mon ange! si vous êtes tellement dans le ciel que vous repoussiez les passions de la terre, je me tairai. Alphonse! J'en demanderai à Dieu la force et il m'accordera de vous aimer en silence. »

Et voilà le nœud de la question, et voilà le nœud de l'intrigue! Nous avons en face de nous une femme passionnée qui brûle de se donner à celui qu'elle aime, mais qui ne le veut pas, parce que cela ne lui est pas permis. L'honneur, chez elle, et le sentiment du devoir parlent plus haut que la voix des sens. Elle se contentera d'aimer Lamartine comme son fils, puisque aussi bien il lui a promis de ne voir en elle qu'une autre mère. Si donc Lamartine lui avait communiqué ses élégies, à seule fin d'exciter sa jalousie et de la faire tomber, dans un coup de tête, — et il avait, auprès de lui, un homme qui était très capable de le pousser dans cette voie, habitué qu'il était à ne pas se contenter des bagatelles de la porte, — il fut bien obligé de reconnaître qu'il s'était cruellement trompé.

Mais, comme il adorait Mme Charles, et qu'il se savait adoré d'elle, il ne voulut pas qu'elle restât sur cette mauvaise impression, et il lui dépêcha Virieu pour arranger les choses. Mal lui en prit. Tout diplomate qu'il était, Aymon de Virieu, en vrai disciple de Montaigne, pour qui les affaires de cœur étaient chose légère, commit la faute de réduire aux proportions d'une excellente petite femme la figure idéale que Mme Charles s'était faite de Graziella. Elle fut froissée de voir qu'on s'efforçait de la grandir au détriment de la morte, et très courageusement elle prit sa défense. A ce moment Virieu, s'apercevant qu'il faisait fausse route, essaya d'un changement de front. Il voulut parler de Graziella d'une manière plus sérieuse. Mais c'était trop tard. Mme Charles demeura sur son impression première, et dès qu'Aymon de Virieu se fut retiré, elle écrivit à Lamartine.

« Le 2, au matin.

« Une chose m'a frappée, Alphonse, il faut que je vous la dise, dans le langage de votre ami sur la femme que vous avez aimé. Nous en parlions et je lui exprimais mon admiration pour

ses touchantes vertus, et pour sa mort que je lui envie et que peut-être je ne lui envierai pas longtemps; il m'arrêta tout court dans l'éloge que j'en faisais par des louanges si ordinaires que j'en demeurai confondue. Les termes étaient, je crois, ceux-ci : Oui, c'était une excellente petite personne, pleine de cœur et qui a bien regretté Alphonse. — Mais elle est morte de douleur, la malheureuse ! Elle l'aimait avec idolâtrie ! Elle n'a pu survivre à son départ. — Puis, par une réflexion rapide qui me fit faire un retour sur moi-même, j'ajoutai : Au reste, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre aujourd'hui, elle a cessé de souffrir. — Votre ami parut alors regretter d'en avoir parlé légèrement et il finit bien, surtout quand il apprit comment elle avait terminé sa vie, par lui reconnaître des qualités, mais l'impression était faite. Serait-il donc possible, Alphonse, qu'Elvire fût une femme ordinaire et que vous l'eussiez aimée, que vous l'eussiez louée comme vous l'avez fait? Si cela était, cher Alphonse, quel sort j'aurais devant moi. Et moi aussi vous me louez, vous m'exaltez, et vous m'aimez parce que vous me croyez un être supé-

rieur ! Mais que l'illusion cesse, que quelqu'un déchire le voile et que me restera-t-il, si vous pouvez vous tromper ainsi dans vos jugements? Est-ce donc l'imagination qui s'enflamme chez vous, ô mon bien-aimé, et croyez-vous comme tant d'hommes le font, aux rêves de votre cœur, jusqu'à ce que la raison les détruise? Oh! mon ange, je ne puis le croire et cependant je tremble. Si un jour, cher Alphonse, on allait vous dire de moi : C'était une bonne femme, pleine de cœur, qui vous aimait, et que vous pussiez supporter cet éloge, est-ce que vous m'aimeriez encore?

« — Oh ! non, sûrement, je ne voudrais plus que vous m'aimassiez, ce serait vous rabaisser vous-même. Mais je vous le déclare, mon Alphonse, je ne pourrais pas supporter moi-même un pareil éloge. Je sens au-dedans de moi quelque chose qui le repousse, ce n'est pas la fierté, j'en suis dénuée : c'est l'amour! Celui que je sens pour vous est d'une nature si relevée! il est si ardent! il est si pur! Il me rendrait capable de tant de vertus qu'il me relève à mes propres yeux et que je ne pourrais souffrir qu'on en parlât légèrement. Le reste je l'abandonne. Je

vous l'ai dit assez, cher ami, que je n'étais qu'une bonne femme et qu'il ne fallait m'aimer que parce que je vous aime. Mais quand on aime comme moi, quand on aime comme Elvire et moi jusques à en mourir — n'est-on donc qu'une femme pleine de cœur? Mais pourquoi mal interpréter ce mot? Ce n'est pas vous, mon amour, qui l'avez dit et peut-être devrais-je l'entendre autrement. Combien avec autant d'amour n'a-t-on pas de cœur, en effet? Comme le mien bat dans ma poitrine! Comme il brûle! Comme il est, à la fois, dans mon esprit, dans mon imagination et dans l'amour ardent qui m'enflamme! Allons, je le vois bien, il avait raison, votre ami, nous sommes des femmes pleines de cœur. C'est moi qui devais expliquer autrement cette expression. Pardonnez-moi donc, mon amour, tout ce qu'elle m'a fait dire, mais gardez le souvenir de mes justes craintes! et voyez-moi moins aimable, mais aimez-moi *quand même.* »

Cette lettre était ce qu'on appelle vulgairement une douche. Aussi, après l'avoir reçue, Lamartine y répondit-il d'une plume irritée, donc injuste.

Il écrivit à Mme Charles qu'il ne la reconnaissait plus, tant elle était changée, qu'elle le négligeait, qu'elle ne l'aimait plus, qu'il était inutile désormais de lui écrire, qu'il allait partir pour un lieu qu'il ne lui dirait pas, bref, tout ce qu'en pareil cas se jettent à la figure les amoureux qui ont à se plaindre l'un de l'autre.

Naturellement, Mme Charles ne vit dans cette missive que ce dont elle était accusée. Ne plus aimer Alphonse, quand elle ne vivait que pour lui ! Quelle injure et quel blasphème ! Elle se sentit blessée au cœur et, sautant sur sa plume, elle lui écrivit, en trois fois, cette longue lettre où la passion atteint son paroxysme.

« Jeudi soir, 2 janvier 1817.

« Arrivez, arrivez, Alphonse, venez consoler votre mère. Je ne puis plus supporter vos cruels reproches, et l'idée déchirante que vous avez pu croire à un changement dans mes sentiments fait un tel effet sur moi que je ne suis plus la maîtresse de ma raison. Pour vous prouver que je vous aime par-dessus tout, injuste enfant ! je

serais capable de tout quitter dans le monde, d'aller me jeter à vos pieds et de vous dire : Disposez de moi, je suis votre esclave. Je me perds, mais je suis heureuse. Je vous ai tout sacrifié, réputation, honneur, état, que m'importe ? Je vous prouve que je vous adore. Vous n'en pouvez plus douter. C'est un assez beau sort que de mourir pour vous à tout ce que je chérissais avant vous ! Et que m'importe, en effet, et que puis-je placer à côté d'Alphonse qui pût balancer un seul instant les sacrifices que je suis prête à lui faire ? S'il se rit des jugements des hommes, je cesse de les respecter. Je trouverai bien toujours un abri pour ma tête, et, quand il ne m'aimera plus, un gazon pour la couvrir. Je n'ai pas besoin d'autres biens. — Alphonse ! Alphonse ! plaignez-moi, vous me mettez au désespoir. Me dire que je vous ai donné la fièvre, persister dans ce reproche de négligence et m'en parler de ce ton de reproche c'est me déchirer l'âme, et encore vous me refusez les moyens de me faire entendre, vous ne voulez plus que je vous écrive, vous allez partir pour un lieu que vous me cachez, où vous ne voulez pas trouver une lettre,

où vous croyez sûrement que je n'en adresserais pas. O Alphonse! ô mon fils! Que vous a fait votre mère? Quelle idée en avez-vous? Si c'est ainsi que vous devez la traiter, il faut la laisser mourir, les forces lui manquent pour souffrir autant. Si vous pouviez la voir! Adieu, adieu Alphonse! chéri! Dieu me fait le bien de suspendre mes maux par d'étranges faiblesses; la dernière arrivera, j'espère.

« Je reviens à moi, cher enfant, et c'est pour souffrir encore. Vous avez éprouvé un affreux ébranlement, vous voulez partir malade. Vous allez voyager avec le doute dans le cœur, vous voulez donc mourir et me tuer? Ah! mon ami, que j'avais raison de pleurer l'année qui vient de finir! Sous quels auspices commence celle-ci! Qu'attendre? que faire? que devenir? il croit, il croit, le cruel! que je cesse insensiblement de l'aimer. Oh! mon Dieu, prenez donc ma vie bien vite et que cette horrible agonie ne se prolonge pas. Il a vu de la froideur dans mes lettres après avoir cru à ma négligence. L'un est vrai comme l'autre. De la froideur pour lui! ô mon Dieu, vous

le savez si j'en suis coupable. Vous voyez mon cœur, vous, ô mon Dieu, et vous vous plaignez qu'il n'est pas à vous, mais à lui, et si vous pardonnez c'est que vous le reconnaissez pour la plus angélique de vos créatures ! c'est que vous voyez en lui l'âme la plus noble que vous ayez créée ! Ah ! laissez-moi l'adorer à jamais ; mais si je puis encore vous invoquer après vous avoir demandé de ne pas exiger que je me sépare de cette moitié de moi-même, mille fois plus chère que l'autre, faites qu'il me voye telle que je suis, je n'implore de lui que cette justice. Il verra de nombreuses imperfections et peut-être même de ces défauts de caractère qui peuvent éloigner un fils de sa mère ; mais qu'il verra d'amour, ô mon Dieu, et s'il ne cesse pas d'être lui-même, comme il en sera touché ! Regardes-le, Alphonse ! ce cœur que tu calomnies. Vois la plaie que tu as faite, vois-la saigner et accuse-moi après si tu le peux. — Hélas ! faut-il donc que j'appelle à moi des témoignages étrangers ? en ai-je besoin, Alphonse ? ne croyez-vous plus ce que je dis ? Hélas ! peut-être ? — Eh bien ! faites parler votre ami. Je ne lui ai rien dit de l'amour que je sens,

je ne l'ai pas osé. J'oserai peut-être le lui écrire. Mais s'il n'a pas vu que je vous aime, il n'a jamais rien senti. J'avais presque la crainte que ma douleur et ma joie parlassent trop haut.

« Si je ne vous ai pas dit à vous-même, mon amour, ce qui se passait au-dedans de moi, c'est que je ne sais rien exprimer, car j'aurais cru mourir plutôt que de vous écrire froidement. Une seule chose pourrait m'expliquer à moi-même ce dont vous vous plaignez, c'est si je vous ai écrit devant les autres et tellement vite, à cause de l'heure, qu'il fallait étouffer toutes mes pensées. Je sens fort bien que quand un autre me regarde, je ne puis vous rien dire. Il me semble qu'on m'écoute et je trouve que c'est une profanation que d'exprimer l'amour devant des hommes qui ne sont pas faits pour le sentir. Je ne veux pas en faire mes confidents, ils n'en sont pas dignes, et écrire je vous aime sans qu'ils le voient, pensez-vous donc, Alphonse, que ce soit possible ? Est-ce que mes regards, ma main qui tremble, mon émotion, tout ne parle pas en moi ? — Ah ! crois donc que je t'aime, ange adoré, et ne crains que l'excès d'une passion que je ne

puis plus modérer. C'est ma vie que mon amour. Il ne dépend pas de toi-même de me séparer de lui, mais d'elle?... Ah! quand tu voudras, dis-moi que je ne t'aime plus, dis-le pour cesser de m'aimer et pour le faire sans reproche, et tu verras!

« Alphonse! je voudrais partir pour vous aller trouver. C'est de la barbarie que de retenir mes lettres après m'avoir envoyé la vôtre, il fallait rester un jour de plus, dussiez-vous me voir plus tard. Je ne veux plus que vous me voyiez si vous [ne] croyez plus en moi! — Hélas! hier au soir le calme avait fini par descendre dans mon âme. Après avoir passé la nuit à lire vos vers, à redouter celle pour qui vous les avez faits et à demander à Dieu de m'appeler à lui, si après en avoir tant aimé une autre il ne restait plus rien pour moi : j'avais fini après [une nuit] de pleurs sur l'année qui n'était plus à nous par me confier dans la destinée; et le soir, après m'être [affranchie] de ceux qui avaient voulu que je restasse sur mon fauteuil à avoir l'air de les entendre, c'était avec une joie indicible que j'étais venue retrouver l'ami de mon cœur et causer avec lui

comme je lui parlerais, ou plutôt comme je lui parlais à Aix, de nous, des choses et des hommes. Joie trompeuse, qu'êtes-vous devenue? La torture s'est mise à la place, jusqu'à vendredi il faudra la subir et ce jour-là même Dieu sait ce qui m'attend! N'avais-je pas eu la folie de compter pour ce soir sur du bonheur? Ah! mon ami, je vous pardonne tout, mais que je souffre et quel noir horizon couvre à mes yeux l'avenir!... Enfin je vais mourir! »

« Vendredi matin.

« La nuit est passée, je ne vous dis pas de quelle manière. Qu'importe la douleur? Quand elle ne tue pas, elle n'est pas assez forte. Je ne fais plus de cas que de celle qui détruit l'existence. Que la mienne est affreuse, cher Alphonse! vous devriez m'en délivrer par pitié. Plus j'approfondis mes sombres réflexions, plus je sens que le bonheur n'est pas fait pour moi et que le plus grand bienfait que Dieu puisse m'envoyer, c'est de m'appeler à lui. Tant que j'ai pu croire qu'en me résignant à vivre je vous faisais du bien, j'ai pu aller jusqu'à aimer la vie, mais

à présent, Alphonse, que vous ne croyez plus à l'amour de votre mère, elle va cesser de vous être nécessaire et alors son sort est tracé. Vous n'exigerez pas qu'elle demeure dans ce monde pour s'y nourrir de larmes. Vous n'avez pas de soupçons, dites-vous, mais vous n'avez pas de confiance, n'est-ce pas la même chose ? Si parce qu'une lettre est arrivée trop tard à la poste, ou que m'étant pénétrée de l'idée que je ne puis être que votre mère, j'ai contraint mon âme à cacher le feu qui la brûle, vous m'avez supposé une froideur impossible, que puis-je faire pour empêcher que les mêmes pensées vous reviennent et qu'elles nous torturent tous les deux ? Ah ! cher enfant, avez-vous pu le dire qu'au reste vous souhaitiez ce refroidissement et que vous ne m'en aimiez que plus ? Si vous aviez joui de toute votre raison en écrivant cette lettre, je vous demanderais de n'adopter que des possibilités et de ne jamais me dire : Je vous aimerai davantage quand vous ne m'aimerez plus et que vous serez devenue une femme aussi sèche que je vous ai cru tendre et sensible... Je crois vous l'avoir déjà dit, je ne comprendrai jamais que le

bonheur que vous me souhaiteriez hors de vous soit une preuve d'amour. — Mon amour à moi c'est ma vie et si j'ai quelques vertus bonnes ou sensibles, c'est à lui que je le dois. Otez-le-moi et vous m'ôterez tout le mérite que vous croyez me voir. Je ne serai plus qu'une femme si ordinaire que vous ne me regarderiez plus et vous auriez raison. — Mais il ne dépend, cher Alphonse, ni de vous, ni de Dieu lui-même de m'ôter l'amour que j'ai pour vous. Il est devenu l'essence de ma vie, et quand je quitterai la terre je l'emporterai avec moi. Renoncez donc à détruire un sentiment indestructible. Vous pouvez tout sur moi, hors cela. Si vous l'ordonnez, toute malheureuse que je me trouve en ce moment, je supporterai ma douloureuse existence. Mais si vous voulez qu'elle soit longue, ô mon bien-aimé ! prouvez-moi donc qu'elle vous est nécessaire et rendez-la-moi aussi douce qu'elle m'est quelquefois à charge. Hélas ! pourquoi donc une seule plainte fait-elle sur moi tant d'impression qu'elle éloigne jusqu'au souvenir du bonheur que je vous ai dû jusqu'ici ! C'est que mon âme est faite pour la douleur, qu'elle est à peine

accessible à la joie et que le bonheur ne me paraît que comme une ombre qui s'évanouit. Ah! pourtant, mon amour, que je suis coupable! J'oublie les biens si réels que je vous dois pour ne m'occuper que des craintes que peut-être vous n'avez accueilli qu'un moment et que vous avez repoussé. Ah! mon ange, pardonne. Je ne suis pas ingrate, crois-le bien, mais je redoute plus que la mort de perdre mon Alphonse! Ah! qu'il me reste cet ange chéri! ce fils adoré! Qu'il dispose de moi à quelque titre que ce soit, et je suis à lui! »

Je n'ai rien voulu retrancher de cette lettre écrite avec du feu. Mais elle se résume pour moi dans les vingt premières lignes. Mme Charles dit qu'en les écrivant elle n'était plus maîtresse de sa raison. En apparence, peut-être, mais on aurait tort de s'y laisser prendre : elle savait très bien ce qu'elle faisait et à qui elle parlait; en ayant l'air de se livrer pieds et poings liés à l'ami qui semblait douter d'elle, sous l'influence visible de Virieu; en se déclarant prête à lui sacrifier tout : honneur, réputation, état, elle était sûre d'avance

qu'il ne la prendrait pas au mot. Cet « enleveur d'actrices » était incapable de détourner cette noble femme de ses devoirs, de la jeter sur la rue, après avoir abusé d'elle, car elle ne lui avait pas caché qu'elle ne resterait pas sous le toit de son mari après s'être donnée à son amant, et il était hors d'état de lui faire un sort, si modeste fût-il. Une âme vulgaire n'aurait probablement pas eu de ces scrupules; celle de Lamartine était trop haute pour ne pas reculer devant les conséquences d'un acte irréparable... Mais quelle satisfaction pour son amour-propre! Après une déclaration semblable, comment aurait-il pu douter encore de l'amour de Mme Charles, si tant est qu'il en eût jamais douté? Virieu lui-même qui avait provoqué inconsciemment cette scène orageuse était pleinement édifié à présent sur l'honnêteté de cette âme d'élite. C'était donc le cas de répéter que tout est bien qui finit bien.

A partir de ce moment il n'y eut plus aucun nuage entre eux; la paix se fit insensiblement dans leurs cœurs, et, quelques jours après, Lamartine aurait pu dire de son amie ce que Chênedollé disait de Lucile de Chateaubriand qui,

tout en l'aimant beaucoup, ne voulut jamais l'épouser :

« Auprès de cette femme céleste j'étais pur comme elle ; j'étais heureux de la voir, heureux de me sentir près d'elle. C'était l'espèce de bonheur que j'aurais goûté auprès d'un ange. Celui qui n'a pas connu Lucile ne peut savoir ce qu'il y a d'admirable et de délicieux dans le cœur d'une femme. Elle respirait et pensait au ciel. Il n'y a jamais eu de sensibilité égale à la sienne ; ce cœur si vivant et qui avait tant besoin de se répandre a fini par dévorer sa vie ». (65)

IV

Chez Mme Charles.

Ils commencèrent par régler l'emploi de leur temps. Le matin, Lamartine restait habituellement à son hôtel pour expédier sa correspondance et travailler un peu. Il ne sortait que lorsqu'il y était obligé. A midi il déjeunait sommairement dans sa chambre, et vers une heure Mme Charles venait le prendre en voiture. Il connaissait le pas de son cheval. Du plus loin qu'il l'entendait par la fenêtre de sa mansarde, il descendait l'escalier, prenait place à côté d'elle dans son cabriolet, et après une promenade plus ou moins longue à travers les rues de Paris, si le temps le permettait, ils allaient s'asseoir au soleil dans le jardin du Louvre ou des Tuileries. Brifaut raconte en ses *Souvenirs* qu'il rencontrait quelquefois Lamartine donnant le bras à une jeune femme au front

pâle, à l'air mélancolique, à la démarche lente et molle, qu'il croyait être sa sœur. Le soir, Lamartine dînait avec Aymon de Virieu ou quelque autre camarade, et, vers dix heures, il s'acheminait doucement vers l'Institut, guettant sur le pont des Arts le signal dont ils étaient convenus pour monter chez son amie. Le signal consistait en ceci. « Quand il y avait foule dans son salon, dont la fenêtre donnait sur le quai, les deux volets intérieurs étaient fermés; quand il n'y avait qu'un ou deux familiers prêts à se retirer, un des battants était fermé; enfin, quand tout le monde était parti, les deux battants s'ouvraient ainsi que les rideaux. » C'est alors qu'il pénétrait chez elle. Il la trouvait généralement assise à une petite table, occupée à lire en l'attendant sous l'abat-jour de sa lampe. Elle se levait à son approche, elle l'embrassait avec le même élan et la même tendresse, que si elle ne l'avait pas vu de la journée, et ils allaient se blottir l'un contre l'autre sur un canapé, tout près du feu. Ah! les bonnes et douces soirées passées ainsi dans le silence, j'allais dire dans le recueillement, sans autres témoins que la petite pendule de Berthoud

qui mesurait leur plaisir, et que les figures muettes, pendues dans leur cadre aux murailles, représentant Ossian, le héros de l'époque, ou bien Molière lisant *Tartufe* chez Ninon de Lenclos (66). Par moments ils se croyaient encore à Aix-les-Bains, chez le bon vieux médecin, tant ils étaient libres et heureux. Mais la petite pendule se chargeait de les arracher à leur rêve. Au coup de minuit, Lamartine se levait — comme autrefois chez le docteur Perrier; — il jetait son manteau sur son épaule, souhaitait une bonne nuit à M[me] Charles et rentrait à l'hôtel du *Maréchal de Richelieu*, le cœur battant et l'âme en paix. Souvent il lui arrivait, en cours de route, de trouver un vers qu'il cherchait depuis le matin; quelquefois même c'étaient des strophes entières; il notait cela avant de se coucher et le lendemain matin, le sommeil aidant, l'ode à *la Gloire* était faite.

Généreux favoris des filles de Mémoire,
Deux sentiers différents devant vous vont s'ouvrir :
L'un conduit au bonheur, l'autre mène à la gloire.
Mortels, il faut choisir!

Quant à lui son choix était tout fait : il préférait le bonheur à la gloire, étant à mille lieues

de penser que celle qui, vivante, lui donnait le premier, en mourant lui donnerait l'autre.

Mais il n'entrait pas toujours comme un voleur chez son amie. Lorsqu'elle savait, par exemple, que le baron Mounier ou M. de Rayneval viendrait passer la soirée avec son mari, elle en informait Alphonse qui, ce jour-là, se présentait une heure ou deux plus tôt, pour pouvoir profiter de la conversation de ces Messieurs et se pousser dans leurs bonnes grâces. Mme Charles l'avait recommandé tout de suite au baron Mounier, qui avait fort apprécié son Mémoire sur le *rôle que l'ancienne noblesse française pouvait avoir à jouer dans le gouvernement à deux Chambres* (67), mais il ne lui avait pas caché qu'il lui faudrait beaucoup de patience, la carrière diplomatique, où il voulait entrer derrière Virieu, étant, pour le moment, assez encombrée. Et, en attendant que le baron Mounier pût le satisfaire, Lamartine étudiait l'histoire et l'économie politique, sans pour cela négliger les Muses. Je ne sais pas pourquoi j'en parle au pluriel, car il n'en connaissait qu'une devant qui pâlissaient toutes celles du Pinde — même la plaintive Erato.

Il a écrit, longtemps après, que Mme Charles l'avait retenu malgré lui dans le parti de M. de Bonald, avec qui elle était liée, par l'attachement qu'il avait pour elle. Elle était, en effet, plus royaliste que lui, et il commençait à s'aigrir « contre l'aristocratie exclusive et mal inspirée d'un gouvernement qui négligeait la jeunesse, le dévouement et peut-être le talent de ceux qui pouvaient lui prêter leur force intérieure et le prestige de leur éloquence, pour les laisser s'éteindre dans l'obscurité jalouse d'une province. »

« J'avoue même, disait-il, que je manifestai quelquefois ce mépris hostile contre les courtisans des Bourbons, et que je fus tenté de demander au parti de l'opposition une popularité et un libéralisme de mauvais aloi qui m'auraient vengé et mis à ce que je croyais ma place. Mais cette mauvaise pensée, qui n'était au fond que de l'amour, et que le désir de grandir pour *elle* et de devenir libre pour ne plus la quitter, fut toujours réprouvée et grondée par elle avec l'indignation d'un cœur de femme, plus honnête qu'un cœur d'homme. Elle m'en fit rougir; elle m'enseigna le dévoue-



AIX-LES-BAINS VERS 1840

La maison marquée d'une petite croix est la pension Perrier.

ment à nos opinions, même méconnues, indépendamment des récompenses. »

Et il ajoutait comme pour nous prouver que, vivante ou morte, elle le domina toujours :

« Cette première leçon d'honnêteté imperturbable, reçue ainsi d'une belle âme, me profita par la suite. Je n'eus plus de ces hésitations mauvaises, entre mon intérêt et mon opinion, qui auraient pu entacher l'honneur de mes pensées et la sincérité de mes opinions, telles quelles, dans les causes politiques ou religieuses, pendant tout le reste de ma vie. La voix d'une personne aimée avait doublé la voix de ma conscience. Je pus me tromper, mais je me trompai de bonne foi. » (68)

Cependant le mois de mars était arrivé. Quand le printemps montra son visage rose et fleuri, les amoureux prirent l'habitude d'aller promener au Bas-Meudon ou dans la forêt de Saint-Cloud. En ce temps-là, c'était le désert, mais l'amour n'aime pas les chemins trop fréquentés. Ils s'enfonçaient sous la feuillée, ou bien s'asseyaient au pied d'un chêne avec un livre qu'ils fermaient à peine ouvert. Quel livre, en effet, vaut celui du cœur ! Lamartine

allait chercher du lait et du pain bis dans quelque ferme voisine. Ils mangeaient sur l'herbe et donnaient à manger aux oiseaux des bois, et, le soir venu, ils reprenaient le chemin de la capitale avec un gros bouquet de primevères que Mme Charles plaçait bien en vue sur la table de son salon.

Un tel régime aurait dû faire du bien à cette chère malade et, puisque son cœur était content, assurer sinon hâter sa guérison. Mais c'est précisément le cœur qui chez elle usait la vie. Il ressemblait au feu dont Lamartine parle dans la Méditation de *l'Enthousiasme*.

Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

Ce feu-là, c'était l'amour qui l'avait allumé en elle, et il la brûlait d'autant plus fort, qu'il était contenu, concentré, et ne pouvait se répandre qu'en paroles plus ou moins bridées.

Un jour, elle avoua à son ami qu'elle éprouvait les mêmes symptômes que l'année d'avant, que les suffocations dont elle souffrait devenaient de plus en plus fréquentes, et que son médecin lui

conseillait de louer une maison de campagne aux environs de Paris — en attendant qu'elle pût retourner faire une autre cure à Aix. Cet aveu causa un très vif chagrin à Lamartine, mais comme son état de santé, à lui aussi, laissait beaucoup à désirer, qu'il était à bout de ressources et ne pouvait montrer sa gêne à M[me] Charles, la pensée qu'au mois d'août il pourrait la revoir dans le cadre merveilleux où elle lui était apparue, mit un peu de baume sur sa blessure. D'ici là, il aurait le temps de garnir à nouveau sa bourse, et il savait que sa mère se priverait plutôt du nécessaire pour l'envoyer encore une fois à Aix-les-Bains.

Cela étant, il prit le parti de retourner en Bourgogne. Il donna comme prétexte à M[me] Charles que ses parents le rappelaient auprès d'eux et qu'il ressentait le besoin, comme elle, de vivre au grand air.

V

L'Arbre de l'Adoration.

Un matin donc — c'était le 3 mai (69) — ils allèrent, avant de se quitter, se promener dans le parc de Saint-Cloud.

« Il y a, au sommet le plus élevé et le plus habituellement solitaire, à l'endroit où la colline s'arrondit pour s'incliner en deux pentes contraires, l'une vers le vallon de Sèvres, l'autre vers le creux du château, un carrefour composé du croisement de trois longues allées. Là, ces allées se rencontrent et forment, en se rencontrant, une large pelouse vide. Ce promontoire de la colline domine la plaine d'Issy, le cours de la Seine et la route de Versailles... C'est sur ce promontoire, où l'on jouit, à la fois, de l'élévation d'un cap, du silence et de l'abri d'un vallon, et

de la solitude d'un désert, qu'ils allaient souvent s'asseoir... Ils y montèrent ce jour-là, ils s'assirent sous le septième arbre qui formait le demi-cercle concave du carrefour, en face de la pelouse de Sèvres, et ils demeurèrent longtemps muets et immobiles l'un à côté de l'autre. »

On connaît cet épisode et l'admirable duo d'amour qui le termine.

« — Raphaël! il y a un Dieu!

« — Et qui vous l'a enfin révélé mieux aujourd'hui que tout autre jour?

« — L'amour!... Périssent à présent les vains noms que nous avons jusqu'ici donnés à nos entraînements l'un vers l'autre! Il n'y en a plus qu'un qui l'exprime: c'est celui qui vient enfin de se révéler à moi dans vos yeux! Dieu! Dieu! Dieu!... Dieu, c'est toi! Dieu, c'est moi pour toi! Dieu, c'est nous! »

Ils se levèrent dans un élan d'enthousiasme; ils embrassèrent l'écorce de l'arbre, qu'ils appelèrent, en souvenir de cet acte de foi, l'arbre de l'adoration, et ils rentrèrent dans Paris, elle avec la foi et le sentiment de Dieu trouvés enfin dans son cœur, lui avec la joie de lui savoir au cœur

cette lumineuse source intérieure de consolation, d'espérance et de paix !

J'ai cité presque textuellement les paroles de Lamartine, mais je ne crois pas que Mme Charles ait tenu le langage qu'il lui prête. Qu'elle ait commencé par ignorer Dieu, et qu'elle l'ait confondu ensuite avec la Nature, cela n'a rien d'extraordinaire de la part d'une femme imbue de la philosophie du XVIIIe siècle, d'une élève de Jean-Jacques Rousseau. Mais que le vrai Dieu lui ait été révélé uniquement par l'amour, alors que depuis deux ans et plus M. de Bonald employait son éloquence à le lui faire connaître, voilà ce qui est inadmissible. Lamartine aurait mieux fait de nous dire que Mme Charles arriva à la connaissance du vrai Dieu par l'action parallèle de l'évangile représenté par M. de Bonald et de l'amour représenté par lui, Lamartine, puisque l'amour, encore une fois, rend le cœur religieux.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter de la réalité de cet épisode. Lamartine l'a authentiqué dans une note du petit carnet que Mme Charles lui donna trois jours après, à l'heure des adieux. (70)

C'était le 6 mai, dans le parc Monceau. « Ce jardin, alors exclusivement réservé aux promenades des princes qui le possédaient, ne s'ouvrait que sur la présentation de cartes d'entrée qu'on ne distribuait qu'avec une parcimonie extrême. » Lamartine avait obtenu de ces cartes privilégiées par un des amis de la jeunesse de sa mère qui était attaché à la maison des princes. Il y entraîna Mme Charles, sachant que personne ne viendrait troubler leur solitude, et ils y passèrent une partie de la journée à rêver et à pleurer. Jamais ils n'avaient été si tristes. Ils avaient beau se dire et se redire : Au revoir! à bientôt! ils ne pouvaient se quitter et revenaient sans cesse sur leurs pas. Ils avaient le pressentiment, — et qui de nous, pour peu qu'il ait vécu, n'a passé par ces heures d'angoisse? — ils sentaient que leur roman était fini, qu'ils ne se reverraient jamais plus!

VI

Le Retour en Bourgogne.

Le soir même, Lamartine roulait vers la Bourgogne, anéanti et silencieux. Arrivé à Moulins le 8 mai, il demeura un jour à l'*Hôtel de l'Allier*, pour prendre un peu de repos et donner de ses nouvelles. Il écrivait, le 9, à Aymon de Virieu :

« Je suis bien arrivé ici hier au soir, mon cher ami, sans autre aventure qu'un essieu cassé pendant le jour, et des voleurs qui ont voulu nous arrêter pendant la nuit ; mais, comme je dormais, je n'ai su notre péril qu'après qu'il a été passé. Je me suis arrêté ici pour m'y reposer pendant cette journée. J'ai été plus fatigué de ma route que je ne l'aurais cru. Je repars cependant demain, mais ce n'est plus qu'une promenade d'ici chez moi.

« J'ai voulu vous donner de mes nouvelles d'ici, et te prier de remercier pour moi ta mère et ta sœur : tu ne pourras jamais leur en dire plus que je n'en sens, leurs bontés m'ont pénétré. J'ai reconnu ton sang au tendre intérêt qu'elles ont bien voulu me témoigner ; et si elles me le permettent, je les aimerai dorénavant un peu de cette amitié dont nous nous aimons tous deux. Plus je m'éloigne de vous, plus je suis triste, et je suis obligé de m'étourdir pour ne pas succomber à l'excès de mes chagrins de tout genre. Je sais que ma mère en a beaucoup aussi, et qu'elle les sentira davantage en me voyant revenir ainsi. Mais le courage ne me manquerait cependant pas, si ma santé pouvait supporter tout cela. Y a-t-il une Providence ?

« Je te prie de remettre à [Mme Charles] la lettre que je mets sous cette enveloppe. Je vous écrirai plus à mon aise de chez moi. Ici je n'ai ni plume, ni encre, ni table, et je souffre terriblement du côté.

« Dis à ces dames qu'on exagère tout et surtout le mal ; que j'ai vu de Paris ici des blés superbes presque partout, et que les arbres ni les

vignes n'y sont gelés, que tout cela souffrait un peu, il est vrai, de l'extrême sécheresse ; mais il pleut enfin au moment où je t'écris, ainsi il n'y a pas de fin du monde.

> Si nos amis sont heureux
> Nous serons moins misérables. » (71)

Il avait été convenu entre les trois amis que, tant que Virieu demeurerait à Paris, ce serait lui qui ferait passer les lettres d'Alphonse à M[me] Charles. Quant à elle, elle devait lui écrire directement. Virieu remplissait donc déjà l'office de courrier. Ce n'était pas une sinécure.

De Moulins, Lamartine se rendit au château de Péronne, chez sa tante. Il y séjourna jusqu'aux premiers jours de juin et se trouva très bien de l'air de la campagne, comme en témoigne la lettre suivante :

« Péronne, près Mâcon, jeudi 3 juin 1817.

« Comme je ne peux aller à Mâcon moi-même et que je suis revenu ici jusqu'à lundi, vous seriez peut-être en peine de moi. J'envoie donc par une occasion ces deux mots à la poste, pour toi et pour que tu donnes de mes nouvelles. Elles

sont bonnes : je me trouve à merveille de l'air des champs ; je ne sens pas mon foie, et je sens moins mes battements de cœur. Je redeviens un homme à peu près, et tellement que j'ai enfin conçu un *Saül* dont j'ai même *verseggié* une première scène. Je vous l'enverrai acte par acte, si ce noble feu se soutient, c'est-à-dire si ma santé le souffre.

« Je reviens *lundi* à la ville d'où je partirai, je pense, assez promptement pour Vichy. Mais je vous écrirai lundi. Je suis tout en esprit à l'hôtel de Richelieu. Je n'ai pas eu de vos lettres depuis ces huit jours pour n'avoir pu aller les chercher. Mais je pense sans cesse à vous et vous suis des yeux.

« Adrien, le domestique, part, et je vais dîner avec tous les curés du pays. Il fait chaud et beau. Nous sommes dans les bois, dans la solitude ; ce calme des champs se communique à l'âme. Aimez-moi comme je vous aime, et ce sera assez. » (72)

Lamartine n'alla pas plus à Vichy cette année-là qu'il n'y était allé l'année précédente. Ses

parents lui ayant donné à choisir entre cette ville et Aix-les-Bains, il n'avait pas hésité, cela va sans dire. Il espérait toujours que Mme Charles pourrait le rejoindre en Savoie dans la seconde quinzaine du mois d'août. Il avait même fait toutes sortes de projets en prévision de ce voyage :

« Je t'attends à Mâcon jusqu'au 18, écrivait-il à Virieu le 8 août, si tu peux me conduire jusqu'à Chambéry ou Aix, je vais avec toi ; je prendrai une quinzaine de bains et je reviendrai à Lemps avec un grand plaisir. Ce serait un bonheur pour moi que de passer quelque temps avec vous. Si tu ne peux pas, je ne m'embarquerai pas pour ce voyage ; je suis trop malade et trop misérable, et je serais trop fatigant dans mon état pour ta mère et ta sœur, quelques bontés qu'elles aient pour moi. Mais je vous attends ici, et vous prie de vous y arrêter au moins un jour. Ma mère est très empressée de vous y recevoir. Si cela est contre vos projets, je vous verrai au moins un moment. — Je t'avais écrit une grande lettre à l'hôtel de Richelieu.

« Adieu, je t'attends. Ecris-moi le jour de ton

passage ; si par hasard je n'y étais pas ce jour-là, viens à la maison, ma mère y est et m'enverra vite chercher : je ne suis qu'à une lieue de Mâcon. Mais, pendant ces dix jours, je suis à Mâcon même. » (73)

Le ton de cette lettre permet de supposer que Lamartine avait reçu de mauvaises nouvelles de la santé de Mme Charles; elles n'étaient pas bonnes, en effet. La malade s'était installée, au mois de juin, entre Viroflay et Versailles, dans une petite maison qui existe encore et qu'on appelait alors la maison Labé, et tout de suite elle avait été en proie aux ravages de la phtisie pulmonaire. Malheureusement le médecin de Versailles qui la soignait ne s'était pas rendu bien compte de son état, et elle l'avait aggravé en se fatiguant outre mesure. C'est ainsi que, le 20 juillet, elle écrivait au baron Mounier qu'elle était allée passer deux heures avec son mari et que ç'avait été pour elle un jour de cruelles souffrances ! Mais si elle était condamnée à l'immobilité, elle pouvait encore écrire et elle priait M. Mounier, dans cette lettre, de lui faire faire chez son bon papetier une provision de papier

mécanique à tranche dorée, semblable au sien (74), elle lui demandait aussi de son encre bien noire, de sa cire, de ses bonnes plumes taillées à l'anglaise. « Je n'ai plus rien de tout cela, lui disait-elle, et c'est comme si je manquais d'eau à boire ! »

C'était évidemment pour écrire à Lamartine dont elle connaissait l'inquiétude à son sujet et qu'elle voulait rassurer à tout prix.

J'ouvre *Raphaël* et je vois que les lettres de Mme Charles, « écrites d'une main ferme et légère, sur du papier fin de Hollande, dissipaient par l'enjouement et par les caresses de mots le nuage de pressentiments sinistres que leurs adieux avaient laissé sur son âme. De temps en temps, quelque phrase de découragement et de tristesse, jetée involontairement ou oubliée parmi les perspectives de bonheur, comme une feuille morte au milieu des feuilles vertes du printemps, lui paraissait bien un peu en contradiction avec le calme et la fleur de santé dont elle lui parlait. Mais il attribuait ces rares dissonnances à quelque ombre de souvenir ou à quelque impatience de la lenteur des jours, ombres qui avaient apparemment traversé la page pendant qu'elle écrivait. »

VII

« Le Lac. »

Lamartine était donc, sinon tout à fait rassuré, un peu moins inquiet sur l'état de Mme Charles, quand il quitta Mâcon pour aller à Aix-les-Bains. Il y arriva le 21 août, en compagnie de Louis de Vignet, chez qui il s'était arrêté quelques jours à Chambéry. Ils descendirent, comme l'année précédente, à la pension Perrier, où le docteur et sa femme et toute la maison leur demandèrent des nouvelles de « la bonne dame ». La saison étant moins avancée, il y avait beaucoup plus de monde à table d'hôte ; mais Lamartine avait le cœur trop malade pour se mêler à la vie de l'hôtel et, durant les premiers jours, c'est tout au plus s'il se lia avec une gracieuse demoiselle qui paraissait s'intéresser à lui d'une façon toute particu-

lière et qui par la suite devint sa correspondante fidèle. Il n'avait qu'une idée en tête : viendrait-elle ou ne viendrait-elle pas ? Cette idée lancinante suffisait à remplir ses jours et ses nuits. Il commença par visiter les lieux qui lui rappelaient le cher souvenir de celle qu'il attendait. Il revit, au bout de l'allée des Petits-Peupliers, le petit mur qui avait été témoin de leur premier aveu, de leur premier baiser, les châtaigniers de la colline de Tresserve, la maison du pêcheur, les bois et le promontoire de Saint-Innocent. — J'ouvre encore le petit carnet que lui avait donné Mme Charles et j'y lis :

« Assis sur le rocher à la fontaine intermittente, le 29 août 1817, pensant à toi [Julie]. Abbaye de Haute-Combe, un pied dans le lac ! séjour à choisir pour nous, si !...

« Passé la journée du 29 dans les bois d'Haute-Combe sur le lac du B... avec cinq personnes bonnes et aimables.

« Souvenir de notre journée du mois de septembre passée sur le même lac avec elle !

« Quatre heures du soir. »

Séjour à choisir pour nous, si !... Que voulait-il

dire ? Ah ! pauvre cœur humain qui fait des projets jusque sur une tombe !

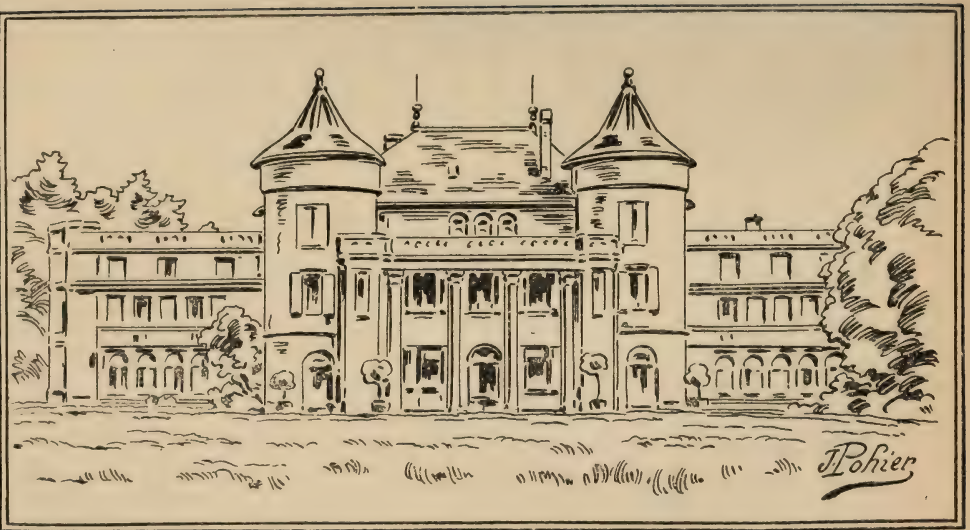
Les jours suivants, il composa l'ode au *Génie*, qu'il destinait à M. de Bonald. Comme il l'avait faite à la prière de Mme Charles, il voulait qu'elle fût prête pour son arrivée (75). Hélas ! elle ne devait pas l'entendre. Vignet savait par Aymon de Virieu qu'elle ne viendrait pas, lorsqu'il se décida à accompagner Lamartine à Aix, mais il n'avait pas eu le courage de le lui dire, et ce n'est que vers la mi-septembre, quand Alphonse eut perdu toute espérance, qu'il se décida à lui apprendre l'atroce nouvelle.

A cette date, en effet, la pauvre malade n'était pas transportable. Elle écrivait au baron Mounier :

« ...... Après avoir couru pour notre affaire pendant quelques jours et après avoir acquis la certitude que vous l'aviez arrangée par vos bonnes et pressantes recommandations, je suis revenue ici pour me reposer. Mais j'y apportais la fièvre, une maladie de poitrine qu'on appelle, je crois, un catarrhe suffoquant, et de grands maux de nerfs. C'est avec toutes ces gentillesses que je vis depuis plus de cinq semaines sans presque avoir

quitté mon lit; et c'est tout au plus si je puis vous dire que cela va mieux. Le seul bien sensible que j'aye obtenu depuis quelques jours, c'est de pouvoir passer deux ou trois heures assise dans mon jardin. Le reste du temps je vous ferais pitié. Je n'ai pas été absolument sans secours. Un médecin de Versailles vient me voir. Le bon M. Alin a même quitté son lit pendant vingt-quatre heures pour venir auprès du mien. Mais, du reste, ma solitude a été complète et, ce qui est intolérable dans cet état, je suis sans femme de chambre, faute de pouvoir en chercher une... » (76)

Quand Lamartine apprit tous ces détails de la bouche de Louis de Vignet, il eut une crise de larmes terrible. On se souvient qu'au mois d'octobre 1816, la veille de leur départ d'Aix-les-Bains, Mme Charles et lui étaient allés s'asseoir sur les rochers du petit cap de Saint-Innocent. Lamartine y entraîna Vignet. Il s'assit, la tête dans ses mains, sur la pierre même où son amie s'était assise, et pendant qu'il méditait, les vers du *Lac* jaillirent de son cœur comme une fusée de sang :



LE CHATEAU DE SERVOLEX

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Sans pouvoir rien fixer, entraînés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

Beau lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle *voulait* revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir! (77)

On sait le reste. Il y aura bientôt cent ans que ces vers ont retenti pour la première fois dans le monde; ils sont toujours aussi neufs, aussi vivants que le sentiment douloureux qu'ils expriment. On ne fera jamais rien de plus beau. C'est le cri le plus poignant qu'ait exhalé une poitrine humaine. Tant qu'on aimera sur la terre, les amants rediront avec l'amant d'Elvire :

Aimons donc, aimons donc, de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons!
L'homme n'a pas de port, le temps n'a pas de rive,
Il coule, et nous passons!

Deux jours après, Lamartine renonçait, en pleine fièvre, au traitement thermal dont il avait si grand besoin, et il quittait avec Louis de Vignet cette vallée d'Aix qui n'était plus pour lui qu'une vallée de larmes. C'était le 17 septembre.

Pour bercer sa douleur, son ami lui chanta en

route cette élégie qu'il avait composée au mois de juillet en apprenant que Mme Charles était gravement malade :

J'ai vu la fleur dans sa beauté,
J'ai vu la fleur à peine éclose,
Et sur ma lyre j'ai chanté.
J'ai vu la fleur dans sa beauté.

Je n'ai plus retrouvé la fleur;
Les autans ont flétri la rose;
Et j'ai chanté dans ma douleur :
Je n'ai plus retrouvé la fleur.

Ainsi brilleront nos beaux jours,
Tant que la divine espérance
Nourrira nos tendres amours;
Ainsi brilleront nos beaux jours.

Ainsi passeront nos plaisirs.
Et l'oubli, le temps ou l'absence
Détruiront tous nos souvenirs.
Ainsi passeront nos plaisirs. (78)

Après avoir passé cinq ou six jours à Servolex, Lamartine se dirigea sur le Grand-Lemps, dans le Dauphiné, où Aymon de Virieu se trouvait depuis la fin d'août. Là du moins, pensait-il, il pourrait parler d'*elle* à cœur ouvert, puisque son ami l'avait vue avant de partir et qu'elle lui rendait en affection le religieux respect qu'il avait à présent pour elle.

VIII

Éléonore de Canonge.

Mais la conversation d'Aymon ne lui suffisait pas. Il avait besoin de s'épancher dans le sein d'une femme qui sympathisât avec lui, car les femmes ont pour les peines d'amour des douceurs et des baumes que nous autres hommes nous n'avons pas. Justement, le hasard lui avait fait rencontrer à Aix, chez le docteur Perrier, une personne compatissante et sérieuse qui tout de suite était devenue sa confidente. J'en ai dit un mot tout à l'heure. Elle s'appelait Eléonore de Canonge ; elle habitait ordinairement Tarascon, d'où elle était originaire, mais elle devait séjourner à Lyon quelque temps. Il s'arrêta pour la voir en revenant à Milly, et, du mois d'octobre au mois de janvier, il entretint avec elle une corres-

pondance où l'on peut suivre la marche du mal profond qui le minait à ce moment.

« Je vous ai laissée, lui écrivait-il le 13 octobre, dans un état qui non seulement était affligeant pour vos amis, mais qui même pourrait les inquiéter : vous vous soignez mal et vous vous troublez des maux et des peines d'autrui, tandis qu'un peu d'égoïsme suffirait pour vous rétablir. Si vous me répondez pourtant que le remède serait pour vous pire que le mal, j'en conviendrai aussi avec vous. La Nature nous a faits trop bons pour notre propre bonheur ou pas assez pour le bonheur des autres ; et puisqu'il faut être nécessairement dans une de ces deux catégories, encore vaut-il mieux rester dans la première. Il y a cependant, à ce qu'on dit, un juste milieu à tout ; mais je crains bien que ni l'un ni l'autre nous ne parvenions à le trouver ou à nous y tenir.

« Je suis plus que jamais dans l'extrême de la souffrance, de la tristesse et du malheur, et je n'espère plus de remède à tout cela que le remède universel. Je suis à la campagne par un temps qui m'est aussi contraire qu'à vous-même, et mon projet est d'y rester seul tout l'hiver. Le monde

m'est en horreur : j'y suis mal et il me fait mal ; le monde ne convient qu'aux heureux ou aux malades d'imagination. Je ne trouve un peu de repos que dans une complète solitude qui m'accoutume peu à peu à toutes les idées d'éternelle séparation auxquelles il faut que je m'habitue ; et le souvenir de ce que j'ai rencontré de bon et d'attachant dans le monde vient seul m'empêcher de changer ma tristesse en misanthropie.

« Votre souvenir sera sans cesse un de ceux-là pour moi ; conservez-en aussi un de moi, et ne me jugez pas sur ce que vous m'avez connu. Un homme surchargé d'ennuis, et ne voulant plus se rattacher à rien dans le monde, n'est plus un homme : c'est presque une ombre... » (79)

Le 24 octobre, il écrivait encore à M[lle] de Canonge :

« J'ai reçu hier votre aimable lettre, Mademoiselle, et je me désespère de ne pouvoir y répondre que par quelques sottes lignes. J'ai la fièvre depuis huit jours, et je ne puis prendre ni pour le moral ni pour le physique les bons conseils que vous me donnez. La nécessité et le malheur sont plus forts que les esprits les plus

fermes, et je suis au point le plus terrible où ma destinée peut me conduire. Rien n'a changé qu'en pis dans ma déplorable situation : la personne que j'aime le plus au monde se débat depuis sept semaines dans les horreurs d'une affreuse agonie, et je suis ici dans l'absolue impossibilité d'aller auprès d'elle et dans les plus durs embarras de tout genre et pour elle et pour moi. Jugez si je me guéris ; je n'y prétends même pas, je n'aurais demandé qu'une mort plus supportable pour nous deux. Mais le ciel est le maître. » (80)

Et le 8 novembre :

« ... Puisque mes peines et mes souffrances vous intéressent si vivement par la triste ressemblance qu'elles ont avec les vôtres, apprenez donc qu'elles sont toujours les mêmes : rien n'a changé qu'en plus mal dans la santé de la personne dont je vous ai parlé, et je ne puis à chaque courrier attendre que la confirmation de mon malheur, ou recevoir les détails d'un état pire que la mort : elle serait un bienfait pour tous deux ; et j'en suis à cet excès de la désirer pour elle et pour moi. Vous jugez que ma santé

à moi-même ne peut s'améliorer au milieu de ces alternatives de crainte et d'espérance pires qu'un malheur certain et connu. Mais ne redoutez rien de mon désespoir, j'ai été formé au malheur par le malheur même, et je crois qu'il faut subir son sort et ne pas se le faire à soi-même. Ma résignation pour tous les événements de ce monde, quelque affreux qu'ils soient, est complète, parce que mes espérances dans un avenir inconnu, mais meilleur, sont une conviction pour moi : la vie sans cela serait un supplice auquel il serait trop facile de se soustraire. Je ne la regarde que comme une épreuve par laquelle il faut passer jusqu'au terme, et ce terme arrive bientôt quand on a perdu tout ce qui attachait à la vie. J'attends demain des nouvelles, et je sais à peu près trop à quoi je dois m'attendre ; cependant l'espérance n'est pas tout à fait éteinte en moi... » (81)

IX

La Mort d'Elvire.

Quelles nouvelles avait-il donc reçues de Paris, qu'il espérait encore contre toute espérance? Hélas! c'est qu'il ne connaissait qu'une partie de la vérité.

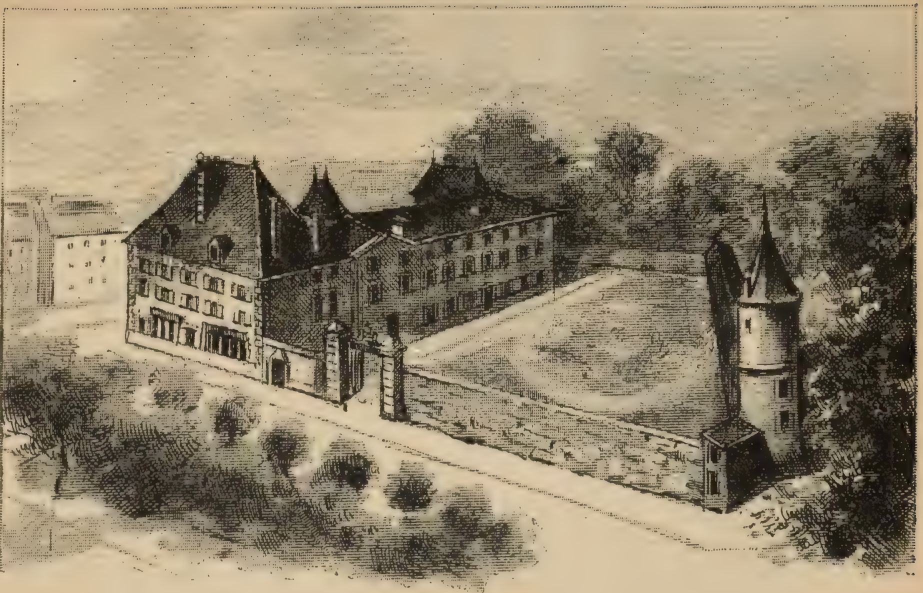
Au commencement du mois d'octobre, pendant qu'il s'entretenait d'elle au Grand-Lemps avec Aymon de Virieu, le docteur Alin l'ayant trouvée seule et désemparée par suite de l'abandon de Virginie, sa femme de chambre, ne voulut pas que Mme Charles restât plus longtemps à Viroflay. La température était encore douce, mais les hirondelles se rassemblaient pour le grand départ, et les feuilles commençaient à tomber — ce qui est toujours un mauvais présage pour les poitrinaires. Le docteur Alin conseilla à la malade de rentrer à Paris, et même il se chargea

de la ramener à l'Institut, pour être plus sûr que ce retour aurait lieu sans encombre. Il était temps. A peine était-elle réinstallée dans son appartement, que la phtisie qui paraissait dormir prit sa marche galopante. L'irritation primordiale de la poitrine entraîna celle de tous les organes essentiels de la vie ; l'inflammation se propagea à l'estomac, aux intestins et même au cerveau ; la fièvre et les sueurs réduisirent la patiente au dernier degré d'épuisement. Joignez à cela qu'elle repoussait par répugnance tous les médicaments qu'on lui ordonnait. Pendant plus de quinze jours elle ne consentit à prendre que de l'eau fraîche. Et pourtant elle avait auprès d'elle, jour et nuit, un ange de douceur et de bonté, Mme de Saussay, sa meilleure amie, une Créole comme elle, qui habitait Blois. (82)

C'est à ce moment que la marquise de Drée, sa voisine (83), l'engagea à demander un prêtre. Elle connaissait beaucoup le curé de Saint-Germain-des-Prés, prêtre exemplaire qui avait traversé la Révolution, le crucifix à la main, et avait assisté Cadoudal jusqu'au pied de l'échafaud. Mme Charles, qui était déjà prévenue en sa faveur par ce que

lui en avait dit le docteur Alin (84), manda l'abbé de Kéravenant (85). Il vint la voir et la trouva si malade qu'après avoir reçu sa confession il voulut lui administrer les derniers sacrements. C'était le vendredi 24 octobre. A partir de ce jour, Mme Charles ressentit un peu de mieux. La religion, en faisant descendre le calme et la résignation dans son âme exaltée, apaisa du même coup ses souffrances. Elle n'avait qu'une peur, c'était que M. de Bonald à qui elle devait tant de reconnaissance n'arrivât trop tard ; qu'un chagrin, celui de ne pouvoir calmer les inquiétudes que devaient causer à l'ami de son cœur sa maladie et son silence. Aussi, dès qu'elle eut la force de tenir une plume, son premier soin fut-il de lui donner de ses nouvelles. Elle écrivait à Lamartine le 10 novembre :

« Je souffre de vous dire si tard que je vais mieux. L'absence totale de force en est la cause ainsi qu'un nuage que j'ai sur la vue qui semble s'épaissir tous les jours. Je ne puis plus rien fixer. J'envisage pourtant un terme à cet état et je crois qu'après de longues souffrances je vivrai. Je vivrai *pour expier*.



LE CHATEAU DU GRAND-LEMPS

« C'est par là seulement que je puis devenir digne des grâces immenses que Dieu m'a faites. Je ne sais si vous avez su qu'elles ont été sans bornes. J'ai été administrée, et après avoir reçu le sacrement que dans sa bonté il a institué pour soulager les mourants, Dieu lui-même s'est donné à moi. Vous comprenez quels devoirs m'imposent d'aussi grands bienfaits ! Ils seront tous remplis. Les sacrifices ne me coûteront rien ; ils sont faits, et je sens à la paix de l'âme qui résulte de mes résolutions que le bonheur aussi pourrait bien se trouver dans cette route du devoir qu'on croit à tort si pénible.

« J'ai reçu toutes vos lettres. Qu'à présent, mon ami, elles puissent être lues par tout le monde. Je ne puis plus en recevoir d'autres et je ne le désire même pas. Vous ne répondrez pas à celle-ci. Je ne suis pas censée écrire : mais je craignais vos inquiétudes, et je suis sûre que Dieu trouve bon que je calme les sollicitudes d'un enfant qui aime trop sa mère. Il sait que cet enfant est vertueux. Il permet que j'en fasse un ami. Oh ! qu'il est bon ce Dieu d'ineffable bonté ! Et sa religion, qu'elle est douce, consolante et

sublime, quand elle verse sur le pêcheur ses trésors d'indulgence!

« M. de B[onald] est ici. Il ne permet pas que je lui parle. Ma faiblesse l'effraie. Mais il parle, lui, et sa conversation va tout droit à mon âme pour laquelle elle est faite. — Ecrivez-moi vite sur lui et pour lui. Il m'a demandé presque en arrivant ce que vous pensiez de ses observations (86) et lorsque je lui ai dit que vous étiez prêt à les adopter, il m'a dit : Vous me ferez voir sa lettre, je vous en prie. — Or, comme je n'ai rien à lui montrer, écrivez-moi à présent que, dans le trouble où ma maladie a jetté mes amis, vous n'avez guère pensé à d'autres intérêts, mais qu'aujourd'hui que vous êtes rassuré par M. Alin vous êtes pressé de me parler de M. de B[onald], que vous voulez aussi amuser ma convalescence par vos vers, et envoyez-moi l'*Ode aux Français* (87) et tout ce que vous me faites attendre si longtemps d'Aix et d'ailleurs.

« Que la lettre de M. de B[onald] et son ouvrage ne soient pas oubliés par la même occasion. M. de V[irieu] reviendra peut-être enfin.

« Oh! que j'ai cru ne plus vous revoir ni l'un

ni l'autre! tout m'était égal alors, et je retombe dans mes inquiétudes sur vous. Soignez-vous, ne venez pas. Cela vaut mieux; je le pense.

« Adieu, mon ami. Je vous aime comme une bonne et tendre mère, toujours.

« M. de B[onald] est dans la grande admiration de votre ode. Il m'a dit qu'il ne lui appartenait pas de la louer, mais qu'elle lui paraissait d'une beauté admirable. »

De cette longue lettre testamentaire, d'un accent si mesuré, si posé et si grave, je ne retiendrai que les deux mots soulignés par Mme Charles et que quelques-uns ont si mal compris : « Je vivrai *pour expier.* » Qu'entendait-elle par là ? Certes, elle ne se doutait pas, quand elle écrivait cette lettre, ni Lamartine, quand il la conservait, qu'un jour celui qui aurait l'honneur de la publier, le premier, se ferait une arme contre elle de ces deux mots détournés de leur vrai sens. L'explication que j'en ai donnée est pourtant bien simple. Mme Charles les ayant trouvés à la fin de la pièce de *l'Immortalité* (88) que Lamartine lui avait adressée quelques jours après sa réconcilia-

tion avec Dieu, elle les lui avait renvoyés comme pour lui dire : « Mon ami, en me donnant à vous tout entière *en pensée*, j'ai outrepassé mon droit et manqué à mon devoir, aux yeux de la religion. Mariée, j'appartenais corps et âme au bon vieillard dont je porte le nom glorieux. Je ne savais pas qu'en vous aimant d'amour — cet amour-là restât-il pur — je commettais un adultère moral. Je me répens de ma faute et si je vis je tâcherai de l'effacer par une conduite exemplaire. »

Cette interprétation n'est pas seulement conforme à la doctrine catholique, elle résulte encore de l'ensemble de la lettre. La meilleure preuve, en effet, que les paroles de Mme Charles n'avaient pas d'autre signification et ne contenaient l'aveu d'aucune faute matérielle, c'est qu'elle dit plus loin : « Je suis sûre que Dieu trouve bon que je calme les sollicitudes d'un enfant qui aime trop sa mère. Il sait que cet enfant est vertueux. Il permet que j'en fasse un ami ! » Ici, n'est-il pas vrai ? les mots d'« enfant » et de « mère », pour avoir été empruntés au vocabulaire des Charmettes, ont quelque chose de pur dans la bouche de Mme Charles, et celui de « vertueux » qui les

accompagne ajoute encore à leur valeur morale. Aussi bien — et c'est par là que je conclurai, parce que c'est l'argument décisif — il n'est pas possible d'admettre une seule minute que le confesseur de cette nouvelle convertie lui ait permis de revoir Lamartine et de le garder comme ami, s'ils avaient péché contre la chair ensemble.

Quoi qu'il en soit, la lettre de Mme Charles, avec ses recommandations, ses résolutions, son désir de vivre, trompa si bien Lamartine, qu'il écrivit sur le petit carnet qu'il tenait d'elle :

« Le 13 novembre 1817, j'ai appris le rétablissement de J. C... [Julie Charles]. Jours d'espérance et de joie.

« O. m. D. a. p. d. n. »

(O mon Dieu, ayez pitié de nous !)

Cette fausse joie, hélas ! devait être de courte durée. Quelques jours après, le docteur Alin mandait à Lamartine que l'état général de Mme Charles, tout en étant meilleur, ne laissait que peu d'espoir à ses amis. L'arrivée de M. de Bonald lui avait causé un bonheur inexprimable, et les en-

tretiens spirituels de son confesseur lui avaient fait beaucoup de bien. Ils venaient la voir souvent, l'un et l'autre, et la trouvaient ordinairement en prières ou écoutant la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Elle se montrait aussi beaucoup plus soumise aux ordonnances de son médecin. Il n'y avait qu'une chose qu'on ne pût obtenir d'elle, c'était qu'elle consentît à ce que l'on couchât dans sa chambre. Le docteur Alin pensait qu'elle employait ses nuits à revoir et à classer ses papiers, et elle ne voulait pas être dérangée dans ce travail.

Vers la fin de novembre, le mal fit tout à coup des progrès effrayants. L'opium seul, administré à forte dose, pouvait engourdir ses douleurs et la jetait dans une sorte de rêvasserie voisine du délire. Son visage alors avait une expression sublime et son regard paraissait inspiré. Durant ces crises elle demandait la mort, elle la trouvait trop lente ; quand elles étaient passées, elle se répandait en pensées pieuses, en paroles douces, en témoignages affectueux de résignation et de confiance.

Son mari, malgré ses soixante et onze ans et

ses infirmités, ne la quittait plus. C'est lui qui reçut son dernier soupir. Quelques jours avant sa mort, elle lui remit deux enveloppes renfermant la correspondance de Lamartine et un petit paquet contenant ses élégies et le portrait qu'il lui avait donné. Comme elle savait qu'il ne viendrait pas, elle avait mis le tout à l'adresse de Virieu, qu'elle attendait.

Elle mourut le jeudi 18 décembre, à midi, en embrassant le crucifix et en demandant pardon. Ses chairs prirent aussitôt la blancheur de l'albâtre; sa bouche était entr'ouverte, ses yeux à demi fermés; il y avait sur toute sa figure une expression céleste de douceur et de repos.

Le lendemain, à l'heure où l'on présentait son corps à l'église de Saint-Germain-des-Prés (89), Lamartine lisait son ode de *la Gloire* à l'académie de Mâcon. Il n'apprit sa mort que huit jours plus tard, par la lettre suivante du docteur Alin :

« Paris, 21 décembre 1817.

« Depuis longtemps, Monsieur, vous partagiez toutes nos craintes, toutes nos anxiétés ; mais du moins étaient-elles tempérées quelquefois par

une lueur d'espérance qui ne pouvait plus entrer dans notre âme. Dès la fin d'octobre, le funeste dénouement était prévu ; il était attendu d'un jour à l'autre ; et cependant près de deux mois se sont écoulés au milieu des scènes les plus douloureuses et des progrès les plus effrayants de la destruction. La victime, si intéressante et si regrettable, a enfin consommé son long et rigoureux sacrifice jeudi dernier, à midi.

« La veille, à 8 heures du soir, elle me serrait encore les mains et m'exprimait avec la plus vive sensibilité ce qu'elle voulait bien appeler sa reconnaissance pour mes soins. Hélas ! c'était un dernier adieu. Je ne le comprenais que trop ; mon cœur était brisé de douleur, mais comment exprimer l'admiration que nous faisaient éprouver sa résignation et sa douceur, dans ces cruels moments où elle s'oubliait tout entière pour ne s'occuper que de ses amis ! Les secours de la religion semblaient en avoir fait un être tout nouveau, et ils pouvaient seuls sans doute donner des consolations et ranimer l'espérance dans une situation uniquement propre à exciter le découragement et le désespoir. Elle s'est éteinte en par-



MILLY

donnant et en demandant pardon. Puissent ces pensées, Monsieur, jointes à la certitude de l'impossibilité de prolonger une si douloureuse existence, modérer l'impression accablante que doit faire sur votre âme généreuse et sensible la nouvelle d'un si funeste événement! Notre noble amie a passé de la vallée des larmes dans un séjour de paix et de béatitude. Soumettons-nous comme elle, et, pour adoucir nos regrets, songeons qu'une fin douce, paisible, heureuse, a terminé une vie toute de douleurs et d'angoisses.

« Prenez soin de votre santé, Monsieur, et veuillez conserver une place dans votre estime et votre amitié

« A votre tout dévoué serviteur,

« ALIN. » (90)

Cette lettre, empreinte d'une émotion à peine contenue, parvint à Lamartine le 25 décembre, c'est-à-dire un an jour pour jour après sa première visite à Mme Charles dans son salon de l'Institut. Il était à Milly depuis le mois d'octobre, en proie à des souffrances physiques qu'augmentaient encore ses souffrances morales. La pire de

toutes était l'impossibilité où il se trouvait de se rendre auprès de sa chère malade. — « Ne venez pas, cela vaut mieux, je le pense! » lui avait-elle dit dans sa lettre testamentaire du 10 novembre. Et il lui avait obéi, la mort dans le cœur. Par un sentiment que l'on comprendra, Mme Charles avait voulu lui épargner l'horrible spectacle qui avait fait jadis du comte de Rancé un trappiste. Quand il l'avait quittée, huit mois avant, elle était belle encore, elle tenait à demeurer belle au fond de son souvenir.

Ainsi avait agi Mme d'Arbouville mourante à l'égard de Sainte-Beuve... Et cependant, nous venons de le voir, l'approche de la mort donne ordinairement au visage une surhumaine beauté.

Bien qu'il y fût préparé depuis longtemps et qu'il la désirât presque comme un bienfait pour eux deux, la mort de Mme Charles porta à Lamartine un coup terrible. Comme il n'avait personne auprès de lui à qui il pût confier le sujet de sa peine, il erra trois jours et trois nuits à travers les bois pour y gémir et pleurer à son aise, et quand il réintégra le foyer paternel, ce fut pour écrire, en tête de son petit carnet, au-dessous des

mots : « Donné le mardi 6 mai, au moment de mon départ de Paris, par J. C. [Julie Charles] », les lignes suivantes :

« Morte à 32 ans, le jeudi 18 décembre 1817.
— O. M. D. R. N. D. V. S. (O mon Dieu, recevez-nous dans votre sein.)
— Souviens-toi de moi dans les cieux! »

Souviens-toi de moi dans les cieux!

C'était le vers final de la pièce qu'il lui avait lue à Aix-les-Bains.

Épilogue.

Huit mois se sont écoulés depuis la mort d'Elvire.

Lamartine a appris, dans l'intervalle, par Aymon de Virieu qui a vu M. Charles et Mme de Drée, tous les détails de l'agonie de son amie. Il est entré en possession du crucifix qu'elle a embrassé en mourant, et ce symbole « deux fois saint » lui a inspiré des vers immortels (91). — Il souffre horriblement de la tête et du cœur, mais, en dépit de son accablement et de ses douleurs physiques, il s'est remis à travailler. Il espère vaincre ainsi « les idées fixes et sans fond où le cerveau se brise. » — Il avait entrepris, du vivant de Mme Charles, une tragédie de *Saül* qu'il comptait lui dédier. Il s'y est attelé et ne la quitte plus. Le 23 janvier il en a déjà fait un acte ; le

6 février il en a fait trois et il écrit à Aymon de Virieu : « Sans mon cœur, je finirais cela d'une haleine, mais il faudrait m'enterrer après et je souffre trop en écrivant. » Le 16 avril, *Saül* était complètement terminé. Depuis trois jours, il le copiait sur les cahiers de vélin blanc, s'ouvrant à l'italienne, que Virieu lui avait achetés chez le papetier de Mme Charles. Il était très content de son cinquième acte qui n'était pas « usé sur le théâtre ». — Le 1er mai — comme il l'avait prévu — il expédiait son manuscrit à Paris. Il n'y avait plus qu'à faire jouer *Saül*. C'est à quoi Virieu allait s'employer de toutes ses forces. En attendant, Lamartine lui envoyait la dédicace de cette tragédie :

DÉDICACE DE SAÜL

A AYMON DE VIRIEU

« Ce que je trouverais de plus doux dans le talent (si le public m'en reconnaissait jamais), ce serait d'en offrir l'hommage à ce que j'ai de plus cher au monde.

« C'est à ce titre que je te prie d'accepter la

dédicace de *Saül*. Je le composai pour toi et pour cette autre moitié de moi-même... [Mme Charles]. Je ne puis le dédier qu'à son ombre. Mais, comme chacun de mes sentiments lui fut rapporté pendant sa vie, que chacune de mes actions lui soit consacrée après sa mort ! Elle ne s'offensera pas de partager ce faible mais ardent hommage avec un ami pour lequel elle partagea tout mon attachement ici-bas.

« Je ne sais ce que décideront les connaisseurs d'un ouvrage si peu soumis aux règles inconnues de leur art : la poésie, tu le sais, m'a toujours semblé moins un art que le résultat d'une inspiration, et, dans cet ouvrage, comme dans tous ceux qu'elle m'a forcé de produire, je n'ai suivi qu'elle, et je puis dire avec vérité que ce qu'il y a de bon, comme ce qu'on pourra y trouver de mal, appartient à elle et non à moi. J'ignore donc absolument ce que j'ai fait. L'avenir m'en instruira, et je livre *Saül* avec crainte à des jugements si peu prévus par moi, pour apprendre, par le sort qu'il aura, le sort probable de mes autres œuvres.

« Il y a un noble courage à toi d'accepter la

dédicace d'un ouvrage dont le succès est livré au hasard de la représentation sur une scène si sévère, si orageuse, et dans un temps où la poésie est aussi loin de nos goûts que de nos mœurs. Je reconnais là cette généreuse amitié qui nous a unis dès l'enfance et qui de nos deux destinées n'en fera jamais qu'une. » (1er mai 1818.)

Que chacune de mes actions lui soit consacrée après sa mort ! On sent effectivement que Lamartine ne vit désormais que de la pensée de sa chère morte, et rien, ni le temps ni l'absence éternelle, ne pourra plus le distraire de son souvenir. *Saül* est à peine fini, qu'il ébauche ses premières *Méditations poétiques*. Le 24 août, au moment où il se disposait à aller à Paris pour lire sa tragédie à Talma, il en avait déjà composé huit dont celle de l'*Isolement* qu'il envoyait à Virieu. Mais avant de partir pour Paris, l'envie lui prit d'aller passer vingt-quatre heures à Aix. Mlle Eléonore de Canonge venait d'y arriver et il lui avait écrit la veille pour s'excuser de ne pouvoir partager ses plaisirs :

« Comment êtes-vous logée ? lui disait-il. Comment passez-vous les soirées ? Car pour les

journées je sais bien où. Comment se trouve Mlle Virginie ? Y a-t-il quelque charmant Ecossais à la figure ossianique qui fasse palpiter son cœur ? Va-t-elle rêver toute seule au clair de lune sous les treilles de M. Perrier ? ou bien passe-t-elle sa nuit au bal chez quelque voisine qui remplace Mme Donnadieu ? La table est-elle bien composée ? Avez-vous réussi à y mettre de force quelque gaieté ? Où êtes-vous assise vis-à-vis de quelque grotesque figure d'Allemand, comme votre gros voisin d'ennuyeuse mémoire ? Je m'intéresse vivement à tout cela à cause de vous, mais un peu moins pourtant depuis que je sais que vous prolongerez le moins possible votre séjour à Aix. »

Que s'était-il donc passé dans son esprit, qu'il avait changé d'avis d'un jour à l'autre ? Il s'était dit que Mme Charles n'étant plus là pour assister à la représentation de *Saül*, son devoir était d'aller en lire des fragments à son ombre, aux lieux qu'elle devait hanter de préférence, à Aix, à Saint-Cloud, et jusque dans le cimetière de village où elle reposait. Et voilà pourquoi il avait commencé son pèlerinage par Aix-les-Bains.

Si nous ouvrons, en effet, le petit carnet que

lui avait donné Mme Charles, nous lisons sous la date du 30 août 1818 : « Au bout de l'allée des Petits-Peupliers, sur les restes d'un petit mur, assis à la place même qu'elle occupait le premier soir où nous nous promenâmes au clair de la lune, premier aveu, premier baiser. »

Le surlendemain il partait pour Paris, et trois jours avant de lire sa tragédie à Talma, il allait à Saint-Cloud méditer sous l'arbre de l'Adoration. C'est encore son petit carnet qui nous apporte ce renseignement :

« 16 octobre 1818, matin, revu les allées, l'arbre au pied duquel pour la dernière fois nous nous assîmes le 3 mai 1817, à Saint-Cloud, au bout de l'allée que finit la lanterne. »

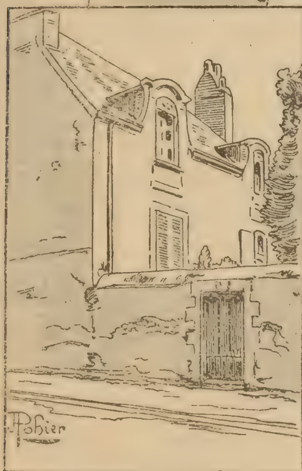
Dans l'intervalle il était allé prier sur sa tombe ; où ? je n'en sais rien encore, mais je ne désespère pas de l'apprendre un jour.

Il a écrit beaucoup plus tard dans son étude sur Alfred de Musset :

« ... Cette belle personne mourut... Je n'étais pas à Paris, j'y revins deux ans après (c'est neuf mois qu'il aurait dû dire). Je parvins avec bien de la peine à me faire indiquer sa tombe

sans nom dans un cimetière de village, loin de Paris. J'allai seul à pied, inconnu au pays, m'agenouiller sur le gazon qui avait eu le temps déjà d'épaissir et de reverdir sur sa dépouille mortelle. L'église était isolée sur un tertre au-dessus du hameau, le prêtre était absent, le sonneur de cloches était dans ses champs, les villageois fanaient leur foin dans les prairies : il n'y avait dans le cimetière que des chevreaux qui paissaient les ronces et des pigeons bleus qui roucoulaient au soleil, comme des âmes découplées par la mort. J'étendis mes bras en croix sur le gazon, pleurant, appelant, rêvant, priant, invoquant, dans le sentiment d'une union surnaturelle qui ne laissait plus à mon âme la crainte de la séparation ou de la douleur de l'absence. L'éternité me semblait avoir commencé pour nous deux, et, quoique mes yeux fussent en larmes, la plénitude de mon amour, désormais éternel comme son repos, était tellement sensible en moi pendant cette demi-journée de prosternation sur une tombe, qu'aucune heure de mon existence n'a coulé dans plus d'extase et dans plus de piétié. » (92)





VUE DU CASTÊL DU PLESSIS LA-MESSE

Ce pèlerinage accompli, il lui parut qu'il était en règle avec son cœur et sa conscience. Mais il ne se tint pas quitte pour si peu envers cette femme céleste. Bien avant qu'elle lui eût été ravie, il lui avait élevé dans le fond de son âme une chapelle privilégiée, un autel exclusif où il ne cessa de l'adorer. Et comme si ce n'était pas assez qu'elle fût l'objet de son adoration permanente, il voulut que le monde entier partageât son culte. Il lui fit une couronne poétique qui n'a d'égale, dans la littérature ancienne et moderne, que celle de Béatrice et de Laure. Après l'avoir chantée dans les *Méditations* sous le nom d'Elvire, il la chanta dans *Jocelyn* sous le nom de Laurence, dans *Raphaël* sous celui de Julie. Bref, il vécut toute sa vie sur cet épisode de sa jeunesse qui avait duré un an à peine, et ce qu'il y a de plus merveilleux c'est qu'il finit par communiquer cet amour sans pareil à sa femme légitime. On sait que, lorsqu'il leur naquit une fille, elle consentit à ce qu'elle portât le nom de baptême de M[me] Charles. Elle lui était reconnaissante d'avoir inspiré à son mari les vers qui l'avaient charmée et conquise à son tour. Pendant cinquante ans Lamartine fit célé-

brer à Saint-Germain-des-Prés, au jour anniversaire de la mort de M[me] Charles, une messe pour le repos de son âme. Et lui-même, quand il mourut, il voulut embrasser le crucifix qui lui avait inspiré une de ses plus belles *Méditations*... (93). Non, voyez-vous, il n'y a que les grandes passions, qui n'ont pas été pleinement satisfaites du côté de la chair, qui laissent à l'homme ce souvenir, ces regrets éternels. Les autres — à de rares exceptions près — subissent la loi de nature qui veut que tout s'efface, tout s'oublie et tout meure!

On a dit qu'il y avait des sites prédestinés à servir de cadre à certaines figures romanesques. Je crois aussi qu'il y a des êtres prédestinés à s'unir — ne fût-ce qu'un jour, et que certains noms s'appellent et se répondent, à travers le temps et l'espace, comme deux échos partis de deux rives opposées.

Il y a quelques années, quand personne ne se doutait que l'Elvire de Lamartine fût d'origine nantaise, la ville de Chantenay (près Nantes) décidait d'ouvrir une voie perpendiculaire à la rue Bouchaud, sur des terrains dépendant de l'ancien

manoir du Plessis-la-Musse où Julie Bouchaud des Hérettes fut recueillie après la révolution de Saint-Domingue. — Quand cette voie fut livrée à la circulation publique, on se demanda quel nom lui donner. Le maire, qui avait une grande admiration pour l'auteur des *Girondins*, dit : « Appelons-la rue Lamartine ! »

Et, depuis, le nom de Lamartine voisine avec celui de Bouchaud — nom de famille d'Elvire — sur les plaques indicatives d'une rue de Chantenay.

La rencontre n'est-elle pas étonnante ?

En vérité, je vous le dis, il n'y a pas dans la littérature française une histoire d'amour comparable à celle-là. Elvire est une figure unique, et Lamartine s'est montré, une fois de plus, bon prophète en lui promettant l'immortalité dans ces vers :

Mais les siècles auront passé sur ta poussière,
Elvire, et tu vivras toujours.



NOTES

(1) page 5. — *Correspondance de Lamartine,* t. IV.

(2) page 6. — *Correspondance de Lamartine,* t. IV.

(3) page 6. — *Raphaël* parut chez Perrotin, le 20 janvier 1849, et Eug. Pelletan en rendit compte le lendemain dans *la Presse.*

(4) page 7. — *Cours de littérature,* 108e entretien, p. 521.

(5) page 7. — C'est M. Albert Sorel qui, le premier, en rendant compte de mon livre sur *Lamartine,* cita ces lignes du grand poète, sans prendre positivement parti dans la question. Naturellement, M. Doumic s'en empara pour fortifier son opinion, mais il oublia, comme M. Albert Sorel, de lire la phrase de Lamartine jusqu'au bout. C'est ainsi qu'on travestit la pensée d'un auteur.

(6) page 10. — *Lamartine par lui-même,* p. 55 et 81.

(7) page 16. — Nicolas-Prosper Guichard, né à Bienassis, commune de Ville-Moirieu (Isère), le 16 avril 1789, mort à Bienassis, le 27 mai 1855.

(8) page 16. — *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 85.

(9) page 18. — *Corresp. de Lamartine*, p. 95.

(10) page 23. — Il avait déjà passé trois semaines à Paris, au mois de juillet 1812, en revenant de Naples (Cf. sa *Corresp.* t. I, p. 204).

(11) page 25. — *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 220.

(12) page 28. — Son engagement dans les gardes du corps datait du 15 juillet 1814 (Arch. du ministère de la Guerre).

(13) page 29. — Lettre du 30 novembre 1814. *Corresp.* t. I, p. 240.

(14) page 29. — Il démissionna le 1er novembre 1815 (Arch. du ministère de la Guerre).

(15) page 39. — *Analyse des Eaux thermales d'Aix.*

(16) page 39. — Voici la copie de son acte de décès :

« L'an mil huit cent trente-trois, le vingt-trois avril, sur les trois heures après-midi, est décédé sieur Pierre-François Perrier, marié à dame Philiberte Verniquet, muni des sacremens, âgé de quatre-vingt-huit ans, et le lendemain il a été inhumé.

« Signé : F. Collomb, curé. »

(Communiqué par M. l'abbé Meignoz, ancien curé d'Aix-les-Bains.)

(17) page 44. — *L'Été à Aix en Savoie*, par le baron d'Espine.

(18) page 52. — Champein (Stanislas), compositeur dramatique, né à Marseille le 19 novembre 1753, mort à Paris le 19 septembre 1830.

(19) page 61. — Pictet (Marc-Auguste), né en 1752, mort en 1825, a laissé une grande réputation dans le monde savant. C'est à lui que Charles avait confié sa femme.

(20) page 61. — Partie de Paris, le 27 juin 1816, pour Genève, Mme Charles arriva dans cette ville le 30 de ce mois et y resta jusqu'au 17 septembre, jour de son départ pour Aix-les-Bains. Ces dates nous sont données par le petit carnet de Mme Charles que M. Doumic a publié dans le *Journal des Débats* du 6 avril 1907. On croyait jusqu'alors, et M. Doumic le premier, que Mme Charles s'était rendue directement à Aix.

(21) page 82. — Sur la généalogie de Mme Charles, consulter notre ouvrage : *Lamartine de 1816 à 1830, Elvire et les Méditations.*

(22) page 83. — J'ai publié l'acte de mariage de M. et Mme Charles dans l'ouvrage cité ci-dessus.

(23) page 84. — Il s'agit de Fontanes, ancien grand-maître de l'Université.

(24) page 98. — En voici le texte original :

AULD ROBIN GRAY

When the sheep are in the fauld, and the kye at hame,
And a' the warld to rest are gane,
The waes o' my heart fa' in showers frae my e'e,
While my gudeman lies sound by me.

Young Jamie lo'ed me weel, and sought me for his bride
But saving a croun he had naething else beside :
To make the croun a pund, young Jamie gaed to sea;
And the croun and the pund were baith for me.

He hadna been awa' a weeck but only twa,
When my father brak his arm, and the cow was stown awa;
My mother she fell sick, and my Jamie at the sea —
And auld Robin Gray came a-courtin' me.

My father couldna work, and my mother couldna spin ;
I toil'd day and night but their bread I couldna win ;
Auld Rob maintain'd them baith, and wi' tearsin his e'e
Said, Jennie, for their sakes, O, marry me !

My heart it said nay ; I look'd for Jamie back ;
But the wind it blew high, and the ship it was a wrack ;
His ship it was a wrack — why didna Jamie dee ?
Or why do I live to cry, Wae's me ?

My father urgit sair : my mother didna speak ;
But she look'd in my face till my heart was like to break :
They gi'ed him my hand, but my heart was at the sea ;
Sae auld Robin Gray he was gudeman to me.

I hadna been a wife a week but only four,
When mournfu' as I sat on the stane at the door,
I saw my Jamie's wraith, for I couldna think it he —
Till he said, I'm come hame to marry thee.

O sair, sair did we greet, and muckle did we say ;
We took but ae kis, and I bad him gang away :
I wish that I were dead, but I'm no like to dee ;
And why was I born to say, Wae's me !

I gang like a ghaist, and I carena to spin ;
I daurna think on Jamie, for that wad be a sin ;
But I'll do my best a gude wife aye to be,
For auld Robin Gray he is kind unto me.

Lady A. Lindsay.

(25) page 98. — Martini (Jean-Paul-Egide), de son vrai nom Schwartzemdorf, naquit à Freistadt, dans le Haut-Palatinat, le 1er septembre 1741 ; il mourut à Paris, le 10 février 1816. Ses romances qui ont précédé celles de Garat et de Boïeldieu sont des modèles. Il est le pre-

mier qui ait publié, en France, des romances et des airs détachés avec un accompagnement de piano. Avant lui, tous les morceaux de ce genre étaient gravés avec une basse simple ou chiffrée.

(26) page 100. — C'était le prénom de la bonne de Mme Charles.

(27) page 107. — Lettre inédite.

(28) page 107. — Ce château, dont nous donnons la gravure, est très ancien; malheureusement Xavier de Vignet le défigura en faisant élever, entre les deux tours, un péristyle à l'italienne. La sœur de Lamartine, Césarine, y habita de 1819, date de son mariage avec Xavier de Vignet, à 1824, date de sa mort. Bien qu'on ait transporté plus tard son corps à Chambéry, on voit encore dans la chapelle du château, sur une pierre encastrée dans la muraille, l'inscription suivante qui fut rédigée par Lamartine :

HIC JACET
HELENA CESARIA DE LAMARTINE
COMITISSIMA DE VIGNET
QUAM NEC FORMA, NEC PIETAS, NEC
SUORUM AMOR NEC VOTA CIVITATIS
TUERI AB IMMATURA MORTE POTUERUNT
OB. D. XI FEB. A. D. M. D. CCCXXIV
AET. XXIV
CONJUX FORTUNÆ SUÆ SUPERSTES NE
LIBERI CINERES MATERNOS INSCII CALCARENT
POSUIT

(29) page 107. — Louis de Vignet, né le 16 mai 1789, mourut du choléra à Naples, où il remplissait les fonctions de ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne, le

15 juillet 1837. On connaît les belles stances que Lamartine publia sur sa mort dans le volume des *Recueillements*.

(30) page 111. — Il écrivait de Londres, le 15 avril 1822, à son frère :

« ... Tu ne me reprocheras plus ce défaut qui te paraissait très essentiel et qui déparait mes meilleures qualités. *Le collet de mes habits est toujours très bien vergellé:* ma barbe est faite *au moins* tous les deux jours, mes cheveux sont savamment arrangés et parfumés *aux mille fleurs*. Enfin toute ma toilette est d'un très bon goût. Je te charge spécialement de donner ces détails à l'adorable vice-roi qui a été assez bon pour me faire recommander de ne point négliger l'extérieur de *moi chétif*, afin de ne pas compromettre la réputation des Savoyards. Dis-lui que, sans le moindre amour-propre et en toute conscience, je crois ne vous avoir pas fait déshonneur et que, dans toute la société de Paris, j'ai été obligé de répéter que j'étais un secrétaire de légation de S. M. Sarde, parce qu'ils s'obstinaient à me croire né, élevé et habitué en France. Le tout soit dit pour votre édification particulière. » (*Lettre inédite communiquée par M. le baron de Vignet, marquis de Vendeuil.*)

(31) page 112. — Cf. les *Confidences*.

(32) page 112. — *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 216.

(33) page 112. — Les traités nous avaient enlevé la Savoie, et Servolex était devenu frontière sarde.

(34) page 113. — Louis de Vignet écrivait de Paris, le 7 décembre 1821, à sa sœur Olympe :

« Mme la duchesse d'Escars, qui était l'admiration passionnée du pauvre comte de Maistre m'a pris dans une grande amitié. Elle m'a présenté à sa fille, la comtesse de Podenas, qui est la *fleur des pois* dans le monde où je suis, et ce soir on m'invite tout exprès pour leur dire mes *Tombeaux de Haute-Combe*. J'entends déjà les cris d'admiration que cette

société va pousser. Il y a de quoi rire. Au reste tu ne saurais croire combien ces vers ont été goûtés ici par les plus habiles. M. de Chateaubriand me tourmente pour les lui donner. Je m'en garderai bien, comme tu penses. » *(Lettre inédite communiquée par M. le baron de Vignet, marquis de Vendeuil.)*

(35) page 114. — Voir le *Correspondant* du 25 juillet 1908.

(36) page 116. — *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 84. Lettre du 10 juin 1809.

(37) page 117. — Sur les relations de M. et Mme Charles avec M. et Mme de Vindé, cf. notre *Lamartine de 1816 à 1830, Elvire* et les *Méditations.*

(38) page 118. — Voir l'*Elvire de Lamartine,* par Anatole France.

(39) page 120. — *Corresp. de Lamartine,* t. I, p. 250.

(40) page 121. — Cf. les *Souvenirs du baron de Frénilly,* 1908.

(41) page 125. — Cette allée fut détruite vers 1865, et le petit mur qui s'était dégradé à la longue, disparut en même temps qu'elle. (*Renseignements fournis par M. le docteur Duvernay, d'Aix-les-Bains.)*

Pour écrire ce petit chapitre je me suis servi d'une note du petit carnet de Lamartine dont je parle plus loin.

(42) page 129. — XIIIe *Méditation,* dans l'édition originale des *Méditations poétiques.*

(43) page 133. — Vers inédits communiqués par M. le marquis de Vendeuil. Le Tasse était une des passions de la jeunesse de Lamartine. En 1811, pendant qu'il était à Rome, un jour qu'il visitait la petite église de Saint-

Onuphre, il disait à un frère qui lui expliquait de mauvaises peintures et lui faisait d'ennuyeuses descriptions :

— Mais le tombeau du Tasse?

— *Per Dio,* le tombeau du Tasse! vous marchez dessus, lui répondit le frère impatienté.

(44) page 137. — Chateaubriand, dans l'édition critique des *Martyrs*, qui parut au mois de janvier 1810, dit, à propos de la lettre d'Augustin à Eudore : « L'auteur a vu des personnes s'attendrir à la lecture de cette lettre. Le flattait-on? Etait-ce une de ces politesses convenues par lesquelles on trompe un auteur? Il ne sait. »

(45) page 139. — M. Doumic qui a publié, le premier, cette pièce dans la *Revue latine*, du 25 juillet 1906, après y avoir relevé un certain nombre de divergences avec le texte de l'édition originale des *Martyrs*, disait alors que ces divergences ne pouvaient s'expliquer que d'une seule manière : « Julie et ses amis n'ont pas *copié* la page de Chateaubriand; ils l'ont *citée de mémoire.* » Il eût mieux fait de dire que c'était Lamartine qui l'avait dictée de souvenir, car évidemment c'est lui, et lui seul, qui l'avait dictée à Mme Charles et à Louis de Vignet. Ses infidélités envers le texte original le trahissent suffisamment.

(46) page 142. — En me communiquant l'autographe de cette pièce, M. le marquis de Vendeuil m'écrivait :

« En ce qui concerne tout au moins le séjour à Aix de Mme Charles, vous avez, je crois, entièrement raison, et, comme vous, je ne puis voir dans sa rencontre avec Lamartine qu'un roman sentimental. Mon père, qui a partagé leur séjour à Aix, ne se serait pas prêté à être en tiers dans leurs amours, s'ils avaient été coupables, étant donné le milieu

de famille austère au point de vue des mœurs, dans lequel il vivait et qu'il partageait. »

(47) page 151. — C'était le samedi 26 octobre 1816.

(48) page 153. — *Corresp. de Lamartine,* t. I, p. 38 et 134.

(49) page 153. — *Le Manuscrit de ma mère,* p. 161.

(50) page 154. — *Le Manuscrit de ma mère,* p. 121.

(51) page 160. — Ils y arrivèrent le 29 octobre et en repartirent le 30 pour Mâcon.

(52) page 162. — C'était le 31 octobre.

(53) page 165. — Sur le neveu de Mme Charles, voir l'*Elvire de Lamartine*, par Anatole France, et notre ouvrage sur *Lamartine de 1816 à 1830.*

(54) page 171. — *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 265 et sq.

(55) page 172. — Aymon de Virieu avait deux ans de plus que Lamartine, étant né en 1788. Il avait passé sa thèse de philosophie au collège de Belley, le 7 septembre 1807, en même temps que Lamartine. Entré dans la diplomatie en 1816 il en sortit après 1830 et refusa d'accepter le siège de député que lui offrait la ville de Lyon. Il mourut le 7 avril 1841, à Cailloux-sous-Fontaines (Rhône).

(56) page 175. — *Corresp. de Lamartine,* t. I, p. 81.

(57) page 175. — *Corresp. de Lamartine,* t. III, p. 474. Lettre du 18 octobre 1838.

(58) page 176. — *Lamartine par lui-même,* p. 59.

(59) page 176. — Renseignements fournis par M. Edmond Beaurepaire, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque Saint-Fargeau.

(60) page 177. — Déodat-Guy-Tancrède Gratet de Dolo-

mieu, né à Dolomieu (Isère), le 24 juin 1750, mourut à Châteauneuf (Saône-et-Loire), le 26 novembre 1801. Il faisait partie de l'Institut (section d'histoire naturelle et minéralogie) et était très lié avec le physicien Charles.

(61) page 177. — Etienne-Gilbert, marquis de Drée, né à Roanne le 25 février 1760, mort à Paris le 9 avril 1848. Entré dans l'armée et devenu, en 1777, officier du régiment de Bourbon-Dragons, il quitta le service en 1789, fut élu membre de l'Assemblée provinciale du Beaujolais, la même année, puis membre du Directoire du département de Saône-et-Loire (1795) et conseiller général (1800-1837). Le 11 mai 1815, les électeurs de Saône-et-Loire l'envoyèrent à la Chambre des Cent-Jours. Il se représenta vainement le 22 août 1815 et ne fut réélu que le 21 août 1828. Membre du centre gauche, il fit partie des 221, fut réélu avec eux le 23 juin 1830 et ne rentra dans la vie privée qu'en 1837.

Il avait épousé, le 12 vendémiaire an V, Mlle Alexandrine-Louise-Polixène Gratet de Dolomieu, née à Dolomieu en 1766, morte à Lyon, place de la Charité, 5, le 14 mars 1850.

(62) page 179. — Elles furent publiées par M. René Doumic qui les tenait de M. de Montherot, petit-neveu de Lamartine, propriétaire actuel du château de Saint-Point, et réunies ensuite en un petit volume paru chez Hachette.

(63) page 187. — Allusion au projet de loi qui fut voté le 5 février 1817 et qui abrogeait l'élection à deux degrés. M. de la Bourdonnais combattait ce projet. Voir le *Moniteur* du mois de décembre 1816.

(64) page 191. — Note prise sur cet exemplaire de *Raphaël* que M. Ludovic Halévy avait acheté à la vente de Sainte-Beuve.

(65) page 211. — Cf. *Chateaubriand et son groupe littéraire,* par Sainte-Beuve, t. II, p. 242.

(66) page 214. — Tous ces objets, pendule et tableaux, figurent dans l'inventaire de la succession de M. Charles, qui m'a été gracieusement communiqué par Me Fauchey, notaire, à Paris, rue du Louvre.

(67) page 215. — On lit dans *Lamartine par lui-même*, p. 63 :

« Je remis ce mémoire à M. Mounier, par les mains de la personne qui me l'avait fait connaître et qui désirait ardemment que je pusse plaire aux hommes principaux de son intimité. Ce premier écrit politique étonna et charma M. Mounier et ses amis. M. Decazes, qui m'en a souvent parlé depuis, en fut également frappé et le communiqua au roi, auteur et organisateur de la Charte. »

(68) page 219. — *Lamartine par lui-même,* p. 56-57.

(69) page 222. — Cette date nous est donnée par le petit carnet de Lamartine dont il est question ci-dessous.

(70) page 224. — Ce petit carnet est aujourd'hui entre les mains de M. Emile Ollivier qui a bien voulu me le communiquer. Il lui fut donné par Mme Valentine de Lamartine, la nièce si dévouée du grand poète.

(71) page 228. — *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 269.

(72) page 229. — *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 270.

(73) page 231. — *Corresp. de Lamartine*, t. I, p. 271.

(74) page 232. — Cf. l'*Elvire de Lamartine,* par Anatole France.

(75) page 235. — On lit dans *Lamartine par lui-même,* p. 58 :

« L'enthousiasme et l'amour m'inspirèrent, et j'écrivis sous cette double inspiration une des premières odes politiques dédiées à ce philosophe. Mon amie se chargea de la lui faire parvenir et de la lui faire goûter. Il m'envoya ses œuvres complètes en signe de reconnaissance. »

(76) page 236. — Cf. l'*Elvire de Lamartine,* par Anatole France.

(77) page 239. — Les mots écrits en italiques figurent dans la première version du *Lac*, tel que Mme Valentine de Lamartine l'a publié dans les *Poésies inédites* de son oncle. — Le *Lac* est daté d'Aix en Savoie, septembre 1817. M. Félix Reyssié a donc eu tort de dire dans la *Jeunesse de Lamartine* que cette *Méditation* fut écrite entre le 15 et le 23 septembre, puisque Lamartine quitta Aix le 17 septembre.

(78) page 240. — Vers inédits communiqués par M. le baron de Vignet, marquis de Vendeuil.

(79) page 243. — *Corresp. de Lamartine,* t. I, p. 276.

(80) page 244. — *Corresp. de Lamartine,* t. I, p. 278.

(81) page 245. — *Corresp. de Lamartine,* t. I, p. 280.

(82) page 247. — Mme de Saussay était née au Cap et avait quelques années de plus que Mme Charles. Elle était apparentée à la famille de Bergey et cousinait avec Mme Charles.

(83) page 247. — Mme de Drée habitait, rue de Seine, la maison La Rochefoucauld qu'habitait autrefois Dolomieu, son frère.

(84) page 248. — Originaire du Mâconnais, le docteur Alin habitait, lui aussi, la rue de Seine, n° 31. Il devint, par

la suite, l'ami de Lamartine qui en parle en plusieurs endroits de ses *Souvenirs*. Voir sur lui notre ouvrage : *Lamartine de 1816 à 1830.*

(85) page 248. — Sur l'abbé de Kéravenant, voir notre ouvrage : *Lamartine de 1816 à 1830,* appendice.

(86) page 252. — M. de Bonald avait fait de nombreuses corrections à l'ode que lui avait dédiée Lamartine. Celui-ci en tint à peine compte. Cf. la plaquette de M. Doumic intitulée : *Lettres d'Elvire à Lamartine.*

(87) page 252. — Il composa cette ode au mois d'octobre 1817. Voir sa *Correspondance*, t. I, p. 275, lettre Aymon de Virieu, datée de Bourgoin.

(88) page 253. — Dans la première version de l'*Immortalité,* publiée par M[me] Valentine de Lamartine dans les *Poésies inédites* de son oncle, il y avait un certain nombre de vers que le grand poète supprima depuis. On lisait notamment :

> Ainsi l'homme flottant de misère en misère,
> Du berceau dans la tombe achève sa carrière,
> Et du temps et du sort jouet infortuné,
> Descendant au tombeau, dit : Pourquoi suis-je né ?
> Pourquoi ? Pour mériter, *pour expier* peut-être,
> Et puisque tu naquis, il était bon de naître.

C'est ce « pour expier » que M[me] Charles avait renvoyé à Lamartine dans l'admirable lettre qu'on a lue. J'ai raconté comment j'avais fait cette découverte dans mon livre sur *Lamartine de 1816 à 1830.* J'y renvoie le lecteur.

(89) page 257. — Voici la teneur de son acte de décès que j'ai relevé à Saint-Germain-des-Prés sur le registre des

sépultures de l'année 1817, que l'on croyait perdu et que j'ai retrouvé dans la sacristie, au fond d'une armoire :

« L'an 1817 et le 19 décembre a été présenté en cette église le corps de Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes, épouse de Jacques-Alexandre-César CHARLES, membre de l'Institut royal de France, âgée de 33 ans et 5 mois, décédée à l'Institut, et lui ont été rendus les honneurs funèbres prescrits par la religion catholique en présence de Notaire-Jean-Nicolas-Marie-Fare Bontemps, officier supérieur de l'état-major, demeurant quai Voltaire, n° 17, et Ange-François-Guillaume Saint-Ange, demeurant rue Coquillière, n° 46, commissaire-priseur.

« Signé : SAINTE-FARE BONTEMPS,
« GUILLAUME SAINT-ANGE et RENAUD, 1er vicaire. »

(90) page 261. — *Lettres d'Elvire à Lamartine*, p. 86.

(91) page 264. — On s'est demandé pourquoi Lamartine n'avait pas publié dans ses *Premières Méditations,* parues en 1820, les stances du *Crucifix.* La raison en est bien simple. Il attendait pour cela que le mari de Mme Charles ne fût plus de ce monde. Charles étant mort le 7 avril 1823, Lamartine publia le *Crucifix* dans les *Secondes Méditations* qui parurent le 20 septembre de la même année.

(92) page 270. — *Souvenirs et portraits,* t. III, p. 128.

(93) page 274. — Le crucifix d'Elvire est aujourd'hui en la possession de Mgr de Ligonnès, évêque de Mende, petit-neveu de Lamartine.



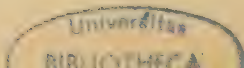


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

TABLE DES GRAVURES

PARIS. — IMP. MICHELS FILS, 6, 8 ET 10, RUE D'ALEXANDRIE.

